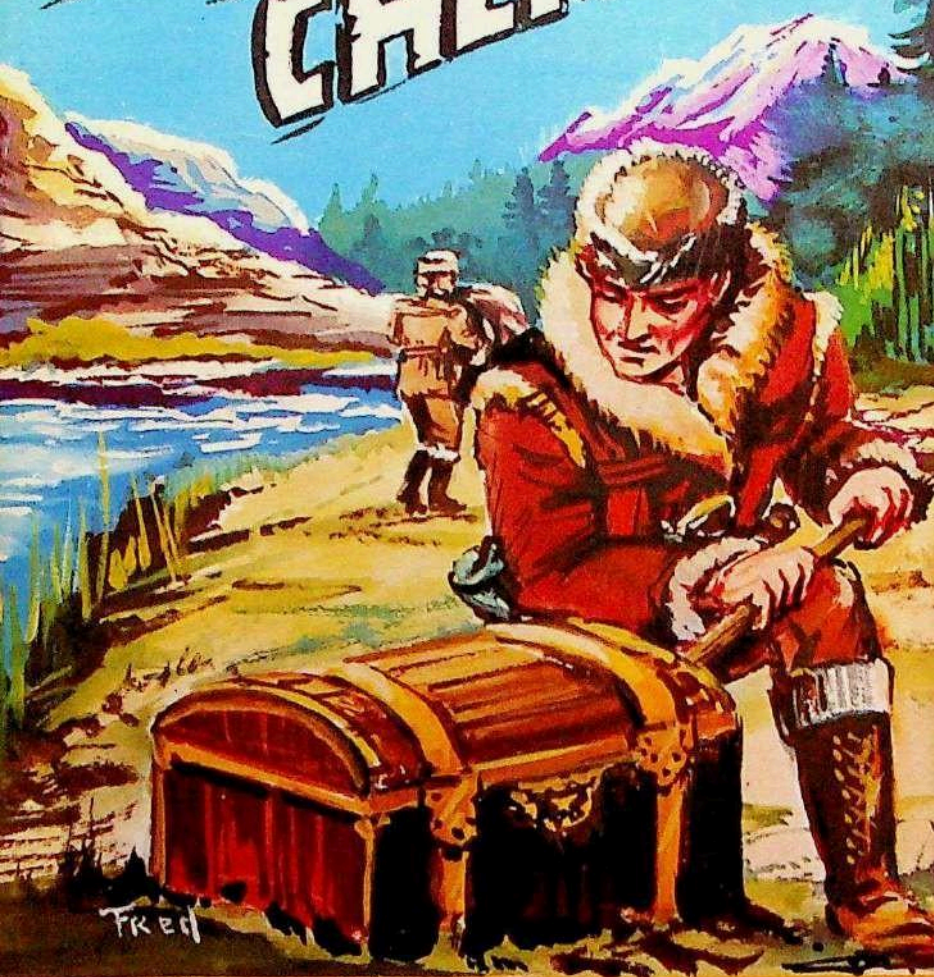


LE BOUT DU CHEMIN



Roman historique

par Robert Farelly

Collection «LE PHARE»



LE BOUT DU CHEMIN

AUTRES OUVRAGES DU MEME AUTEUR :

a) Romans et récits

Jacques
Le solitaire du plateau maudit (*)
L'autre charpentier (*)
La robe sans couture, 2^{me} édition
De la croix à la croix
Contes de Noël
La croix sur la place
Ils cherchent une patrie
Le prisonnier de la vallée
L'épave
La brèche dans le mur
Contes pour la jeunesse
Chemin Solitaire
Promesse du Roy
Le coffret de cèdre, 2^{me} édition

b) Ouvrages pour enfants

Histoires pour Jean (*)
Nouvelles histoires pour Jean (*)
Histoires de Noël (*)
Nouvelles histoires de Noël (*)
Sur un air de flûte (conte de Noël)
Noël à la chandelle (quinze contes de Noël)

c) Pièces pour Fête de Noël

La nuit de Bethléhem (nativité en trois scènes avec choeur)

d) Ouvrages divers

La splendeur de vivre, méditations (*)
Le peuple des béatitudes, méditations
Ames grises, chroniques
Philémon Vincent, biographie (*)
William Carey, biographie

e) En préparation

John Bunyan, biographie, 2^{me} édition
Noël au coin du feu (quinze contes de Noël)

Tous ces ouvrages sont en vente chez l'éditeur de ce livre
à l'exception des livres marqués d'une (*) qui sont épuisés

Robert FARELLY

LE BOUT
DU CHEMIN

roman historique



COLLECTION « LE PHARE »

Edition de la

LIBRAIRIE DES ECLAIREURS UNIONISTES

FLAVION (Prov. de Namur) - Belgique

1966

Ont déjà été publiés chez le même éditeur

dans la collection « Le Phare »

- N° 1. LA GRANDE SOIF, par Benjamin Vallotton.
- N° 2. LA BRECHE DANS LE MUR, par Robert Farelly.
- N° 3. CHEMIN SOLITAIRE, par Robert Farelly.
- N° 4. PROMISE DU ROY, par Robert Farelly.
- N° 5. LES AUTRES S'EN FICHENT, par Madame H. Haluschka-Grilliet.
- N° 6. CONTES ANABAPTISTES, par Jean-Baptiste Muller.
- N° 7. LE BOUT DU CHEMIN, par Robert Farelly.

dans la collection « Le Phare-Junior »

- N° 1. L'ÉPAVE, par Robert Farelly.
- N° 2. LE PILOTE DU CIEL, par Ralph Connor.
- N° 3. L'ÉTRANGE ODYSSEE DE DEUX ORPHELES, par Samuel Hardy.
- N° 4. LE PRISONNIER DU FORT, par Madame Rau Fontayne.
- N° 5. LES CAVALIERS DE LA NUIT, par Mademoiselle Jacqueline Dumesnil.
- N° 6. LE COFFRET DE CEDRE, par Robert Farelly.
- N° 7. LA CAPTIVE DE NOËL, par Dominique Florentin.

Ces ouvrages sont diffusés :

en France :

par les Bons Semeurs, 56, rue Vauvenargues, Paris 18^e
(Prix : broché : 3.60 — relié : 5.70)

en Suisse :

par l'Agence de la Croix Bleue, 15, rue Haldimand, Lausanne
(Prix : broché : 3.50 — relié : 5.50)

P R E M I E R E P A R T I E

CHAPITRE I

Parmi ses compatriotes, Arnould Peeters était considéré avec respect et envie. On ne peut pas dire qu'il avait eu plus de chance que n'importe lequel d'entre eux, ce qui eût expliqué sa fortune, ni non plus qu'il était plus âpre au travail ou maître plus dur pour ses domestiques indiens ou ses esclaves noirs. Non. Mais il avait une façon d'ordonner sa maison, de se tenir en société, d'être à la fois hautain et courtois avec tout un chacun qui ne pouvait manquer d'impressionner et de créer de la distance. Au surplus, toujours vêtu dans le drap le plus fin, le menton reposant sur un collet d'une blancheur impeccable, il imposait par sa seule présence un air de supériorité qui n'était peut-être pas voulu, peut-être même pas une réalité, mais qui tranchait sur le commun peuple de la Nouvelle Amsterdam, ville passablement turbulente et frondeuse, en tout cas portée au négligé vestimentaire.

Peut-être était-ce au nom de cette orgueilleuse respectabilité que ce matin de février l'homme dont nous parlons se trouvait être seul au logis, en sa belle maison de la Breede Weg. Le prestige d'une maison est surtout fait de la volonté d'humilier les maisons qui lui sont voisines : ce n'était pas tout à fait le cas pour celle du riche marchand de fourrures. Depuis un an, suivant en cela l'exemple donné par le gouverneur Peter Stuyvesant et quelques autres notables de la ville, dont Cornelis Steenwyck, le plus riche marchand de Manhattan, il avait construit sa maison en pierre et en brique, uniquement pour affirmer aux yeux d'une population prompte à céder à la panique, qu'en dépit de la toute récente attaque indienne, si douloureusement

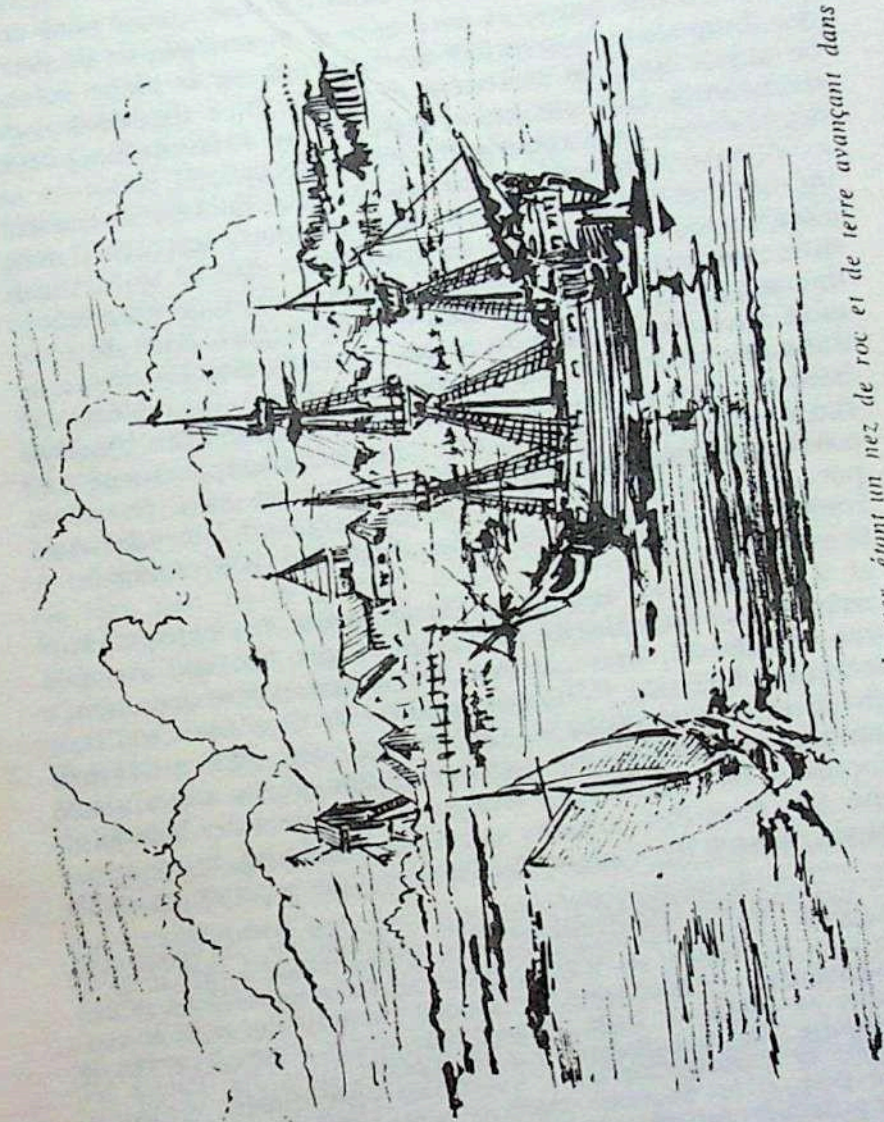
ressentie par tous, Nieuw Amsterdam ¹ avait été const pour durer. On ne bâtit pas en pierre de taille, n'est-ce pour partir par la prochaine caravelle. La maison de N heer Peeters se dressait comme un défi.

Tout le monde donc était sorti, toute la valetaille, aussi la maîtresse de cette demeure, Dame Cathelyne ters. Quant aux deux fils, Jooris et Andries, depuis l'ils étaient sur la plage qui est au pied du fort Amster

¹ Le site où se déroule la plus grosse partie de cette histoire 1657, est la petite ville de *Nieuw Amsterdam* destinée à de sept ans plus tard, la ville de New York. Nieuw Amsterdam e capitale des Nouveaux Pays-Bas, établissement de la Compagnie Indes Occidentales Néerlandaises. A la date où cette histoire mence, la ville occupe la pointe extrême de l'île de Manha *grosso modo* un triangle de 1 kilomètre de côté. C'est un bour quelque 350 maisons. 20 ans plus tôt, c'étaient des huttes en é de bouleau. Elles sont maintenant construites en bois sauf quel unes qui, depuis peu, ont été édifiées en pierre et en brique ville est limitée au nord par un mur rectiligne traversant toute isolant la partie du sud occupée par la ville. Ce mur (Wall) se trouve à l'emplacement de l'actuelle *Wall Street*, a été cons pour se protéger contre les attaques indiennes.

L'actuelle New York, unique par ses gratte-ciels, a conserv rues anciennes, alors tout juste ébauchées, chemins de terre sou boueux et creusés d'ornières, et aussi leur nom. Broadway s'app alors Breede Weg ; l'actuelle Broad street était occupée, sur la grande partie de son parcours, par un bras de mer étranglé, ap le Fossé. Déjà se dessinent des rues coupant les premières nom à angle droit (aujourd'hui les Beaver, Stone, Exchange streets) Breede Weg et les deux autres rues parallèles aboutissent, a un léger fléchissement en arc de cercle parallèle à la rive oues l'île, sur la côte est (East River) où abordent les bateaux. La y est agencée en quai par des troncs d'arbres fichés en terre à côte en bordure de l'eau. La rive ouest de l'île est celle d rivière explorée par Hudson une génération plus tôt, et por aujourd'hui son nom.

Les Nouveaux Pays-Bas dont Nieuw Amsterdam (Manhattan la capitale, s'étendent sur les territoires adjacents, mais parti ment, de Long Island, Staten Island, New Jersey, affublés a d'autres noms. La juridiction de la Compagnie des Indes Occi tales Néerlandaises qui gère ce comptoir sous la haute autorit la Chambre des Pays-Bas, étend son action jusqu'à Fort Or et la ville adjacente de Rensselaerswyck (actuellement Albany) l'Hudson, à environ 260 kilomètres au nord de Manhattan.



Le port de mer, étant un nez de roc et de terre avançant dans les eaux.



7 *Nieuw Amsterdam tout entière était port de mer, étant un nez de roc et de terre avançant dans les eaux.*

près du moulin à vent, à peu de distance de la mai
C'était l'endroit où ils s'isolaient volontiers quand pour
raison ou une autre, et parfois pour le seul plaisir de p
dre l'air, toute la population se portait sur la plage du
ou sur le quai de la rivière de l'Est. Ainsi ils évitaient
se mêler à la foule qui d'ordinaire se massait aux po
des tavernes fort abondantes sur le port.

Nieuw Amsterdam tout entière était port de mer, é
un nez de roc et de terre avançant dans les eaux ; n
c'est surtout sur sa face est que s'était fixé le trafic m
time : un embryon de port se résumant en un quai de bo
une rangée de tavernes. Mais c'était un port. Rien de c
mun avec Amsterdam la mère, la vieille cité construite
flanc du vieux pays, les pieds dans l'eau. Tout n'était
encore qu'en espérance ! Mais le gouverneur avait bien
son d'affirmer qu'un jour cet humble village, accroché à
pointe de l'île de Manhattan, rivaliserait avec les vi
ports de l'Europe. Quelle baie, messeigneurs ! Rendez-v
compte ! Tous les navires des Pays-Bas y évolueraient
leur aise !

La ville avait la fièvre. On attendait des bateaux, l
arrivée était imminente. La veille au soir, on avait anno
une flotille de trois navires. On savait même leur no
le Prince Maurice, l'Ours et la Fleur de Gueldre. Ce n'é
pas leur premier voyage. On les attendait avec un int
particulier car leur chargement d'immigrants avait al
l'opinion. Ils n'étaient pas ordinaires. C'étaient des Vaudo
que les Pays-Bas avaient accueillis quelques mois au
ravant quand ils avaient fui leurs vallées alpines, et qu

² Les Vaudois étaient des chrétiens évangéliques qui vivaient
marge de l'Eglise catholique romaine avant même le début de
Réforme protestante du XVI^e siècle. Ils fondaient leur foi et
enseignement sur la Bible. Ils rejetaient l'autorité du pape, la c
fession au prêtre, le culte de la Vierge et des saints, la messe
purgatoire. Ils enseignaient que le repentir et la foi étaient
moyens de parvenir au salut, que Christ était l'unique média
entre Dieu et les hommes. Déclarés hérétiques par un Concile
furent traqués par l'Inquisition et l'objet de persécutions pen
plusieurs centaines d'années. Leurs communautés se sont mainten
jusqu'à ce jour en Italie, spécialement dans les montagnes
Piémont, dans la région de Torre-Pelice.

envoyaient vers les Nouveaux Pays-Bas pour s'y refaire une vie dans la liberté et la sécurité. De bons et honnêtes travailleurs ne pouvaient être que les bienvenus !

Le calme et pesant Arnould Peeters avait donc résisté, dignité oblige, à la tentation de courir lui aussi jusqu'au bord de l'eau où il savait toute la colonie assemblée. Mais sa curiosité légitime trouvait cependant à se satisfaire. Il n'avait qu'à monter jusqu'aux combles de sa demeure, bien plus haute que l'ancienne qui avait la simplicité des origines. Par la lucarne orientée vers la haute mer, il pouvait plonger les regards dans la baie. De temps à autre, il se levait de son fauteuil pour tromper sa nervosité et gagnait le grenier. Une longue vue avait été installée par ses deux fils en ce poste d'observation. D'un regard prolongé il balayait tout l'horizon pour l'arrêter longuement sur le lointain goulet ouvert entre les deux grandes îles qui enfermaient la baie, comme les mâchoires d'une tenaille. Toujours rien.

Après la tempête de cette nuit, c'était à prévoir. Pour ne rien dire de la journée d'hier. Ils ont dû se mettre à l'abri en quelque rade naturelle ; la côte en abonde sur la côte sud de la Longue Ile (Long Island). Le calme n'est d'ailleurs pas entièrement revenu, et il fait un froid !

C'est dans son fauteuil près de l'âtre que Dame Cathelyne entrant quelques instants plus tard le trouva, les pieds aux chenêts et la tête enveloppée d'un bonnet de peau de loutre.

— Quelles nouvelles ?

Dame Peeters venait de se débarrasser de la grande cape qui l'enveloppait tout entière. Son visage était rouge d'avoir été exposé au vent glacé du large. Elle enleva aussi la coiffe de fourrure qui lui emprisonnait les cheveux.

— Vraiment, je suis heureuse d'être rentrée. Il fait un froid ! Quelles nouvelles ? Rien encore.

— Tu es restée tout ce temps en compagnie des commères et des filles du port ?

— Tu penses bien que non. D'une des fenêtres d'Elisabeth van Tienhoven on ne perd pas une parcelle de ce qui se passe dans le port et sur le quai.

— Tu as vu le gouverneur ? Qu'est-ce qu'il dit ?

— Peter Stuyvesant ? Rien. Il ronge son frein. De temps en temps, il sort de chez lui et clopine jusqu'au quai. On peut dire qu'il craint un malheur, à cause de la tempête d'hier et de cette nuit.

— Bah ! ce n'est pas la première fois qu'on connaît ça. Pourtant, ils devraient être entrés dans la baie depuis longtemps ce soir. C'est pour le moins inquiétant.

— Arnould Peeters, tu me déconcertes. Toi, un homme de cinquante ans, qui depuis dix années que nous sommes sur cette île, as connu toutes les ruses de la malchance et du malheur, comme aussi d'ailleurs tous les dons précieux de la Providence, et au-delà de nos mérites, je te vois frétilant d'inquiétude comme un mousse à la première bourrasque !

— Je pense aux voyageurs, Cathelyne. On nous les envoie pour qu'ils connaissent enfin apaisement et repos, après une année de souffrance et d'errance ; et il faut une tempête pour leur faire accueil !

— Mais enfin, crois-tu donc qu'il y ait eu vraiment dans la nuit dernière ?

— Je crois que je m'y connais en vents.

— Tiens, Elisabeth van Tienhoven est presque aussi inquiète que toi. Mais eux, ils attendent leur fils sur un de ces bateaux ! Après les dix derniers mois passés à Amsterdam au vieux pays, il rentre enfin. Elle est dans un état !

— A-t-il acheté là-bas une conduite ? Comme si on avait besoin sur notre île de ce coureur de filles, de ce tripoteur, de ce joueur, de ce bon à rien ! Une belle fripouille pour qui on n'a eu jamais que des complaisances parce qu'il est le fils du secrétaire du conseil... qui ne l'est plus, c'est vrai, mais qui l'était encore il n'y a pas si longtemps !

— Tais-toi, tu t'énerves toujours quand il est question de fils van Tienhoven. Il faut de tout pour faire un monde.

— Un monde ? Nos deux milliers de gens d'ici ne font pas un monde selon ta définition ; la part de la canaille est trop grande. Toute l'écume de la côte depuis la Nouvelle France jusqu'au Brésil a dérivé sur Manhattan !

— Merci pour nous, et nos amis... pour ne pas parler de nos fils !

— Tu sais bien ce que je veux dire. Le gouverneur, depuis dix ans qu'il est en fonction, s'est usé la tête et le cœur à essayer de mettre de l'ordre dans cette colonie... de l'enfer !

— Tu exagères, comme toujours. Nous avons nos brebis galeuses, mais aussi nos braves gens.

— Ils sont tous sur le port en ce moment à brailler et à boire de la bière. Quand les bateaux seront là, ils seront tous ivres... ou quasi tous. Quand je pense que ton beau-frère Clovis voulait nous envoyer son fils pour qu'il apprenne, ici, à devenir un homme ! Sous prétexte que là-bas, il fait son désespoir et celui de sa mère ! Mais, il n'aurait trouvé ici que l'occasion de se dilater dans le vice et faire son plein de péchés ! Non, nous ne méritons pas la présence de toute cette canaille !

— Je ne te donne pas tort, Arnould. Mais c'est un port de mer. Et puis, avec tout son zèle de chrétien, le gouverneur n'est pas arrivé à faire la purge de sa gouvernance, comme les chefs de territoires de la Nouvelle Angleterre ; mais est-ce vraiment de sa faute ? ¹

— La Compagnie ne le soutient pas. La colonie n'est pas une entreprise religieuse, ici, comme à Plymouth ou Boston, mais une affaire commerciale. Tu vois la différence.

— Il va être midi et mon repas est encore dans les paniers. Où sont les garçons ?

— Ils sont allés aux nouvelles, comme leur mère. Je suppose que leur estomac leur rappellera l'heure du dîner. Quel remue-ménage chaque fois qu'arrive un bateau ! Toute la vie s'arrête. Bon, je monte au grenier jeter un coup d'œil dans ma lunette.

¹ Peter Stuyvesant, avant d'être nommé directeur général du comptoir des Nouveaux Pays-Bas pour le compte de la Compagnie des Indes occidentales néerlandaises, avait été gouverneur de Curaçao. C'est là qu'il avait perdu une jambe. Le titre de gouverneur est demeuré attaché à son nom ; mais à Manhattan, son titre authentique était celui de Directeur Général.

Dame Cathelyne n'avait pas attendu la fin du discours de son mari pour prendre le chemin de sa cuisine. La vieille Lynken était rentrée. C'était une Anversoise que Peeters avaient amenée avec eux lors de leur venue à Nie Amsterdam. Elle régnait sur les marmites et les rôtissoirs.

— Ah ! tu es rentrée, Lynken ? Et Guillaume ?

— Il est au bûcher, Madame. Il sera là dans un instant.

C'est une heure plus tard, alors que toute la famille était à table, que des coups précipités donnés à la porte les firent sursauter. Jooris se précipita, devançant le vieil homme et Guillaume. Il présentait du nouveau.

— Mevrouw van Tienhoven, annonça-t-il, quelques instants plus tard.

La dame suivait, sur ses talons.

— Excusez mon sans-gêne, mes bons amis, fit-elle, essoufflée, en se dégageant de sa lourde mante ; deux bateaux sont en vue et le bruit court que le troisième est percé par corps et biens. La tempête d'hier ! Et Loys qui est dans un des trois navires ! Qui va donc me tirer d'incertitude ? Ceux qui s'y connaissent disent, à la carène et à la voile, que c'est le *Prince Maurice* qui manque !

Tout le monde s'était levé de table ; c'était bien l'heure de manger !

— Je vais au port ! cria Andries.

— Tu vas finir de manger, s'il te plaît, s'exclama sa mère. Les bateaux attendront !

— Mais mère, tu ne comprends pas...

— Si, je comprends. Je répète que quelques minutes plus ou de moins ne changeront rien à la situation. On ne sort pas par ce froid l'estomac vide !

— Mais ...

— Je t'en prie.

Quand Mevrouw Peeters priait, c'était un ordre pour ses fils. Et pour son mari. Elle savait très bien que pour cette petite colonie coincée entre deux fleuves puissants, quelque part dans le monde, sans autre lien avec le reste des hommes qu'un bateau s'égarant de temps à autre jusqu'à venir toucher ses rivages, la venue d'un tel bateau, pour le moment présent tout au moins, était plus précieuse que la plus riche

des tables, et la plus raffinée des cuisines, et le reste, c'est-à-dire père et mère et toute la maison flambant neuf ! Mais elle savait aussi que les choux et la saucisse, cela se mange chaud et qu'un ventre bien plein se rit des rigueurs du vent du large chargé de glace !

— Madame, fit Messire Peeters tourné vers la visiteuse, nous partageons votre inquiétude, mais un bateau manquant à l'appel ne signifie pas un bateau perdu. Une tempête disperse les convois. Ne vous mettez pas en peine outre mesure, en tout cas pas encore, si le *Prince Maurice* manque à l'appel. Son arrivée sera pour ce soir, ou pour demain ! — Dieu vous entende, Mijnheer Peeters. Mon mari et toute la maison sont sur le quai, près de l'embarcadère.

C'était là en effet que Cornelis van Tienhoven avait tout récemment construit sa demeure de pierre et de brique, la façade offerte au vent du large, près de l'endroit où accostaient les barques chargées de fourrures de castor dont il faisait commerce.

— Finissons de manger, reprit le maître, et nous irons au port à notre tour.

Elisabeth van Tienhoven, quand elle était en peine, accourait partager son fardeau avec la femme d'Arnould Peeters. Elle avait été longtemps une des premières dames de l'île, étant l'épouse du secrétaire du Conseil ; mais son mari était fort peu populaire dans la colonie, surtout depuis l'attaque indienne qui avait eu lieu deux ans plus tôt et au cours de laquelle, en l'absence du gouverneur, il avait assuré la défense de la ville mais de façon insuffisante et fort maladroite. Maintenant qu'il n'était plus rien qu'un riche commerçant, qui n'avait d'ailleurs jamais cessé de l'être et fort avantageusement, Mevrouw van Tienhoven ne comptait plus ses amies que sur les doigts d'une main, et la femme d'Arnould Peeters était celle pour qui elle avait le plus de respect et d'estime. Celle-ci était bonne âme. Elle répétait souvent "Il serait dommage qu'à cause de son mari qui est un ivrogne et de son fils qui est un vaurien, Elisabeth porte leurs péchés jusqu'à en être étouffée. Je ne veux pas l'abandonner, même si je suis seule à lui tendre la main. On n'a pas toujours le mari qu'on mérite."

Dame Cathelyne, quant à elle, avait conscience que son mari Arnould Peeters avait la femme qu'il lui fallait. Quoiqu'elle ne l'accuse pas d'orgueil. Hollandaise de bonne lignée, elle était humble parce que chrétienne ; elle professait qu'un foyer l'homme est seigneur et maître. C'est doctrine d'Évangile. Mais il est vrai aussi qu'ayant toujours et sur tout son mot à dire, en bonne conscience, elle le disait avec son énergie native, et que chacun l'entendait bien.

Cependant, la foule s'amassait sur le quai de la rive de l'Est et jusqu'à la pointe de l'île, face à la baie. Toute la ville était sur pied : c'était dans les rites. Pour faciliter l'accueil à tout bateau apportant son imprévu de gens et de nouvelles, toute la population accourait. Des tavernes sortaient les futailles de bière et on commençait à boire pour se mettre en joie. Depuis son arrivée, l'actuel Directeur Général avait tenté d'introduire un peu plus d'ordre et de bienséance dans cet accueil plein d'ébriété, mais en vain. Nieuw Amsterdam était réfractaire à cette sorte de discipline. Un quart des maisons était constitué de tavernes licites ou non. La ville où l'on parlait sept ou huit langues sans compter les dialectes indiens, communiait alors dans la beuverie tumultueuse. C'était comme cela, et la sévère législation de Peter Stuyvesant n'était pas loi des Mèdes et des Perses. Comme dit Paul l'apôtre, la loi invite au péché au lieu de le détruire.

Tout le monde était là, engoncé dans les épais vêtements d'hiver, qu'ils fussent taillés dans un drap des Flandres ou faits de bure grossière matelassée de peaux de bêtes. Toute la population, à Nieuw Amsterdam, faisait commerce de fourrures de castor, sur une grande ou une petite échelle ; c'était la raison d'être de la Compagnie, donc de cette colonie même. On vivait de ces peaux de bêtes, on en usait. Les canons de la mode étaient peu observés.

Un vent violent soufflait du large. L'horizon était dégagé des brumes, on pouvait distinguer dans le lointain les lignes bleutées des terres qui encerclaient la petite baie, la transformant en un merveilleux port naturel. Au-delà de cette sorte de porte que dessinaient les deux terres rapprochées et d'où, la nuit, des feux lançaient des signaux, c'était

grande baie ouverte sur l'océan, immense vestibule du port. C'est ce qui avait fait dire au gouverneur Stuyvesant au lendemain de la grande attaque indienne : "Vous voulez vous en aller et retourner au vieux pays ? Nieuw Amsterdam durera. Ce sera le plus grand port du monde !" Ce qui avait fait rire.

Dans le port, progressant lentement au-devant des barques qui s'étaient détachées pour aller à leur rencontre, deux navires avançaient, sous pavillon des Pays-Bas, *l'Ours* et *la Fleur de Gueldre*, toutes voiles dehors. Les hourras jaillissaient du rivage noir de monde, auxquels répondaient des cris et des mains agitées, par-dessus les rambardes des deux caravelles. Arnould Peeters était ému, mais ne le montrait pas. Il songeait à tous ces gens qui venaient à eux, échappés des massacres des vallées vaudoises. "Qu'allons-nous leur donner en échange ?"

Il se tourna vers deux bourgeois en pelisse debout à ses côtés, Mijnheer van Ruynen, le nouveau secrétaire de la Compagnie, à Nieuw Amsterdam, et Cornelis Steenwyck, probablement le plus riche marchand de la ville : "Ce sont, dit-il, de bons travailleurs qui nous arrivent !

— Pas pour nous, répliqua van Ruynen ; on les dirigera aussitôt que possible vers les territoires qui leur sont assignés, vers le sud, à l'embouchure du Delaware. Nous aurions besoin pourtant, nous aussi, de fermiers !"

CHAPITRE II

Les voyageurs commençaient à débarquer. Leurs traits tirés et leur allure fatiguée indiquaient assez que la traversée, en tout cas au cours des derniers jours, avait été épuisante. Questionnés avec avidité, il fallut faire appel à un valet de la taverne du *Cheval de Bois* qui était Français, pour tirer quelque idée claire du désordre de leurs propos. Ils s'exprimaient pour la plupart par les bras levés au ciel, leur façon de déclarer que le *Prince Maurice* était Dieu seul savait où, ainsi que les quelque cent personnes qu'il avait à son bord. Mais ils croyaient le bateau coulé et leur visage

consterné disait assez leur certitude du désastre. On l'avait vu pour la dernière fois hier, à la tombée du jour. C'était à peu de distance des côtes. Le bateau fuyait sous vent, sa voilure abattue, ses mâts brisés.

Les voyageurs, tous Vaudois, semblait-il, car ils parlaient la même langue, demeuraient groupés sur le rivage. Un grand nombre étaient à genoux, se répandant en actions de grâce, sans doute, ou en supplications pour que leurs frères du *Prince Maurice* pussent bientôt se joindre à eux. Dame van Tienhoven allait de groupe en groupe, questionnant les uns et les autres. "Loys van Tienhoven, avaient-ils vu ce qu'il était devenu?" Le mari de la dame la suivait essayant de la retenir: "Mais enfin, tu sais bien que le capitaine du *Prince Maurice* étant notre ami, Loys a fait la traversée à son bord. Si Loys avait été sur un de ces bateaux-ci, il serait déjà avec nous! Il eût été de la première barque! Tu le connais bien!"

Dame van Tienhoven se lamentait à grand renfort de gestes et de cris. L'épouse de Mijnheer Peeters finit par aller la prendre par la main.

— Allons, chère amie, ne nous lamentons pas encore. Ne parle de naufrage; ce n'est pas encore sûr. En tout cas, un naufrage en vue des côtes, si vraiment le bateau a donné contre un écueil. Loys est un nageur émérite, nous le savons tous; aux fêtes, il emportait tous les prix! Et puis, il faut faire confiance en la miséricorde divine!

Elle prononça ces mots avec une légère appréhension, sachant quel chenapan craint de tous dans la colonie était Loys van Tienhoven.

Le gouverneur Peter Stuyvesant accueillit les capitaines des deux caravelles qu'amenaient les dernières barques. Mais déjà il avait donné l'ordre que les voyageurs fussent dirigés vers l'église qui est à l'intérieur du fort, afin de se mettre à l'abri du froid en attendant que leur sort immédiat fût décidé. Il était entendu que les réfugiés vaudois annoncés déjà depuis longtemps seraient logés chez l'habitant jusqu'à leur départ pour le territoire où ils devaient se fixer définitivement.

Les capitaines confirmèrent les bruits concernant

Prince Maurice. Ils avaient jeté l'ancre la veille au soir dans une crique protégée de la côte de la grande île de l'est (Long Island) pour y attendre la fin de la tempête et aussi le jour. Ils étaient fort inquiets sur le sort du troisième navire, étant donné ce qu'ils avaient observé avant la tombée de la nuit. La mer était plus calme ce matin mais l'horizon était vide, et la mer de même. Ils avaient néanmoins passé plusieurs heures sur place, dans l'espoir d'apercevoir quelques vestiges du naufrage. Rien, ni bois flottants, ni barque ou radeau. Ils s'étaient dit que la côte n'étant pas trop éloignée, les naufragés, si hélas le pire s'était effectivement produit, devaient avoir gagné la terre pendant la nuit, à la nage ou autrement ; que de toute façon, le port étant proche, Nieuw Amsterdam, de là on pourrait plus efficacement partir à leur secours.

Peter Stuyvesant se démenait parmi les hommes qui, réunis devant les tavernes du front de mer et du quai de la rivière de l'Est, discutaient avec animation. Il ne pouvait être question de mettre des barques à la mer comme quelques-uns le suggéraient, pour explorer la côte. "Pas tout de suite, en tout cas. C'est une expédition de plusieurs jours, argumentait-il. Connaissez-vous la côte sud de l'île, face à l'océan ? Ce n'est pas à Breukelen (Brooklyn) de l'autre côté de la rivière de l'Est que sont les naufragés, s'ils sont quelque part. La côte partout, d'ailleurs, est encombrée de glaces. Non, il va falloir organiser une expédition à travers l'île, ses forêts et ses terres infestées d'Indiens. Nous gagnerons la côte sud et ses mille criques, car la côte est extrêmement déchiquetée et sauvage, par l'arrière pays. Cela ne se fera pas en un jour. A moins que les glaces ne se dégagent, ce qui a l'air de se faire ; dans ce cas, nous mettrons deux grandes barges à la mer. Si nos naufragés sont effectivement sur la terre, ils trouveront asile dans des villages indiens. On n'est jamais sûr de l'humeur de ces sauvages, surtout depuis nos ennuis d'il y a deux ans. Mais il y a tout intérêt pour eux à se maintenir en paix avec nous. Les Indiens dangereux viennent du nord. Donc, attendons, rien ne presse."

C'étaient là paroles pleines de sagesse. Quelques hom-

mes grognèrent leur assentiment et chacun s'en retourna vers les futailles de bière.

Mijnheer Pecters s'était dirigé vers l'église tandis que sa femme reprenait le chemin de sa demeure, d'ailleurs toute proche, sur la Breede Weg, dans le dessein de préparer un bon repas chaud et gîte pour la nuit, au profit des hôtes que son mari ne manquerait pas de lui amener. Quant au français, il avait fait le projet d'offrir l'hospitalité à des réfugiés ne parlant que cette langue. Il revint quelques heures plus tard avec trois personnes. On ne se coucha que fort tard, cette nuit-là, dans la maison d'Arnould Pecters. Mais dans la maison des van Tienhoven, on ne coucha pas du tout.

On avait préparé une fête pour le voyageur, et le voyageur n'était pas là. Dieu seul savait où il pouvait se trouver. Loys était le favori de tous dans cette famille de braves gens, enfants, dont il était l'aîné. On connaissait ses défauts, ses vices, mais on se racontait ses qualités, son courage dans le danger, son endurance, son sang-froid. Il avait beaucoup d'années mais connaissait toutes les ruses des hommes des Indes. Il avait été de toutes les expéditions punitives contre les Indiens, celles qui étaient commandées par le gouverneur comme celles qui étaient interdites par lui. Au vrai, il n'était qu'une des bêtes noires de Peter Stuyvesant, mais aux yeux de la famille, c'était son mérite suprême. Un mérite n'en était pas un à proprement parler, car le gouverneur n'avait jamais pris de sanction contre lui du fait de ses actions. Il était le fils de celui qui, jusqu'à ces tout derniers temps, avait été son plus proche collaborateur.

— Il est sûrement mort ! se lamentait dame van Tienhoven.

— Non ! hurlait son mari excédé ; il y a mille raisons pour lesquelles qu'il ne le soit pas !

* * *

Effectivement, Loys van Tienhoven n'était pas mort. Mais se fier aux apparences, il n'avait été que fort malmené, indifférente aux bons et aux mauvais, mais puissamment contenue dans la puissante main de Dieu, comme le Livre Saint, avait brisé cette coque de bois de chêne qui

le *Prince Maurice*, parmi les cris d'épouvante de cent gosiers hurlant à la mort, et quelques-uns au ciel ; mais elle n'avait pas dévoré ces vies humaines qui s'étaient confiées à elle. Elle avait mis du sien puisque, le bateau ayant donné contre un rocher, elle avait à cet instant précis, assourdi ses fracas et tempéré ses remous. Ce n'est pourtant que lentement que l'ordre s'imposa au désordre et que le calme s'établit sur le chaos. On ne s'en rendit compte d'ailleurs qu'au bruit. La nuit était totale. Les hommes et les femmes qui réussirent à se hisser hors de l'eau en s'accrochant aux rebords abrupts d'une côte sauvage ne surent jamais comment, projetés hors du bateau ou de ce qui en restait, ils avaient échoué sur cette dure plate-forme de rocher où enfin, Dieu soit loué, ils avaient cessé de danser. On s'interpellait dans le noir. On appelait le capitaine, mais il fut bientôt évident que le capitaine n'était pas parmi les naufragés échoués sur ce rocher. Loys van Tienhoven était de ceux qui s'inquiétaient le plus du sort du capitaine. Il s'entendit lui-même interpeller "Loys ! Loys !"

— Hendrik ! C'est toi.

— Tu es là ? Où ça ?"

On se touchait, on ne se voyait pas. Par quel miracle arrivèrent-ils à se retrouver et à s'étreindre, il importe peu d'élucider le mystère. Ils étaient de nouveau côte à côte.

— Ça va, dit Loys en serrant le bras d'Hendrik, on s'en tirera. Attends seulement le lever du jour."

Ils se répandirent en confidences. Les deux jeunes gens avaient fait connaissance sur le bateau et s'étaient voué amitié réciproque et pour la vie, naturellement. C'est là un de ces serments qu'on se fait quand on a dix-huit et vingt ans. Et maintenant que le sort avait voulu, déclarait Loys avec flamme, qu'ils fussent sauvés tous les deux, les autres importaient peu. Ça va ! Attendons le jour !

Tous l'attendaient, cette levée du jour. Cette fragile humanité que constituait une trentaine d'hommes, de femmes et d'enfants grelottants et affamés, se tenant étroitement pressés les uns contre les autres pour avoir moins froid, essayait de dormir et, ne le pouvant pas, priaît à haute voix.

— Que disent-ils ? demanda Loys à son compagne ne comprends pas leur français.

— Ils prient, dit Hendrik. Ces gens-là prient comme respirent. C'est dans leur nature. Mon père est un de ce genre-là, moi pas.

— Ça amollit l'homme de prier, fit Loys, sentencieusement.

— Moi, reprit Hendrik, j'ai quitté le vieux pays pour respirer de l'air. L'aventure, mille périls dont on se tire maintenant ma loi. La prière, c'est fini, le prêche, l'apocalypse et tout son tremblement d'apocalypse et de jugement me sens libre, je suis libre, que c'en est encore pour moi une découverte extraordinaire !

— Tu la commences, l'aventure : un naufrage pour commencer en matière et le chapitre n'est pas tout à fait fini. d'atteindre Manhattan, maintenant.

— Manhattan ou n'importe quoi, fit Hendrik. Je ne pense plus à l'avenir que je ne pense encore au passé. Je regarde le passé par-dessus bord, et prendrai possession de l'avenir un jour à la fois. Je suis de nulle part, je ne vais nulle part, j'appartiens à la vie, elle me portera où elle voudra.

— Arrivons seulement à Manhattan ; pour les aventures qui suivront, compte sur moi pour te montrer quelques-uns qui t'y mèneront tout droit !

— J'y compte bien, après tout ce que tu m'as raconté.

— C'est comme qui dirait que tu as vendu... ou que tu as donné ton âme au diable ! A Manhattan, c'est l'opinion de ce vendeur de terre, le vendeur Mégalopolensis que je le suis, en chair et en os.

— Je n'ai donné ni vendu mon âme à Dieu ou à Satan, mais à la liberté. Je ferai ma vie tout seul, j'en payerai le prix.

— Généralement, c'est quelqu'un d'autre qui paie pour toi, fit Loys qui soudain venait de penser à sa mère.

— Bah ! Chacun pour soi ! En attendant, essayons de nous amuser !

Hendrik s'assoupit. C'est aux premières lueurs de l'aube qu'il fut réveillé par son ami. La plupart de leurs compagnons étaient sur leurs pieds et se donnaient du mal pour ramener un peu de chaleur dans leurs membres endormis. Maintenant, ils pouvaient se reconnaître, s'in-

découvrir les absences. Allaient-ils pouvoir s'échapper de cette prison sans murs qu'était cet îlot plat sur lequel ils avaient échoué ? On commençait à s'apercevoir qu'il était plus vaste qu'on ne l'avait d'abord cru, dans la nuit ; moitié roc moitié glaçon. La marée était maintenant tout à fait basse. On convint rapidement qu'il serait sage de gagner la terre puisque les eaux s'étaient retirées partiellement. Elles reviendraient sans doute bientôt. La ligne blanche des vagues qui mourait sur l'étroite plage qui les entourait, encombrée de glaçons grands et petits, se rapprochait insensiblement. Loys s'écria :

— Hendrik, gagnons la terre, les autres suivront."

Il s'engagea bravement au travers du bras de mer qui les séparait du rivage authentique de la terre ferme : l'eau était peu profonde, et il avançait d'un pas assuré. Hendrik fut bientôt à ses côtés. Ce que voyant, les autres naufragés firent de même.

— Te voilà le chef, fit Hendrik à son compagnon ; il suffit d'avoir une voix forte et le pied assuré.

— Et d'oser, acheva Loys. Mais tu sais, je ne serai pas longtemps sans les lâcher. Je ne suis pas d'humeur à être ligoté et empêtré dans un tas de gens suspendus à mes bretelles. Gagnons ensemble la terre ferme et ensuite, au revoir !

— Tu devines où nous sommes ?

— Fort vaguement. Nous nous trouvons hier soir aux approches de la grande baie qui précède celle qui abrite Nieuw Amsterdam. Cette terre doit être la Longue Ile, qui nous est toute proche, à Manhattan. Il n'y a que le fleuve à traverser. De l'autre côté, c'est Breukelen. Marchons toujours vers l'ouest et suivons la côte. Nous ne pouvons manquer d'arriver là où nous voulons aller.

— Mais tous ces gens qui nous suivent ?

— Ils ne nous suivront pas plus loin ; ils attendront qu'on vienne les chercher. Ici, la terre est hostile, Hendrik, à cause des sauvages. Nous dirons que nous partons en avant, en reconnaissance, que nous cherchons du secours, quitte à affirmer que nous savons parfaitement où nous sommes, ou presque. Qui sait : peut-être allons nous tomber tout de

suite sur un village d'Indiens. Pourvu qu'ils ne
de ceux à qui nous avons donné une tripotée
pas si longtemps. Après qu'ils nous en eurent
donné une d'abord, et copieuse. Ils nous ont fa
hattan un fichu gâchis, et emmené un tas de p
qu'il a fallu racheter.

— Alors, tu t'es battu ?

— Penses-tu ! Pas cette fois-là, en tout cas. N
par le Sud, tous les hommes valides de l'île o
tous, à chasser les Suédois de leurs établissem
un coup d'éclat de notre Directeur Général. P
temps-là, c'était grande kermesse à Manhatta
général, et des dizaines de tués de part et d'aut
sant n'en est pas encore revenu.

— Tu n'as pas l'air de le porter dans ton cœur,
neur !

— Pas trop, mais comme il est tout puissant,

Cependant, les deux jeunes gens qu'instinctiv
le monde avait suivi, avaient gagné la terre prin
côte, très entamée par l'océan, s'élevait par endro
ses abruptes; ou bien, c'était un chaos de rochers c
devaient lécher à marée haute. Pour le moment, s
fin, gisaient une multitude de débris, des co
quelques-uns éventrés, et tout ce bric-à-brac c
que peut offrir un grand bateau réduit en m
vidé de sa cargaison. Tout ce qui avait pu f
maintenant aux pieds des naufragés, mais méco

— Tâchons de nous reconnaître, fit Loys qui
faisait figure de chef reconnu ; y a-t-il ici des
l'équipage ?

Non. Une trentaine de personnes au plus éta
blées sous le regard de Loys et de son compagr
manifestement des passagers vaudois.

— L'équipage et le reste des voyageurs, repr
homme, ont dû aborder ailleurs, si du moins ils c

me ! En attendant faisons du feu !... mais je doute que ce bois qui traîne sur le sable puisse flamber après huit passée dans l'eau. Hendrik, viens avec moi. Nous allons monter là-haut et tâcher de reconnaître le pays. Ne s'éloignez pas, vous autres ; si le flot revient avant le retour, montez là-haut ! Mais jusque là, demeurez. Ces rochers vous protégeront contre le vent qui est violent.

Hendrik traduisait en français les paroles de son commandant. Alors qu'il poursuivait sa harangue et voyait les regards tendus vers Loys et lui, les regards attachés éperdument à ses lèvres, il se dit, bouleversé lui-même de générosité : "Non, je ne les abandonnerai pas, quoi qu'en puisse dire Loys. Ces pauvres gens sont hébétés d'inquiétude !" On vous suivra où vous nous conduirez ! cria une jeune fille.

Il lui sourit, l'ayant reconnue.

— Je ne connais pas le pays mieux que toi, Linda, dit-il, mais dans la bonne ou dans la mauvaise fortune, nous sommes ensemble !

Les deux jeunes gens eurent tôt fait de se hisser jusqu'au point le plus haut de la falaise. Ils firent de grands gestes à l'adresse des naufragés demeurés sur la plage et s'éloignèrent.

— Mon fils, fit Loys alors qu'ils avançaient tous deux rapidement vers un bois peu éloigné, repère bien l'endroit. Nous y reviendrons plus tard. As-tu remarqué les coffres parmi les rochers, surtout ceux qu'on ne peut apercevoir que d'ici parce qu'ils sont coincés parmi les blocs ? Nous y reviendrons.

— Y revenir ? Pourquoi donc ?

— Oh ! mon innocent ! Toi qui cherches l'aventure et ne connais pas encore les rudiments de cet art difficile, n'as-tu jamais entendu dire qu'une épave appartient à qui la trouve ? Laisse partir tous ces gens là-bas. Après, comme je te le disais, nous reviendrons, et ferons ample récolte. Butin de mer !

— Mais ça appartient aux naufragés !

— Oui s'ils viennent chercher leur bien et l'emportent :

non s'ils l'abandonnent au premier venu ! Le tout ce premier venu.

Ils errèrent pendant environ une heure. C'est qu'Hendrik que la situation enivrait comme un veau et dont le regard aiguisé scrutait passionnément la mensité qui les entourait, y poursuivant sans cesse ses rêves, s'écria, pointant le doigt vers l'extrémité de la plage, à droite d'un bois :

— Du monde, là-bas !

— C'est l'équipage du bateau, et les autres émigrés, Loys. Allons chercher nos gens et les conduire nous-mêmes vers eux. Tu comprends, il est inutile que d'autres s'intéressent aux épaves que nous avons repérées, ça nous coûte rien.

Ils coururent, dans leur hâte d'annoncer la nouvelle à leurs compagnons demeurés sur la plage. Ils furent accueillis par eux dans une allégresse bruyante. Hendrik et suivant ses directions, la petite troupe prit route le long de la plage. Hendrik s'ingénia à aider les femmes à avancer sans trop se tordre les chevilles sur les rochers. Il prit même dans ses bras une vieille femme toute menue pour traverser un passage difficile. Il fut fort pour tous les services imaginables.

Les jeunes gens avaient expliqué tout ce qu'ils avaient vu, et l'on s'était beaucoup réjoui à les entendre. Les familles avaient été brutalement séparées. Le capitaine était-il sauvé ? Ils ne savaient pas. Ils avaient vu un troupeau de gens, de loin, qui semblaient attendre. On ne savait quoi. Mais inutile de les laisser plus longtemps dans l'incertitude : on va vers eux ! C'est tout ce qu'il faut faire ! Autant de phrases suggérées par Loys pour rassurer toute sorte que personne ne s'égarer vers les rochers recouverts de butin de la tempête.

Une heure plus tard, les deux troupes étaient réunies et ce furent de longues minutes d'exclamations joyeuses et de récits dramatiques du bain forcé et du naufrage. Et pendant toute le monde était là, le capitaine du *Prince* et ses hommes, et ce petit peuple groupé dans un

un instant jeté le désarroi et la consternation parmi eux déjà si éprouvés par mille calamités. Tout était bien maintenant et l'épreuve oubliée dans un grand mouvement de reconnaissance envers Dieu. Les vies étaient sauvées, qu'il portait le reste !

Quand enfin les émotions se furent calmées et qu'un vieillard eut prononcé une interminable prière d'action de grâce, quelques personnes s'aperçurent que Loys van Tienhoven et son gentil compagnon Hendrik avaient disparu.

CHAPITRE III

Mijnheer Arnould Peeters était un homme heureux ayant le sentiment d'avoir accompli tout son devoir et de n'avoir rien, sur ce chapitre de l'hospitalité, à se reprocher. Bien plus, ses conversations avec les hôtes de quelques jours que *l'Ours* et *la Fleur de Gueldre* avaient amenés vers ces rivages l'avaient enrichi, il le sentait ; et maintenant qu'il était seul devant la cheminée, enfoncé dans les coussins du grand fauteuil, il rêvassait. Sa pensée revenait inlassablement au destin pitoyable de ces errants pour qui la dernière étape de leur errance se prolongeait encore dans une grande incertitude douloureuse. Qu'était-il advenu de ces autres ! Il s'étonnait que des êtres apparemment aussi fragiles aient pu supporter tant de calamités, à commencer par les implacables persécutions que le duc de Savoie, pour s'acquérir des droits sur le ciel, avait engagées contre les églises évangéliques des vallées vaudoises, dans le Piémont un peu plus d'une année auparavant. Ç'avait été épouvantable, et effectivement, à ces récits, le bourgeois de Nieu-Amsterdam s'était souvenu de relations similaires, toutes chargées d'horreurs, entendues naguère de la bouche des voyageurs arrivés des Pays-Bas. Tous les peuples libérés du joug de Rome, et même d'autres, avaient connu de telles détresses d'une compassion infinie pour ces témoins de la foi pétris dans une main de fer, mutilés, pendus, écartelés, brûlés vifs, et, pour ce qui pouvait rester de vivants, bannis. Et voici que quelques-uns de ces derniers venaient d'hor-

qu'à devenir le dépotoir des peuples de l'Europe ci — quelques honorables messieurs et leur famille mis cela va de soi. Du sang nouveau affluait, un esprit nouveau... un don de Dieu à cette ville de perdition.

Nul doute que si Dame Cathelyne s'était trouvée pour entendre de tels propos, qui à vrai dire n'étaient qu'une pensée inarticulée s'agitant sous un front soucieux, fût écriée selon sa coutume : "Arnould Peeters, mon cher époux, tu exagères. Nieuw Amsterdam un dépôt de tout cas, Madame Gannepaine et son mari que nous avons reçus chez nous sont les meilleurs gens du monde et fort pieux. Et ils ont bien souffert, les pauvres !"

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le passage de leurs hôtes. Mijnheer Peeters, seul dans la grande salle à fois salon et salle à manger, suivait d'un regard abasourdi la danse des flammes dans la haute cheminée quand Guillaume le domestique, fit irruption dans la pièce et, de façon agitée, s'approcha de son maître.

— Nous avons une visite, maître, s'écria-t-il, et fort intéressante, je pense...

Mais là-dessus, la voix assourdie du vieux valet fut couverte par une voix éclatante de jeunesse. Un jeune homme venait d'entrer sur les pas de Guillaume.

— Mon cher oncle, je vous apporte le bonjour de la part de là-bas, bien qu'à vrai dire ils ne m'aient chargé que de ment parler d'aucun message. Je me présente...

Arnould Peeters s'était dressé de son fauteuil, mais qu'il entendait étant à s'y méprendre la voix de son frère de Leyde, Clovis Le Clercq. Mais c'est impossible.

— Hendrik Le Clercq, poursuivait le visiteur, arrivé droit d'Amsterdam par le *Prince Maurice*...

— Le *Prince Maurice* ! Est-il enfin au port ?

— Présentement réduit à l'état d'épave, tout en débris piteux et fini !

— Mais les passagers, l'équipage ?

— Tous sains et saufs, autant que je sache, mais errant dans leur désert ! A moins que...

— A moins que quoi ?

— A moins qu'ils ne soient arrivés ici avant nous, car

les avons quittés il y a quatre jours, en avant-garde, pour prévenir les autorités de cette ville.

— Ici, on ne sait rien. Mais toi ? Cathelyne, Cathelyne !... c'est ta tante ! Elle va être surprise, autant que moi. Si je m'attendais à ta venue ! Comment se fait-il ? J'avais écrit à ton père...

— Que vous ne désiriez pas que je vienne, je sais. Mais ce n'est pas mon père qui m'envoie.

— Ce n'est pas ton père... Ah ! Cathelyne ! sais-tu qui est ce grand garçon qui, je viens de l'apprendre, court à travers les bois depuis quatre jours ?

— Ce garçon...

— Je suis Hendrik Le Clercq, le fils de Clovis, époux de Lynken Peeters. Mes parents vous auraient envoyé salutations et embrassements s'ils avaient su que j'embarquais pour ces rivages.

— Comment ! Ils ne savaient pas !

Arnould Peeters avait maintenant recouvert tout son sang-froid. Il considérait ce grand garçon plein de santé mais aux habits portant les marques évidentes d'un séjour prolongé dans la nature. Il écoutait son neveu, saisi d'il ne savait quelle inquiétude.

— Pour dire tout en un mot, je me suis sauvé de la maison.

— Tu t'es enfui !

— Tu expliqueras plus tard, fit Dame Cathelyne. Pour le moment, il faut que tu manges. As-tu des bagages ?

— Le peu que j'avais est au fond de l'eau ou à pourrir quelque part dans un creux de rochers.

— Mais, je pense, reprit Arnould Peeters, il faut prévenir le gouverneur. Les autres naufragés doivent être amenés ici. Où sont-ils présentement ?

— Quelque part en bordure de l'océan, j'imagine, mon bon oncle. Je vous l'ai déjà dit. Quant au gouverneur, Loys van Tienhoven a dû le voir pour le mettre au courant de la situation. Evidemment, il est nécessaire de s'occuper de nos naufragés.

— Tu n'as pas vu le gouverneur, toi ? Non ! Alors, j'y

vais. Ça lui est dû. Pendant ce temps, tu vas manger ta tante te trouvera bien des vêtements de rechange les habits de Jooris et d'Andries, tes cousins. Vous êtes à peu près de la même taille.

— C'est vrai que j'ai des cousins ! Où sont-ils ?

— Au travail. Tu sais que nous sommes dans les peaux de castor. C'est l'industrie du pays. Tu te tines donc toi aussi à ce travail qui n'est pas trop pointu raffiné, si j'ose dire. Tu t'y feras, comme les autres.

— Non, mon oncle.

— Nous en reparlerons.

Mijnheer Peeters trouva le directeur Stuyvesant dans le bureau qu'il s'était fait aménager dans sa nouvelle demeure sur la côte Est de l'île. Le gouverneur lui apparut de mauvaise humeur.

— Vous savez la nouvelle, monsieur le directeur général ?

— Eh oui ! Loys van Tienhoven sort d'ici ; mais je l'ai déjà vu. De très bonne heure ce matin, j'avais reçu un message de nos naufragés apporté par deux coureurs indiens. Ils ont en effet reçu l'hospitalité dans un de leurs villages. C'est un bon signe, mon ami, bon signe ; nos sauvages s'apprivoisent. Il est vrai que ceux-ci n'ont jamais été particulièrement méchants. Bref, on nous attend. Je vais dès maintenant prendre des dispositions pour que des bateaux partent à bas. Je vois à peu près où sont nos gens. Il semble que tout le monde ait été sauvé, Dieu soit loué !

Et Arnould Peeters de raconter l'arrivée inopinée de son neveu de Leyde.

— C'est une surprise, dit-il, et une surprise, je l'avais dit, désagréable. Son père m'avait prié de me charger de lui mais j'avais refusé. C'est un mauvais sujet... je veux dire un garçon indiscipliné, qui n'en fait jamais qu'à sa tête, qui s'est mis dans l'idée de courir les aventures. Son père m'avait expliqué tout cela dans sa lettre. Et voilà que tu me prends que le garnement, qui a probablement de dix à dix-neuf ans maintenant, s'est enfui de chez lui et qu'il est embarqué, je ne sais comment. Il nous arrive sans qu'on ait fait annoncer...



Mijnheer Peeters trouva le directeur Suyvesant dans le bureau qu'il s'était fait aménager dans sa nouvelle demeure.

— Et il s'est lié, si je ne me trompe, interrompit le gouverneur, avec ce chenapan de Loys van Tienhoven ! C'est celui-ci qui me l'a raconté. Ils se seraient sauvé réciproquement la vie au cours de cette aventure de mer, et ont enfin se jurer une fidélité éternelle. Pour les garçons de cette espèce, c'est un pacte plus solide que celui de la famille.

— Dieu nous préserve de nouvelles calamités ! s'écria le visiteur.

Son interlocuteur se mit à rire.

— Nous veillerons au grain, dit-il. Je commence à savoir comment m'y prendre, maintenant, avec des caractères de cette espèce.

Le commerçant de la Breede Weg connaissait la manœuvre forte du gouverneur et y donnait volontiers son assentiment. Toutefois, après avoir quitté Peter Stuyvesant à qui il était lié par des sentiments plus intimes et plus solides que ceux que pouvaient suggérer l'office du premier et sa position de bourgeois et de notable de Nieuw Amsterdam, Mijnheer Arnould Peeters revint à son problème immédiat et qui l'effrayait un peu : qu'allait-il faire de son neveu ? Il avait beau se dire qu'étant donnée sa lettre à son beau-frère dans laquelle il refusait l'honneur de diriger le jeune homme dans ses premiers pas dans la vie du Nouveau Monde, étant donnée aussi la façon désinvolte avouée par le jeune homme, de quitter père et mère, foyer et école sans doute, pour tenter la grande aventure de la liberté comme le fils prodigue de la parabole, il pouvait honnêtement se laver les mains de toute l'affaire ! Il ne pouvait cependant pas s'y résoudre. Tout, au contraire, le préoccupait. Il devait aux siens là-bas, à Leyde, il devait tout à son honneur de chrétien d'intervenir avec autorité et d'assumer la responsabilité de cette charge inopinée, toute ennuyeuse qu'elle pût être !

Lorsqu'il rentra chez lui, Hendrik achevait de manger. Il était servi par le vieux Guillaume qui lui répétait à l'instant :

— Je vous ai bien reconnu quand vous êtes entré ; pour moi, vous n'aviez pas huit ans quand je vous ai vu la dernière

fois. Mais vous ressemblez, si étonnamment, à votre père !
— C'est probablement vrai, lui répondait invariablement le jeune homme, car tout le monde me le dit.

Le vieux domestique finit par ajouter :

— Nous serons heureux de vous avoir ici, car ceux de la vraie foi manquent terriblement à la colonie. Ceux qui nous arrivent d'ordinaire du vieux pays sont de la graine d'enfer. On s'en passerait bien.

Hendrik se souvint de propos de sa mère concernant un serviteur de son frère qui était anabaptiste¹. C'est sans doute lui, se dit-il.

— Ne compte pas trop sur moi pour réformer la colonie et ses vilaines mœurs, dit-il, voulant être sincère. Je suis un fruit gâté de la vieille Eglise réformée de mes pères².
— Ce n'est pas possible, monsieur Hendrik, ce n'est pas possible !

Le jeune homme éclata de rire.

— Il faut en prendre ton parti, mon vieux. Je ne suis pas venu ici pour y faire triompher la vertu ! Je laisse ce soin à d'autres !

Quand Arnould Peeters entra dans la salle à manger, Guillaume venait de la quitter, consterné, pour aller rendre compte à sa maîtresse de sa découverte.

— Je vois, mon cher garçon, que tu as fait honneur aux pâtés de ta tante !

— Il est de fait, mon oncle, qu'il y a longtemps que je n'avais aussi bien mangé... depuis mon départ d'Amsterdam. Mais ces quatre derniers jours ont été plus maigres qu'en carême. Quelques os à ronger chez de pauvres

¹ Anabaptisme : Dénomination issue de la Réforme protestante du XVI^e siècle. Elle donna naissance aux Eglises mennonites et aux Eglises baptistes. Les anabaptistes ne pratiquent pas le baptême des enfants, mais uniquement celui des croyants sur profession de la foi.

² Eglise réformée ou presbytérienne : Dénomination issue de la Réforme protestante du XVI^e siècle liée à l'œuvre de réformation de Jean Calvin (1509-1564). Les Hollandais étaient en général de religion réformée.

Indiens qui nous laissaient leurs restes ! Heureux e
de pouvoir nous faire les dents sur ce qu'ils nous
donnaient !

— J'ai hâte de savoir...

— Mon oncle, avec votre permission, je vais vous dire
ce que j'ai à dire sur mon passé et mon avenir.

— Ma permission ! Mais je brûle de savoir tout ce q
as à me dire, car tu comprends bien, pour ton aver
faut que je prenne des dispositions ; je ne t'attendais

Débarrassé de sa chaude houppe, l'oncle P
s'était de nouveau assis près de la cheminée et offra
pieds encore bottés à la flamme du feu de bûches.

— Alors, mon oncle, je vais vous déclarer la chose e
tielle : je ne suis pas venu à Nieuw Amsterdam pou
placer au bénéfice de votre bienveillance ni à la reme
de votre volonté, pour solliciter aide et protectio
encore moins pour m'imposer. Je suis entré chez vous
vous saluer, par devoir envers vous, envers ma m
vous comprenez. Et puis, j'avais faim d'un bon rep
ne le cache pas. Comme tout mon corps attend la
d'un bon bain chaud. Mais après, mon bon oncle,
votre permission, je le répète, ou sans elle, je partirai

— Je ne te demande pas de me... je n'ai rien dit...
je...

— Je vous en suis bien reconnaissant. Le monde est v
à vous en donner le vertige ; et puis...

— Je ne comprends rien à ton discours ! Enfin, pou
l'être enfui ?

— Mon oncle, je respecte mon père, j'aime ma mère ;
je suis entré dans mon âge d'homme. Ne faites pas l'ét
J'ai dix-huit ans dans mes muscles, vingt-cinq dans ma

— Et combien dans ton cœur ?

— Mes parents, reprit Hendrik sans relever l'interrup
ont voulu faire durer leur tutelle. Moi, j'ai subi l'app
la mer. Amsterdam et son port m'ont envoûté, le vieux
et ses bateaux chargés des odeurs de l'aventure. M
n'est pas faite pour s'enraciner et croître sur place
tourment du large m'habite, et celui des terres vierges

trésors à découvrir. Il me faut entrer dans la vie en conquérant, découvrir de nouveaux horizons, mettre le pied en de nouveaux territoires. La plus belle histoire de la Bible, celle qui m'a toujours hanté, est celle d'Abraham partant à l'aventure vers l'inconnu. Abraham, éternellement jeune, éternellement vivant. Il a fallu que je parte.

— Ton allusion à Abraham est parfaitement indécente. Il obéissait à l'appel de Dieu, et toi à celui d'un démon.

— L'avenir le révélera, mon oncle. Maintenant, je vais vous dire quelque chose. J'attends de vous des éclairs et du tonnerre, mais cela ne changera rien à ma détermination. Demain, je m'en vais. Loys van Tienhoven et moi faisons équipe.

— Tu as bien choisi ton ami ! Le gouverneur Stuyvesant s'est bien promis de le pendre à la première occasion, et c'est lui que tu choisis comme ami et partenaire dans une vie errante qui dérivera vers je ne sais quel abîme !

— Je ne l'ai pas choisi, c'est la vie qui nous a liés, la vie et la mort. Nous nous sommes trouvés ensemble plusieurs fois jusque dans la gueule du tombeau... nous en sommes sortis ensemble. Ça compte, ça !

— Et que feras-tu pour vivre ?

— Quant à cela, je ne suis ni devin, ni prophète. Je sais que je n'aurai à compter sur personne pour me tirer d'affaire, et que personne ne me verra jamais venir mendier secours.

— Et si je te commandais au nom de ton père, de cesser cette invraisemblable plaisanterie pour rentrer dans l'ordre familial et divin ? Car Dieu ne te dispense pas de devenir un honnête homme, qu'il y ait ou non projets d'aventure. Je sais bien quelle sorte d'aventure se saisira de toi dans ce pays, et vers quels exploits elle te conduira avec ton Loys d'enfer !

— Mon oncle, je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous, laissez-moi vous le dire avec respect ; je n'en attends pas, et je ne les supporterai pas. Je n'ai jamais supporté harnais, mors ou bride qu'en souffrant ! Maintenant, c'est fini de tout cela !

— Pense à ta mère, à ton père !

— Qui vous dit que je les oublie ? Je leur suis reconnaissant pour le passé, pour ce que je suis. Mais ils ne comprennent pas. Je n'y peux rien. Aujourd'hui m'apartient. Je ne puis plus attendre le bon vouloir de qui ce soit ! ni le leur, ni le vôtre, mon cher oncle.

— Voilà que tu me défies, maintenant !

— Non, je désire être sincère, et net. Je n'attends rien de vous, n'attendez rien de moi.

— Et moi, je te dis que je vais te faire entrer un peu de bon sens dans la cervelle, garnement ! Cette terre est corrompue, elle attire et elle tue. L'aventure où ton Loys est susceptible de t'entraîner te vaudra le pilori et la corde pour finir ! Je connais l'homme et son genre d'occupation. Tout ce qui est interdit par la loi il le pratique. Il vole, il triche, fait feu de tous ses vices en compagnie de gens que je ne veux pas nommer. Il trafique avec les Indiens leur livre des armes à feu, de l'eau-de-vie et les vole à bras : je parle de son commerce de peaux de castor avec les Indiens du Nord. Je n'ai pas de preuves, mais moi, je lui devine du sang sur les mains. S'il a jusqu'ici échappé aux rigueurs de la loi, c'est parce que, jusqu'à ces derniers temps, son père occupait une place en haut lieu auprès du gouverneur. Ton Loys est un gibier de potence.

— Mon oncle, je vous défends d'insulter mon ami !

— Tu me défends ! En voilà un de langage ! Qui donc me interdira de parler chez moi, si je veux parler, et comment je veux parler ! Mon neveu ! Tu es encore à un âge où je pourrais te faire donner le fouet ! Par exemple !

— Mon oncle, je ne resterai pas un instant de plus de chez votre maison !

— Et bien, va où le diable t'emmène, vaurien ! Tu es la plus authentique engeance !

Le vieil homme s'énervait. Il y avait de quoi. Depuis un moment, il s'était levé et arpentait fébrilement la place où ils se trouvaient. Hendrik était devenu très pâle. Il n'était pas ainsi qu'il avait imaginé son entrée en matière. Mais il était entendu entre Loys et lui que dès le lendemain ils partaient tous deux, et il n'y avait ni oncle ni tante qui pût le retenir. Il avait sur les lèvres encore le sel de l'aventure.

ture, et dans son corps et dans son âme la prodigieuse nouveauté de la liberté.

— Mon oncle, je regrette : je m'en vais.

— Non, tu ne t'en iras pas. Ton père n'étant pas là, tu es à moi, je ne te lâcherai pas.

— Vous m'avez promis le fouet ; je ne goûte pas la plaisanterie. Au revoir, mon oncle ; vous ne me verrez plus de longtemps.

— Mais enfin, aie un peu de bon sens ! J'ai usé de termes vifs, mais c'est parce que je vois le péril où tu prétends t'engager de gaieté de cœur ! J'ai la responsabilité de ta vie, de ton âme !

— De rien du tout, mon bon oncle. Au revoir !

CHAPITRE IV

Dans Manhattan, en cette pointe de l'île où était ramassée toute la vie du pays, et où la ville n'était guère encore qu'un gros village, la moindre nouvelle explosait avec un grand bruit. Quand Mevrouw Peeters sortit de la demeure des van Tienhoven où elle était allée féliciter son amie Elisabeth de l'heureux retour de son fils Loys, le peuple du port était déjà réuni devant les tavernes du quai pour commenter la nouvelle.

La maison des van Tienhoven était bâtie dans le quartier le plus remuant de la ville, entassé en bordure du fleuve de l'Est qui délimite, ainsi que chacun sait, l'île de Manhattan vers le levant, avant d'envahir de sa masse d'eaux la baie de Nieuw Amsterdam. A l'habituelle cohue de la population, fermiers, artisans, marchands et Indiens, pour ne point parler des éternels oisifs dont l'évidente raison de vivre consistait surtout à boire de la bière, mais dont on devinait qu'une autre activité, celle-là clandestine, se cachait sous une apparente nonchalance — les tripots du port servant d'agences commerciales à d'étranges transactions, interdites pour la plupart — s'étaient mêlés les voyageurs récemment arrivés, les réfugiés vaudois. Etait-ce

donc vrai ? On avait des nouvelles du *Prince Maurice* ? vies sont sauvées, disait-on, mais elles seules. Ce que les hommes avaient apporté d'outils avec eux, ce que les femmes avaient accumulé d'habits et de linge dans des coffres était donc perdu ! Eh ! qu'importe ! Si Dieu a sauvé les vies, les vies se sauveront elles-mêmes, pour le reste !

Les propos et les cris qui s'échangeaient sur le seuil des tavernes révélaient qu'au moins une demi-douzaine de langues différentes avaient cours à Nieuw Amsterdam. Ce curieux et étrange peuple se préparait dans cet embryon de nouveau monde, où des aventuriers de toutes les races avaient introduit, avec prodigalité et passion, leurs appétits et leurs vices ! Les nouveaux arrivés vaudois échangeaient des regards consternés lorsqu'ils se rencontraient en de telles cohues. D'ailleurs, ils les évitaient et s'assemblaient volontiers, quand ils sortaient, aux abords du fort à demi délabré qui abritait, dans sa cour, le temple réformé, l'ancienne demeure et les bureaux du directeur général de la compagnie. En ce pays, ce bon monsieur Stuyvesant.

Mevrouw Peeters fut bien étonnée quand elle s'engagea sur le chemin qui, vers la pointe de l'île, tourne brusquement pour conduire à la Breede Weg, de se trouver subitement face à face avec son neveu si récemment découvert — Hendrik, déjà dehors ! As-tu mangé ? Et le bain que t'ai fait préparer ?

— Chère et honorée tante, je prenais l'air, m'étant trouvé en désaccord avec monsieur mon oncle et ne désirant pas prolonger un entretien qui eût tourné au discourtois. Mais, puis, je découvre ce pays qui voudrait être une nouvelle Amsterdam, et qui n'en est qu'une vulgaire parodie, une tentative avortée... que dirai-je ? Une...

— Tu ne t'attendais tout de même pas à...

— Non, assurément ! Mais de loin on s'imagine les choses autrement que ce qu'elles sont. En moins d'une heure j'aurai fait le tour de ce que cette ville offre de curiosités au voyageur, et je pourrai partir joyeux à la recherche d'une autre chose !

— Qu'est-ce que ce langage, je te prie ? Rentre avec moi. Cette brise de mer me glace.

— Je ne désire pas rentrer, chère tante. Je suis un mauvais sujet, je ne veux pas contaminer la famille, ni non plus, je ne le cache pas, subir les sermons de Guillaume... oui, l'anabaptiste.

— Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis, et tu inventes des griefs pour le plaisir. Guillaume est porté, c'est vrai, sur le sermon, mais il nous aime beaucoup et nous l'aimons. C'est un bon et brave serviteur. Seulement, c'est dans son sang, c'est dans sa Bible, il veut nous tirer tous des chemins qui mènent à l'enfer.

— Vous aussi ?

— Nous aussi. Il a son franc parler. Mais ton oncle et moi nous sentons qu'il a sa place à la maison pour nous rappeler, quand besoin en est, qu'il est des choses que nous ne devons pas faire.

— Grand merci pour les sermonneurs ! J'ai quitté le vieux pays pour échapper à leur éloquence !

— Ne parlons plus de cela, tu rentres avec moi.

— Avec votre permission, tante Cathelyne, je préfère ne pas le faire. Mon oncle...

— Tu le feras pour moi. On ne se quitte pas pour cela. Dans quelques jours, si tu ne trouves pas à t'adapter chez nous, tu suivras ton chemin. Il ne te conduira pas loin, j'en ai peur.

Tiens, voici tes cousins ! Ils viennent vers nous.

Hendrik fit contre mauvaise fortune bon cœur et affronta ce qu'il considérait comme une nouvelle épreuve. Il sentait qu'on faisait tout pour l'engluer dans sa nouvelle famille et l'y fixer, ce à quoi il était résolu de ne point consentir. Mais il fallait, il s'en rendait compte, observer un minimum des formes de la politesse.

Les deux fils d'Arnould Peeters le secondaient activement dans son commerce de peaux de castor. Ce commerce particulier n'était lié en aucune manière aux entreprises de la compagnie dont Peter Stuyvesant était, sur place, le directeur général. Il n'y avait point monopole. Le magasin, ou plutôt l'entrepôt d'Arnould Peeters, était situé non loin de la jetée récemment construite sur la rivière de l'Est ; mais il en avait un autre, moins considérable, de l'autre

côté du fleuve, en bordure du village de Breukelen. Jo dirigeait, sous les ordres de son père, l'entrepôt de Manhattan et son frère Andries celui de Breukelen. Le fleuve large de mille cinq cents pieds¹ à cet endroit, séparait deux entrepôts. Un service privé de barques les reliait.

Jooris et Andries étaient des jeunes gens à tournure athlétique ; leur cousin Hendrik ne leur cédait en rien pour la force physique, mais ses traits étaient plus fins, son maintien plus élégant, son comportement plus aisé. Il venait de la ville et jusqu'à ce jour, ses jours s'étaient passés à l'université ou dans les salons de Leyde et d'Amsterdam. Il forçait l'admiration des regards jeunes, et les fils de Cathelyne Peeters ne lui ménageaient pas la leur. Ils furent étonnés à découvrir un cousin dans les rues de Ni Amsterdam n'avait eu d'égale que leur stupeur à le voir si bien.

— Revenons, fit la dame après que les jeunes gens eurent échangé quelques civilités banales. Si du nouveau survient dans le port, nous l'apprendrons bien aussi vite chez nous. — Hendrik, tu ne me lâches pas, n'est-ce pas ? Ce différend avec ton oncle, j'en fais mon affaire.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? questionna Jooris.

— Rien, un malentendu.

Hendrik sourit, mais finit par emboîter le pas à sa tante qui décidément était femme de tête. Derrière eux, et sans qu'ils y fissent maintenant attention, on se pressait au passage de deux hommes qui venaient de sortir de la demeure du gouverneur Stuyvesant. Quelles nouvelles ? On avait reçu de deux maîtres marins, au service de la compagnie, de nouvelles ? On allait armer le plus rapidement possible deux des grandes barges de l'entrepôt de la compagnie pour aller quérir les naufragés. Certainement, on ferait vite. Ils étaient pour l'heure à l'abri, dans un village indien ; mais il ne faut pas avoir trop de reconnaissance à ces diables rouges. Aller vite, c'était bientôt dit : il fallait compter avec les glaçons et un retour possible d'une vague de froid.

¹ le pied : ancienne mesure de longueur de 0 mètre 324 millimètres. La mesure anglaise de longueur "foot" (pied) équivalait à 0 mètre 304 millimètres.

La nouvelle se répandit dans la ville avec une grande rapidité. C'était joie et cris pour la dire. Les gens de port sont gens de mer, un naufrage est sensible à tous. Une occasion de plus, d'ailleurs, pour clamer sa satisfaction dans les tavernes. Tous les sentiments et toutes les émotions du monde se donnent volontiers rendez-vous dans un port de mer, où toutes les sécurités souhaitables cohabitent avec le danger quotidien. Et quand un tel port est perdu comme Nieuw Amsterdam à l'autre bord d'un immense océan, en bordure d'un continent immensément inconnu, en tout cas en marge de la forêt hostile, tout est rapidement porté au paroxysme. Mais ici, l'univers est tout petit ; d'un point élevé on le tient tout entier dans son regard. C'est un tout petit cœur dans un corps démesuré et qui bat à coups redoublés à la moindre émotion.

Mijnheer Arnould Peeters vit rentrer sa femme et son neveu avec une certaine satisfaction. Tourmenté au-delà de toute mesure par la responsabilité nouvelle qui lui tombait sur les épaules, lourde à cause du caractère évidemment difficile du garnement, il avait, après avoir recouvré tout son sang-froid, profondément regretté sa façon de faire et son altercation avec le jeune homme. Il avait eu peur que celui-ci ne tînt parole et ne disparût aussi inopinément et brusquement qu'il était apparu. Tout était pour le mieux, Cathelyne ramenait l'écervelé. Il ne bougea pas de son fauteuil quand sa femme et les trois jeunes gens entrèrent dans la grande pièce où il se tenait assis, frileux. Et quand sa femme dit, le plus naturellement du monde : "J'ai ramené Hendrik à la maison !" il grogna son assentiment, sans plus. Ainsi, la tempête ici aussi était apaisée, et il n'y avait point d'épave glissant à la dérive.

La soirée, aux chandelles, fut paisible. La dame de la maison fut diligente en toutes choses, veillant à ce que la conversation ne s'empêtrât point dans des parages dangereux. Elle fit parler son neveu, ayant grand soin de diriger le fil des propos. Tout le monde allait-il bien là-bas ? Et les affaires de son père, prospéraient-elles ? Et sa mère ? N'avait-il pas peur qu'elle s'ennuyât de son grand fils ? Une mère, ça a des attaches...

Le jeune homme se laissait conduire de bonne grâce. Il avait grand amour pour les siens, à n'en pas douter, mais seul un amour plus grand pour l'aventure pouvait l'avoir arraché à de si doux liens. Mais n'est-ce pas, la vie n'est pas faite pour être conservée en vase clos quand le monde se fait découvrir aux curieux, aux conquérants et aux bâtisseurs. Il avait obéi à une grande voix, il savait ce qu'elle voulait de lui. Un jour, il retournerait chez les siens, remplit d'honneurs et de richesses. Mais même s'il ne devait rien rapporter, ce serait assez d'avoir en soi le souvenir d'une vie vécue dangereusement, héroïquement, librement. Il fallait être libre pour être soi-même et atteindre ses limites.

Arnould Peeters gardait un silence prudent, laissant sa femme et ses deux fils donner libre cours à leur curiosité. Il parlerait de nouveau à son neveu, demain, certainement. Puis, il écrirait à sa sœur, à son beau-frère, pour les mettre au courant et tâcher d'obtenir d'eux leur explication de cette fugue. Il commençait à trouver quelques traits sympathiques dans ce beau garçon qui avait l'air bien intelligent. Il avait beau se dire qu'une fatuité diabolique suintait de ses paroles, ces plus innocents, qu'un égoïsme féroce qui d'ailleurs ne cherchait pas à se dissimuler, avait inspiré ses décisions, ses départs et sa parfaite insouciance quant aux suites de son escapade, il était certain aussi qu'il avait en lui quelque chose de qualité, peut-être son irrésistible énergie, peut-être aussi son audace à partir. Lui-même n'avait-il pas en son temps cédé à cette frénésie du départ, aventureusement ? A ses deux fils, il manquait un peu de ce tempérament qu'il donne à la vie son élan et sa force. C'étaient deux beaux garçons, mais lourds et routiniers. Ils feraient de bons commerçants. Est-ce que cela suffisait ?

Hendrik redisait son besoin de liberté, d'aventure, de départ. Ses parents avaient toujours refusé de céder à ses instances de le laisser s'engager comme marin sur un de ces bateaux qui faisaient la gloire des Pays-Bas.

— Je te disais tout à l'heure, interrompit son oncle, que ton père m'a écrit un jour pour me demander de te prendre ici, dans mon commerce. Oui. J'ai refusé, comme tu sais. Nieuw Amsterdam, pour autant que c'est une cité, est un

cité qui a mal tourné. Nous nous y maintenons parce que nous ne pouvons faire autrement. Et puis, nous sommes endurcis contre la contagion. Ton père m'avait décrit ton caractère. Ton père t'aime beaucoup, et je ne doute pas des sentiments de ta mère : elle est une Peeters. Mais s'ils avaient connu l'un et l'autre l'état moral de cette colonie, ils n'auraient jamais songé à t'y envoyer. J'ai laissé entendre à ton père que si son fils acceptait de m'obéir sans réserve et se montrait docile et compréhensif, j'acceptais. Ton père n'a pas insisté. Je pense que je comprends pourquoi.

— Vous avez bien fait de parler comme vous pensiez, mon oncle ; mais me voici quand même. Soyez rassuré pourtant, je vous l'ai déjà dit : je suis en ce moment en visite chez le frère de ma mère ; demain, je serai parti. Où, je ne sais. Je dois voir Loys van Tienhoven.

— Le pire voyou de la colonie ! s'écria Jooris.
Hendrik se leva brusquement.

— Loys van Tienhoven est mon ami, mon véritable ami, mon seul ami. Je ne demeurerai pas un instant de plus dans cette maison si ce mot est répété devant moi !

Pâle et frémissant il considérait ses deux cousins, puis son oncle.

— Assieds-toi, Hendrik, fit celui-ci. Je crois t'avoir dit mon sentiment sur ce jeune homme ; je ne le répète pas. Tu es libre, mais tu es averti : cela suffit. Puisque tu as pris ta vie en mains, tu agiras en connaissance de cause. Et maintenant, parlons d'autre chose. Que vas-tu faire ? Je te le demande par souci de toi. L'aventure, à Nieuw Amsterdam, c'est le travail. L'aventure, dans la forêt, c'est la chasse, la coupe de bois. Sur la mer, c'est la pêche. Sur le fleuve, c'est le commerce qui conduit son homme jusqu'à Fort Orange, vers le nord. Je ne te parle pas du travail de bureau, qui te serait une prison, ni de l'entrepôt où les odeurs ne sont pas celles de la mer, et sont parfois insupportables... des peaux de bêtes, avec la chaleur qui règne par ici en été, tu comprends. Mais il faut choisir.

— Je verrai demain, avec Loys.

— Tu veux partager son travail ? Il t'a fait des confidences ?

— Non.

— Eh bien, nous reparlerons de tout ceci demain, à ton entrevue avec ton ami. Après tout, son séjour dans ce vieux pays lui a peut-être donné une vue différente de la situation, et d'autres perspectives sur sa vocation. En tout cas, je puis ajouter, pour éclairer ta lanterne, que nos capitaines militaires recrutent volontiers des hommes de troupe : à la hantise du retour des Indiens, il nous faut des soldats nombreux et de qualité. Le gouvernement cherche aussi des hommes de confiance, de peine, mais aussi de conscience et de courage, pour les fermes de la compagnie. D'une façon générale, tous les courriers que les voiliers emportent vers Amsterdam, de l'autre côté de l'eau, réclament des colons, je veux dire précisément des fermiers, des Hollandais de bonne souche, car il y a un avenir ici, et pas seulement pour le commerce. Si tu as un métier dans les mains, il y a des artisans à chercher dans cette ville trop peu nombreux pour ne pas se réjouir de l'arrivée d'un bon ouvrier. Tu verras, tu jugeras, tu décideras.

— C'est déjà jugé et décidé, fit le jeune homme, les yeux fixés sur la table.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Je ne désire pas le dire, c'est mon affaire.

— Tu as raison, c'est ton affaire. En attendant ta décision, sois le bienvenu sous ce toit.

Là-dessus, Arnould Peeters se leva de table, et suivit les trois jeunes gens, s'approcha de la vaste cheminée où brûlaient les bûches. Il fallait laisser la place à Lynken et à Guillaume qui allaient débarrasser la table.

Depuis qu'ils habitaient cette maison toute neuve, bâtie dans un style qui rappelait un peu le vieux pays, Dauid Peeters avait fait venir d'Amsterdam quelques meubles qui pussent être pour elle un rappel permanent de sa jeunesse et des beaux jours de Leyde. Hendrik trouva toute naturelle la présence de tables et de bahuts de solide noyer, et de la vaisselle d'étain exposée sur le dressoir à cinq étages. Les chandeliers étaient d'argent si les chandelles étaient fa-

quées à Manhattan.

— Si tu étais venu nous rendre visite il y a dix ans, tu n'aurais pas trouvé aussi bonne mine à notre ville, dit la dame du logis en s'approchant, elle aussi, pour prendre place autour du foyer largement muni de bûches. C'était le village avant la ville, avec chèvres et porcs errant dans les rues et dévastant les jardins. Les maisons étaient bâties sans ordre, et les jardins n'avaient pas de palissades. Cela au moins notre gouverneur a pu l'obtenir, qu'on mît un peu d'ordre dans les rues, que les maisons se missent à l'alignement et que les jardins fussent enclos. Et aux bêtes leurs étables ! Quoique, aujourd'hui encore, il y a de nos maisons où bêtes et gens vivent, mangent et dorment dans la même grande pièce, l'unique de la maison, sur un sol de terre battue !

Et de raconter encore les transformations successives de la ville, les destructions par le feu, par les Indiens. Ah ! ce n'est pas une petite affaire qu'une ville qui sort du néant pour devenir digne de ses origines lointaines ! Et qui sait si demain une nouvelle guerre indienne ne viendra pas de nouveau jeter par terre notre œuvre et nos espérances !

Tu aimes l'aventure ? ce fut ici une aventure merveilleuse de travail, d'audace et de ténacité. Il ne faut pas considérer seulement le nombre des tavernes, où s'avilit et se perd une bonne partie de notre jeunesse. Il ne faut pas se souvenir seulement des rixes et des batailles rangées, et des scènes scandaleuses au tribunal où, tous les jours, on va trouver son plaisir, et quel plaisir bruyant, à voir juger les vauriens, voleurs, bagarreurs, ivrognes et paillards ! Il y a autre chose. Il y a le travail qui est assurément une aventure humaine : car c'est lui qui crée et qui conquiert les espaces nouveaux à habiter et à cultiver ! C'est lui qui édifie l'homme et la civilisation ! Avec la foi aussi, naturellement.

CHAPITRE V

Tout se déroula comme il est d'usage sous le règne de l'imprévisible caprice et de la folle témérité. Il faut bien

que jeunesse se passe. Il y eut beaucoup de hochement de tête dans la maison de Mijnheer Peeters, beaucoup coups d'œil inquiets, de fronts sombres et de silences pesants, pendant une journée. Puis, le surlendemain de arrivée, Hendrik annonça à sa tante :

— Je m'en vais. Je ne sais quand je reviendrai.

— Tu t'en vas ? Tu as dit à ton oncle...

— Je n'ai rien dit ni ne désire expliquer quoi que ce soit. Je ne veux pas être à votre charge et je ferai moi-même mon chemin. Qu'on me laisse agir à ma guise !

— Tu as vu Loys van Tienhoven hier ?

— Je suis donc épié ?

— C'est sa mère qui me l'a dit. Elle est mon amie. Je ne veux pas faire obstacle à tes désirs, mais je t'en prie attends le retour de ton oncle !

Hendrik ne répondit pas, hésita un moment, puis se résolut. Evidemment, sa résolution était prise. Au repas de midi il n'était pas à sa place. Comme il tardait, on se mit à manger sans lui. Il ne parut pas de la journée. Le soir, inquiète, Dame Peeters veilla plus tard qu'à l'ordinaire. Elle alla jusqu'à épuisement des chandelles. Quand elle se releva dans sa chambre, elle était persuadée que son neveu ne reviendrait pas. Elle en fut chagrinée et furieuse.

Son mari et elle, avant de s'endormir, se laissèrent aller à mille suppositions. Arnould Peeters était tourmenté qu'il n'avait souci de le montrer. Etant un homme froid de nature et peu communicatif, il ne disait rien ou que très peu de chose. Il ne pouvait faire qu'il ne se sentît responsable des allées et venues de ce neveu indésiré qui venait de lui tomber dessus comme un coup de malchance ou de châtiment du Seigneur.

* * *

Loys van Tienhoven, le chef attitré de l'expédition, avait décidé de faire vite. Le tout était d'arriver avant les cargaisons sur les barges. C'étaient deux lourds bateaux propres pour le trafic du fleuve, point sur la haute mer. On suivrait les côtes mais celles-ci étaient encombrées de glaces.



Loys van Tienhoven, le chef attiré de l'expédition, avait décidé de faire vite.

— Il va leur falloir contourner l'extrémité de la longue démesurément enflée. Nous irons, nous, en droite ligne à travers le pays boisé. Nous connaissons le chemin.

— Très bien, avait répliqué Hendrik.

Il avait cependant présenté des objections. Il avait eu le temps de les rouler dans sa tête. N'était-ce pas... ? Il n'était pas tranquille, là-dessus. Et puis, quelle chance de voler ! De pauvres gens, de braves gens, des gens de bien sort de qui tout le vieux pays avait pleuré, après leur départ devant de si terribles persécutions !

Et puis, ne te souviens-tu pas ? Nous avons vécu pendant deux mois avec eux, les uns dans les autres. La peine de les dépouiller une deuxième fois...

— Une deuxième fois ?

— Oui, après la tempête, première servie.

— Tout est parfaitement légitime, dit Loys, impatient et irrité. Tu es un drôle de bonhomme ! Une épave abandonnée devient le bien de celui qui la trouve et qui met le griffon dessus, car elle n'est plus à personne. Quand il s'agit d'un bateau, le droit de prise est reconnu par les lois des tribunaux. La grande dépouilleuse, c'est la mer. C'est elle que nous volerons, si vol il y a.

— Je veux bien, mais si par hasard nos naufragés retournés à la côte ?

— Alors, nous en serions pour nos frais, comme d'habitude. De même si ce sont les Indiens qui nous devancent. Si nous faisons une promenade pour rien, nous dirons qu'il ç'aura été pour notre santé. Nous ne nous en porterons plus mal !

Quand ils partirent, Hendrik se prit à souhaiter qu'il eût fût pour rien. Pour le moment, il avait au moins le plaisir de courir vers l'inconnu, à travers la nuit, avec un compagnon qu'il jugeait agréable. Loys van Tienhoven le savait de la tête et était le type du parfait casse-cou. Il l'était avec distinction. Il avait une assurance et une autre pareille que servait un bagou imperturbable. Un regard aigu qui jugeait instantanément de l'importance de tout danger, du moyen de l'esquiver ou d'en sortir sans dommage. Il avait raconté à son compagnon des histoires de rapines parmi les Indiens.

— Les voler, ce n'est pas voler, c'est de la récupération. Tu comprends, ils nous ont dépouillés, il y a deux ans, jusqu'à la chemise que nous avons sur le corps ! Non, pas celle-là, tout de même ! se reprit-il en riant devant le regard étonné de son compagnon, mais celles qui dormaient dans les coffres et dans les armoires. C'est œuvre pie que de les faire payer, et avec les intérêts !

Et de raconter les raids et les expéditions punitives engagées contre les sauvages, et qui n'étaient jamais sans rapporter quelque fruit.

— Mais que peut-on voler à un Indien, ou récupérer sur leur dos, comme tu dis ?

— De quoi compenser ce qu'ils nous ont eux-mêmes pris, eux ou leurs semblables, ou qu'ils auraient pu nous prendre : ils détiennent la richesse du pays : des peaux de castor ou d'autres bêtes au pelage coûteux. Ils sont d'excellents trappeurs.

Hendrik pensait : puisque c'est la loi du pays... autant n'avoir pas trop de scrupules. Nous ne sommes pas ici sur une terre policée ou civilisée, encore moins chrétienne. Ici c'est le plus fort et le plus rusé qui a tous les droits ; en tout cas ceux qu'il prend et qu'il exerce sans en être empêché. C'était assez risible, mais tout de même convenable, pensait-il. C'est moral, Quand il n'y a pas de loi, on la fait soi-même. C'est le propre des forts, des hommes que leur force rend libres. En tout cas, c'est la loi de celui qui veut vivre, et surtout survivre. L'avenir est au vainqueur ! Il voulait dire : celui qui est vainqueur de lui-même et de ses scrupules. Il n'osait à vrai dire articuler ces mots, étant encore novice, étant encore vert. Il se berçait dans leur expression imprécise et sous-entendue. Sa pensée chevauchait à grande allure dans cette région vague qui s'étend au-delà des voies pratiquées et des notions routinières. Il était en pays neuf. Vive la liberté, comme toujours ! mais la liberté sans limites. Il se l'était bien promis ; n'était-il pas arrivé à ses fins ? Là-dessus, il fit taire ses scrupules et s'entretint avec Loys des résultats possibles de l'entreprise.

— Soyons philosophes, dit celui-ci, ne vendons pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Le problème est d'arriver

les premiers. Mais le chaos des rochers est prometteur il y a autant de caches naturelles qu'il y a de trous.

* * *

Les naufragés campaient dans deux villages indiens voisins de la côte, quoique dissimulés sur un plateau boisé. Au pied de ce plateau, la large plage de sable fin et la mer illimitée. Les Indiens s'étaient montrés bienveillants et procuraient de quoi manger. Il y avait du poisson et du gibier en abondance. Pour le coucher, on s'étendait bien que mal sous des tentes faites de peaux cousues. Des arbres et la haute futaie protégeaient du vent de mer.

On attendait. N'avait-on pas averti les autorités de Nieuw Amsterdam ? Il n'y avait pas d'initiatives à prendre mais il fallait s'armer de patience. Le Seigneur les avait arrachés de sa main puissante aux fureurs de l'abîme, allait-on maintenant se lamenter sur le temps perdu et gémir sur la lenteur des événements ? On se contentait d'allumer de grands feux en bordure du plateau pour que leur présence fût signalée aux bateaux, quand ils s'approcheraient. Ils ne doutaient pas de leur venue, puisque les courriers indiens étaient revenus porteurs des promesses du gouverneur Stuyvesant ! Quand la mer se retirait, tout le monde allait sur la plage relever quelque coffre échoué et les objets que les vagues laissaient sur le sable en se retirant. Plusieurs, dont le capitaine lui-même, avaient récupéré ainsi un peu de leurs biens.

Les jeunes gens, garçons et filles, passaient le temps comme ils pouvaient, organisant des promenades, des jeux et des rondes. Ils chantaient aussi des cantiques, des hymnes pendant la prière. Les anciens devisaient entre eux, ou aidaient les hôtes à mettre de l'ordre dans leurs champs. C'était pour l'agriculture. Ces sauvages ne sont habiles sans doute en ce qui concerne la chasse. Et de toute façon, que faire sur un sol gelé par le gel ?

Un jour, un des jeunes gens proposa à ses compagnons d'aller jusqu'aux falaises qui dans le lointain dressaient

leurs murailles contre un ciel que chaque soir le soleil couchant rougeoyait. La marée était basse, on partit en chantant. Le flot commençait à monter quand ils arrivèrent aux rochers accumulés au pied des falaises

— Ah ! cria une voix, deux coffres, là, à moitié enterrés !

— Il faut chercher encore, cria une jeune fille. Il doit s'en trouver d'autres parmi les rochers !

Faut-il s'étonner qu'à ce moment précis, à peu de distance de là, Loys van Tienhoven et son compagnon fussent absorbés dans une occupation pour le moins passionnante ? Il est des hasards dont on peut dire que peut-être la justice éternelle y met du sien, ou une providence qui poursuit de mystérieux desseins. Le travail, je le répète, était passionnant. C'est du moins le mot qu'employait Hendrik pour exprimer le sentiment qui le possédait.

— Quand tu découvres un coffre, tu te demandes ce qu'il y a dedans. Tu l'ouvres, et c'est une loterie. Parfois, il n'y a que des vêtements usagés, mais parfois aussi des habits richement ornés, des broderies et des dentelles de prix, ou de la bimbeloterie qui n'a rien du faux clinquant. Pour ne pas parler de la vaisselle d'argent.

— Bonne journée, répliqua Loys. Le tas, là-bas, est déjà considérable. Ah !... tu n'as pas entendu ?

Hendrik n'avait pas entendu. Il railla la nervosité de son compagnon et se remit au travail tandis que Loys s'éloignait, les bras chargés des habits d'un riche bourgeois. Pesant sur un levier, il s'acharnait à arracher de ses gonds un couvercle de coffre qui résistait. Tout à coup, un cri l'arracha à ses pensées. Il releva la tête.

— Hendrik Le Clercq !

Une jeune fille était debout devant lui, les yeux exorbités fixés sur lui.

— Linda !

— Hendrik Le Clercq ! Tu pilles le bien d'autrui !

Pétrifié, le jeune homme incapable de réfléchir et encore moins de répondre, considérait le visage de la jeune fille, ses traits crispés par la colère, les yeux... oui, ces yeux étaient à la fois remplis d'une flamme de courroux, d'horreur, mais aussi d'une souffrance inexprimable. Le visage

était aussi pâle qu'était blanche la coiffe qui lui emprisonnait les cheveux.

— Hendrik Le Clercq ! répéta-t-elle pour la troisième

Il ne put autrement. Il céda à un instinct de honnêteté de fuite. Ayant rejeté ce qu'il avait dans les mains, et même ramasser son bonnet, il se mit à courir, sans regarder derrière lui.

Il n'avait plus qu'une idée en tête, gagner le couloir. Un bois de taillis et de chênes-verts était tout proche. Déjà ils avaient, son compagnon et lui, entassé les dernières brassées de leur butin. Comme il s'approchait du courant, Loys sortit de derrière un taillis. Il poussa un cri de colère. Derrière Hendrik qui s'approchait, les jambes à son cou, couraient trois ou quatre jeunes gens brandissant des bâtons.

— Malédiction, l'imbécile s'est laissé surprendre !

— Loys, tout est raté ! haleta Hendrik qui était à portée de voix.

— Je le vois bien ! Il ne nous reste qu'à filer. Ils sont nombreux et le jeu ne vaut pas la chandelle. C'était pour rien. Ce sont des coffres de pauvres !

Laisant en tas leurs prises et s'emparant rapidement de leurs propres manteaux, ils s'enfoncèrent dans un sentier de forêt avec l'idée d'ailleurs juste qu'on ne les y suivrait pas.

— C'est ridicule de se laisser surprendre, fit Loys à voix basse qu'ils marchaient d'un pas rapide.

Ils avaient cessé en effet de courir, s'étant assurés qu'on ne les suivait plus.

— Elle ne s'était pas fait annoncer, crois-le bien.

— Elle ? Qui ça, elle ?

— Tu ne te souviens pas de cette Linda qui était avec elle à bord et dont le grand-père est mort pendant la traversée ?

— La brune aux grands yeux ? Un peu plus dégrossie que les autres...

— Et belle ! Tu te souviens ? Il y avait dans son visage un charme unique.

— Oui, et après ?

— C'est elle qui m'est tombée dessus, c'est le cas de le dire, sans crier gare ! Et elle m'a reconnu, ce qui est le pire !

— Elle t'a reconnu ?

— Et appelé par mon nom ! Hendrik Le Clercq, tu pilles le bien d'autrui !

— Elle t'a reconnu ! Autant dire que tu seras dénoncé ! Tu sais, ce trafic que nous faisons est légitime, mais le gouverneur qui fait la loi comme il l'entend, ne veut pas en entendre parler. Alors, il le condamne et qui tombe sous sa patte paie le prix ! Autant ne pas courir le risque.

— Tu ne m'avais pas dit cela !

— Mais qui donc pouvait prévoir que tu te ferais surprendre et reconnaître comme pilleur d'épave ? Pour ton coup d'essai, ce ne fut pas un coup de maître. Je ne t'en félicite pas !

— Qu'allons-nous faire ?

— Rien n'est perdu. Nous allons nous laisser ignorer, disparaître pour quelques semaines. Nous filons vers le nord, par le fleuve. Nous nous ferons reconnaître en chemin par trappeurs et fermiers et séjurerons quelque temps à Fort Orange. Quand nous redescendrons vers la ville, il y a longtemps que cette affaire aura été oubliée. Un tas de gens témoigneront que nous étions dans le nord.

— Mais Linda m'a reconnu, te dis-je.

— Tu sais... ou tu ne le sais peut-être pas... c'est mon père qui me l'a écrit, car il y a des mois que leur départ était négocié... à Amsterdam. Ces réfugiés vaudois ne feront que passer chez nous. Ils doivent être dirigés vers le sud, là où autrefois les Suédois avaient leur comptoir. Ça nous appartient, maintenant. On peuple le territoire comme on peut, hein ! Ces gens-ci feront d'aussi bons fermiers que des Hollandais de souche. Je le répète, filons sur Manhattan, mais ne nous faisons pas voir. Nous prenons une barque chez mon père et en route vers le nord. Toi qui voulais de l'aventure et du mouvement, tu pourras t'en griser !

Hendrik ne répondit pas. Il était hanté par le regard de celle qu'il avait appelée Linda. Etre surpris par quelqu'un d'autre, passe encore, mais par elle !

— Tu connais bien cette Linda ? demanda Loys.

— On a bavardé à bord. Il fallait bien passer le temps.

Il mentait. Il mentait par omission, mais il ne voyait pas parler de Linda, en tout cas pas à Loys. A personne, mais surtout pas à lui. Pourquoi ? Il ne s'interrogea pas. C'était comme cela, une impossibilité.

Ils firent le chemin du retour sans trop se presser, mais seulement l'amertume d'avoir manqué leur coup. Ils s'affadirent. On ne peut pas s'éterniser sur une déception. Ils voulaient arriver à la fin du jour suivant, à la nuit tombante. Ils savaient bien qu'il était impossible aux naufrages du *Prince Maurice*, même si déjà ils étaient embarqués, d'arriver avant eux.

Ils exécutèrent le plan de Loys à la lettre. Arrivés à Breukelen, ils eurent garde de se faire reconnaître, n'allèrent même pas à la taverne. Le père de Loys, Cornelis Tienhoven avait un entrepôt avec un appontement en bordure sur le fleuve, où les barques étaient amarrées. La nuit venue, les jeunes gens se saisirent de la plus petite barque, la rame, remontèrent le fleuve. Heureusement que les rivières n'étaient pas gelées. Cet hiver s'était montré jusqu'à ce jour assez doux, ce qui était plutôt exceptionnel. Au nord de l'île, ils gagnèrent les eaux du fleuve Hudson. La nuit était libre pour l'exécution de leur plan.

Trois semaines plus tard ils étaient de retour à la ville. Leur barque avait un chargement de peaux : cela faisait partie de l'astuce. Elles furent consignées à l'entrepôt, et Loys partit pour chez lui, et son compagnon pour sa demeure de son oncle, sur la Breede Weg, une fois la rivière traversée.

Hendrik marchait avec une grande assurance, ces dernières semaines l'ayant passablement aguerrri et préparé pour toutes les éventualités. Il arriverait, il saluerait oncle et tante et toute la famille. "Me voici, c'est moi ! J'ai tâté de la main et de par ici. C'est décidé. Je me lance dans les fourrures. Je connais les postes le long du fleuve et les villages indiens jusqu'à Rensselaerswyck. Je vais gagner ma vie honnêtement. A mon compte, naturellement. Je suis libre." Il partit.

ainsi ou en des termes analogues. Après, on verra bien. L'essentiel : mettre dans la voix de la force et de l'aplomb.

Il arriva chez son oncle à l'heure où, selon toute vraisemblance, on devait être à table, pour le repas de midi. La porte s'ouvrit à son appel du poing contre l'huis.

— Ah ! C'est ce vieux Guillaume ! Comment ça va, vieux ?

— Monsieur Hendrik ! Pour l'amour de Dieu, dans quel état !

— Oh ! j'ai besoin d'être un peu décrassé, mais ce sera vite fait. N'annonce pas ma venue avant que je ne sois présentable, s'il te plaît.

— Venez à la cuisine. Il y a de l'eau chaude !

Ils marchèrent sans bruit jusqu'au bout du couloir où s'ouvrait la porte de la cuisine, le domaine privé de la vieille Lynken. Elle leva les bras au ciel quand le jeune homme entra ! Où s'était-il donc fourré pour être si sale ?

— Je viens de passer trois semaines dans le nord, et ai traîné par des coins pas propres, voilà tout. C'est le métier qui entre. Je vais me laver visage et mains. Pour les habits, il faudra bien qu'on m'accueille comme je suis !

— J'imagine qu'on sera content de vous voir. Je dis : j'imagine, car je n'en suis pas bien sûre. Votre départ précipité, et votre absence sans l'ombre d'une nouvelle... Il est certain que le maître n'est pas satisfait du tout, et que sans doute...

— Il me le dira ! Eh bien, je recevrai l'averse. A part cela, quelles nouvelles dans le pays ?

— Oh, rien de bien important depuis l'arrivée des naufragés du *Prince Maurice*. Les réfugiés vaudois sont d'ailleurs déjà partis. Oui, vers le sud. Sauf quelques-uns qui ont préféré s'arrêter ici ou qu'on a préféré garder, plutôt, parce qu'ils sont des ouvriers particulièrement habiles et qu'ici, à Nieuw Amsterdam, on en manque. Il y a aussi quelqu'un qui est ici, dans la maison. Votre tante trouve que je deviens vieille, ce qui est vrai, et qu'une jeune personne serait bien utile. Dame, depuis qu'on a bâti cette maison-ci, le travail d'entretien est plus que doublé et j'ai vieilli de deux ans. Guil-

laume aussi, comme de juste. Alors, elle est là. Elle est gentille.

— L'équipage du *Prince Maurice* est encore à Manhatt

— Non. Ils ont appareillé hier sur *l'Ours* et la *Fleur Gueldre* qui ont mis à la voile pour le vieux pays.

A ce moment, une voix claire se fit entendre, à la po

— Lynken, le rôti est-il prêt ?

La question était posée en mauvais hollandais, mais le timbre de la voix était agréable. Hendrik avait sursauté de surprise.

— Linda, cria la vieille servante, tu peux venir préparer le plat, il est prêt.

Hendrik perdit tout sang-froid. Avant que quiconque ait pu le retenir ou lui demander quelle folie le possédait soudain, il s'était jeté sur la porte du fond qui, de la cuisine, donne sur le jardin.

— Que faites-vous donc, Hendrik ? cria le vieux Guillaume se hâtant de gagner lui aussi la porte du jardin qui venait de se refermer derrière le jeune homme. Il était moins à l'aise. Quand il rouvrit la porte, il aperçut de loin Hendrik franchissant d'un bond la clôture, une simple palissade. Il hocha la tête.

— Il ne s'est pas fort assagi, le garnement ! fit-il, cherchant des yeux la vieille Lynken, mais rencontrant le regard interrogateur de Linda, la jeune Vaudoise.

D E U X I E M E P A R T I E

CHAPITRE VI

Deux ans s'étaient écoulés depuis que Nieuw Amsterdam avait accueilli les réfugiés vaudois. Qu'est-ce que deux années dans la vie d'un peuple ? Ça ne compte guère. Ces deux années dans la vie d'un homme comptent sans doute davantage. C'est à voir. Le directeur général, en l'île de Manhattan, de la Compagnie des Indes occidentales des Pays-Bas, Peter Stuyvesant, était peu enclin à la méditation philosophique. C'était un homme d'action. Pour ce qui est de la philosophie et de ses vues transcendantes, il s'en remettait à Dieu, et cela lui suffisait, pour diriger d'En Haut les affaires humaines. Il était bon calviniste et pratiquait assidûment sa religion. La colonie qui s'était développée autour des bureaux et des entrepôts de la Compagnie, à Nieuw Amsterdam, et qu'il gérait de main ferme avec le bourgmestre et les échevins de la cité, ne prenait que lentement tournure européenne. Était-ce vraiment désirable qu'elle devînt cela ? Il eût voulu surtout qu'elle fût une cité bâtie selon les principes de Genève, une cité de Dieu solennelle et stricte, mais c'était impossible. La ville était une manière de refuge pour tous ceux que les colonies anglaises et autres de la côte atlantique rejetaient comme indésirables. Mais il avait au moins cette satisfaction d'avoir construit sur des bases solides, sur la rive de l'Hudson, à mi-chemin entre Manhattan et Rensselaerswyck, un poste destiné à se développer rapidement pour devenir une ville, Wiltwyck¹. Depuis deux ans et plus qu'il avait réussi à

¹ la future ville de Kingston.

faire édifier une solide palissade autour de la ville et amener tous les fermiers à se grouper autour de l'agglomération nouvelle, les incursions indiennes avaient cessé. L'ancien pays d'Esopus était pacifié. Le résultat n'était pas mi-

Le gouverneur Stuyvesant n'était pas sans ressentir devant ce bilan de son activité un sentiment mitigé de reconnaissance envers Dieu et d'orgueil personnel. *Jan de bois* — ainsi que les Indiens l'appelaient, car il avait perdu, au temps de ses débuts dans l'administration coloniale des Pays-Bas, la partie inférieure de la jambe droite dans les combats de Curaçao, et, fait plus remarquable encore, avait survécu à l'opération chirurgicale — Stuyvesant donc était un homme tout simplement humain, et de qualité. Il était content de Dieu et le Lui disait, content de lui-même et aimait se le redire.

Il était d'autant plus satisfait que d'Amsterdam venait de lui annoncer l'arrivée imminente d'un flot de migrants, des protestants wallons cette fois, conduits par un certain Louis du Bois. Ils allaient arriver incessamment. Comme les territoires autour de Wiltwyck, les riches vallées du Rondout et de l'Esopus, au sud des monts Catskill, pouvaient à son estimation, recevoir au moins une bonne soixantaine de fermiers, tout était pour le mieux. Les Wallons fuyaient la persécution religieuse menée par les Espagnols dans les Pays-Bas du Sud ¹ et désiraient s'établir dans un pays neuf où ils eussent la certitude de pouvoir exercer leur foi dans la pleine liberté. Ce serait pour la colonie un excellent apport. Déjà Stuyvesant avait fait les arrangements avec le représentant de du Bois arrivé avec les autres, le pasteur Hermanus Blom, de l'Eglise réformée de Hollande, pour régler les questions importantes d'immigration.

En ce printemps de 1660, repassant dans son esprit les dernières années écoulées, Arnould Peeters, de la Br

¹ Les Pays-Bas du Sud étaient approximativement constitués de la Belgique et le Nord de la France.

Weg, estimait que ses affaires avaient prospéré. Son fils Jooris s'était marié l'année précédente et Andries avait apparemment des vues sur quelqu'un. Il l'avait avoué, mais s'obstinait à ne pas faire connaître l'objet de ses desseins matrimoniaux, ce qui rendait furieux son digne père qui jugeait que ces sortes d'affaires, ce sont les parents qui les règlent.

Mijnheer Peeters avait un gros souci que partageait d'ailleurs son épouse : ce chenapan d'Hendrik. D'autant plus qu'une lettre de Leyde récemment arrivée annonçait la venue à Nieuw Amsterdam de Clovis Le Clercq, le père d'Hendrik. Cette lettre, relue dix fois, disait la grande détresse d'un père qui avait mis tout son espoir en ce fils unique, particulièrement doué, et qui avait dû constater que la parabole du Fils Prodigue dans l'Évangile avait été écrite d'après nature. En quel parc à pourceaux son fils se trouvait-il maintenant ?

— Qu'il vienne y voir lui-même, avait grogné Arnould Peeters en lisant la lettre de son beau-frère.

L'imprévu, c'est qu'il venait y voir. Il avait résolu, étant veuf depuis un an et sa fortune étant faite, de la sacrifier, s'il le fallait, à l'avenir de son fils. Il voulait le ramener à la maison paternelle et l'établir. Mais où était-il ?

— Quelque part en Amérique, mais le diable sait où ! aurait répondu son beau-frère s'il avait cru devoir exprimer ses sentiments comme il les ressentait. En fait, il avait écrit une longue lettre où, résumant ce qu'il savait des allées et venues d'Hendrik, il avait avoué qu'il était absolument incapable de fixer sa location actuelle. Il n'avait pas à sa connaissance de demeure fixe. En deux ans, il n'avait fait qu'une ou deux apparitions dans sa maison de Manhattan et dans des circonstances qu'il était inutile de décrire dans une lettre, car elles étaient pénibles. C'est alors que Clovis Le Clercq avait écrit, dans une missive fort brève : "J'arrive. Si je ne fais pas quelque chose pour le ramener, mon cœur éclatera."

Clovis Le Clercq était le fils d'un bourgeois de Valenciennes, banni de cette ville après les supplices des pasteurs

Lagrange et Guy de Brès¹. Clovis avait épousé une Aisoise et s'était établi en Hollande où il s'était conquis une situation commerciale honorable dans la ville de Leyde. Il avait hérité de son père, Pontus Le Clercq, une sensibilité religieuse profonde. Comme il disait volontiers, on ne voit pas la marque de la croix quand elle s'est imprimée dans la chair autant que dans le cœur. Il avait conservé une piété profonde, nourrie dans l'Évangile et fortifiée dans la parole. Arnould Peeters dont la piété était plus formelle et dépourvue, se vantait-il, de tout sentimentalisme, avait coutume de dire que son beau-frère aurait dû délaissé comptoir, draperie et livres de caisse pour se faire pasteur ou évêque dans une liste parmi les sauvages.

Donc, il venait. Et qu'allait-il faire de lui ? Où l'envoyer, où le conduire ? Peter Stuyvesant à qui il en avait parlé, les deux hommes étant amis, avait opiné : autant qu'il le sache, le fils travaille dans une ferme quand il fait quelque chose de suivi. Mais il est très mobile. Son travail dans une ferme doit être une couverture honorable dissimulant toutes ses autres activités. Il n'est pas de lieux en notre territoire où on ne l'ait aperçu, mais surtout dans nos tavernes et dans toutes les bagarres qui opposent Indiens à hommes blancs, où il y a des coups à donner et du butin à ramasser. On soupçonne de faire du trafic de boissons fortes ; mais on n'a jamais pu le faire prendre sur le fait. Il est bourré de ruses diaboliques.

* * *

Clovis Le Clercq arriva à la Nouvelle Amsterdam le fin de mai 1660. Ses premiers pas sur le sol de Manhattan le remplirent de sinistres appréhensions : ces tavernes, ces taudis de braillards ! Quand on lui expliqua que c'était pour fêter son arrivée, il haussa les épaules. Il était du bon genre, ne fallait-il pas qu'il eût sa part des honneurs ? — Arnould, dit-il à son beau-frère, je vais passer par toutes ces tavernes et je le suivrai à la piste. — Mais non, mais non ! Nous le trouverons sans peine.

¹ La biographie de ce martyr a été publiée par la Librairie des Eclaireurs Unionistes à Flavion (Belgique) sous le titre : "Guy de Brès" - sa vie, par Emile M. Braekman. 280 pages dont 24 illustrations. Prix : broché : 75 frs belges ; relié : 90 frs belges.

ces ruses d'Indiens. Nous en causerons à l'aise à la maison. Cathelyne vous attend avec l'impatience que vous devinez. Quels bagages avez-vous avec vous ?

— Oh ! un coffre d'habits. Quelques colifichets pour ma belle-sœur en souvenir de ma femme qui n'est plus. Arnould, Hendrik n'est-il pas revenu chez vous, je ne dis pas en ce moment mais dans un passé récent ? Vous m'en avez écrit dans une de vos lettres, mais avec des réticences et des silences mystérieux et lourds.

— Hendrik a voulu garder sa liberté. Je lui ai offert le gîte et le couvert et toutes les facilités du monde, comme pour un fils à moi... la vie familiale, ce qui est bien appréciable dans ce pays où quiconque ne s'enracine pas devient vite une épave à la dérive des mauvais courants. J'ai fait l'impossible pour le garder. Ensuite..., ensuite... à vous le dire franchement, je ne pouvais plus. Chez moi, oui, mais observant la loi commune de dignité, dans le maintien et dans la correction des mœurs.

— Mais encore...

— Nous arrivons, Clovis. Nous parlerons plus facilement, plus ouvertement dans la maison. Inutile d'offrir nos propos en pâture à des curiosités malsaines. On nous observe, on tend l'oreille !

— Curieux pays ...

Cathelyne Peeters accabla son beau-frère d'embrassades émues et de questions à n'en plus finir. Oui, tout le monde allait bien à Amsterdam quand je suis parti, ou du moins notre petit monde d'amis communs, et je suis chargé d'un tas de salutations. Mais, ma chère belle-sœur, pour les nouvelles particulières, je vous les ferai connaître au fur et à mesure qu'elles me reviendront à l'esprit. J'avoue que je suis assez fatigué de la traversée. Nous faisons mauvais ménage, la vague et moi.

— Vous avez les traits tirés, en effet... Ah, voici notre fils Andries, le seul qui nous reste. Jooris, vous le verrez ce soir, ainsi que sa jeune femme, une Hollandaise bon teint, Anna. Tiens, Guillaume. Vous souvenez-vous ?

Le vieux domestique s'était approché, le visage rayonnant.

— Mijnheer Le Clercq, puis-je me permettre de vous senter le bonjour, si vous vous souvenez de moi !

— Si je me souviens de toi et de ta Bible, Guilla N'as-tu par converti tout le pays, depuis que tu es ici

— Le diable est tout puissant à Nieuw Amsterdam, heer Le Clercq.

— Il l'est partout, mon pauvre ami. Vous avez encore vieille Lynken avec vous ?

— Assurément, Clovis ; elle sera heureuse de vous revoir. Elle parle si souvent du vieux pays ! Je crois que son cœur est resté là-bas ! Clovis, je vais vous montrer votre char. Linda va vous porter de l'eau chaude et quand vous redescendu, nous mangerons. Vous devez avoir une peur de loup ! L'air marin creuse !

Il ne fallut pas plus de quelques heures pour que le voyageur se sentît absolument chez lui dans la demeure d'Arnould Peeters et de Cathelyne. Il avait visité la maison de fond en comble, apprécié ses défauts et ses avantages, sa belle-sœur ne lui cachant rien.

— Cette Linda qui vous sert a l'air d'une jeune fille fine. Elle est votre servante ?

— Oui, et pourtant non. C'est une réfugiée vaudoise. L'avons gardée comme servante d'abord, mais elle n'est surtout, je ne dis pas une demoiselle de compagnie, certainement autre chose qu'une simple femme de chambre, presque notre fille, certainement une amie. Nous nous sommes attachés à elle comme elle s'est attachée à nous, qu'elle ait tenté, à deux ou trois reprises, de reprendre sa liberté. Nous n'avons pas voulu la laisser partir.

— Elle est certainement très jolie, comment dirais-je, n'est-ce pas ?

— Elle est très pieuse, vous serez heureux de l'apprendre. Je la crois très timide : elle n'accepte pas de sortir seule, sauf pour aller au marché où tout le monde la connaît, elle connaît tout le monde.

— Je ne lui reconnais pas un regard timide. Sa réputation doit avoir une autre raison. Elle a sans doute peur des mauvais garçons, ou des ivrognes. Vos lettres m'ont dit que cette race prolifère en ces parages. Et Hendrik en a vu beaucoup. Mes chers frère et sœur, il ne faut rien me cacher, ab



Elle est certainement très jolie.

ment rien. Je veux savoir tout ce qui concerne moi. Je veux aller partout où je suis susceptible de le rencontrer ou de causer avec quelqu'un qui le connaisse. Il m'écouterait. Il avait du respect pour moi sauf qu'en fin de compte il m'a bravé comme un fils félon et a pris le large. Mais moi, je lui pardonne. Je suis venu lui dire que je lui pardonne. Comprenez-vous ? Il faut que je le retrouve, qu'il sache que je viens de dire.

Tu sors, Andries ? C'est ce que je viens de dire à ton cousin qui te froisse ?

— Pourquoi en serais-je froissé ?

— Pourquoi, je me le demande. Mais ton front s'est brunî. Il faut m'excuser de ma curiosité que je sais inutile et sans doute agaçante au plus haut point. Je ne suis pas à l'affût du moindre signe. C'est plus fort que moi. Tu n'as t'es jamais disputé avec lui, au moins ?

— Mais je ne pense pas, fit la mère ; Andries est d'un caractère fort doux.

— Pourquoi ne laissez-vous pas à votre fils le soin de répondre lui-même ? J'ai le pressentiment qu'il a quelque dissentiment entre lui et Hendrik. Je ne connais pas votre fils, mais je connais le mien !

L'après-dîner se passa en conversations où le voyageur eut l'occasion de se remémorer tout ce qu'il avait accumulé en sa tête de nouvelles, des grandes et des insignifiantes, pour les transmettre aux oreilles avides de ceux de son hattan. C'était bon, pour les exilés volontaires, de sentir sur leur âme le souffle des vieilles choses et des cœurs qui n'avaient pas vieilli. Dame Peeters eut l'occasion de verser quelques larmes, furtivement essuyées.

— Savez-vous, cria brusquement Clovis Le Clercq, un silence qui s'était prolongé, et comme s'il retrouvait à coup l'idée impérieuse qui le dominait, que je ne retournerai pas que je ne l'aie retrouvé et ramené à de meilleurs sentiments ? Il faut qu'il me voie. Demain, mets en route.

— Mais où irez-vous ?

— Je suivrai sa trace. Il me faut reconnaître les endroits qu'il hante. Je le poursuivrai, s'il le faut, jusqu'à son

nier refuge, fût-il quelque caverne perdue ou quelque forêt hostile. C'est Dieu qui m'a mis au cœur de partir. C'est l'Évangile de la brebis perdue¹ qui, il y a peu de temps m'a éveillé de ma torpeur et de ma passivité. Je me suis dit : Il se perd et tu te plains ! La voie de Dieu est tout autre. Il ne reste pas en place, Lui. Il ne perd pas son temps à se lamenter, Lui. Depuis que j'ai compris que ce langage de Dieu m'était adressé, je n'ai pu me retenir de partir.

— Je pense que vous vous condamnez à souffrir beaucoup.

— Je n'en ai pas peur. Je sais bien qu'on ne joue pas à tirer les tisons du feu sans se brûler les doigts. Hendrik voulait l'aventure. Je pense bien que je souffre maintenant du même mal, depuis que j'ai compris ce quelque chose de l'Évangile qui m'était si longtemps demeuré étranger. Je sais que rien ne se crée sans fatigues ni mécomptes à n'en plus finir, et vous en savez quelque chose, vous qui créez un empire. Je sais... et oui, que j'ai encore beaucoup de choses à apprendre. J'ai confié mon entreprise à Dieu comme un bateau se livre aux vents, toutes voiles tendues. Oui, j'ai l'âme offerte au souffle de Dieu. Je suis ici par obéissance à sa Parole.

Je le confesse, je considérais il n'y a pas si longtemps encore, qu'être père, c'est avoir le privilège de commander. Je sais maintenant qu'être père c'est avoir la vocation de la souffrance. On apprend à tout âge et mieux vaut tard que jamais.

— Ne pensez-vous pas, mon beau-frère, dit Arnould Peeters pour rompre un silence qui se prolongeait jusqu'à devenir pesant, que ce que vous envisagez comme votre devoir a ceci comme limite, que vous ne pouvez pas espérer forcer la volonté de votre fils, je dirai même sa liberté ? Il est un homme.

— Assurément, il faut respecter la liberté d'autrui. Je ne viens pas avec une trique, mais la main ouverte, et le cœur aussi. Qu'au moins il voie cela, qu'il sache cela, et après, il fera ce qu'il voudra. Mais qu'il sache aussi que si je ne

¹ Lire Luc 15.

puis aller jusqu'au bout de certaines exigences, je s
aller jusqu'au bout de tous les sacrifices.

Clovis Le Clercq se retira de bonne heure car
sentait fatigué. Comme il allait s'engager dans l'esc
portant à la main le bougeoir qu'on lui avait conf
avisa Linda qui passait dans le couloir conduisant
cuisine.

— Jeune fille, lui dit-il, ne pourriez-vous pas m'app
dans ma chambre une cruche d'eau et un gobelet ?
me rendriez grand service.

Qu'il était donc las quand, entré dans sa chamb
s'assit dans un fauteuil, attendant que la servante lui ap
tât ce qu'il avait demandé. Mais ce qui l'épuisait, ce n
pas les fatigues du voyage qui tout à coup lui tiraient
l'échine et appesantissaient ses membres. C'était son
dont il avait avivé toutes les plaies en racontant aux
la douleur qu'il portait en lui.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à Linda.

— Voici ce que vous m'avez demandé, dit-elle d'une
musicale qui donnait une tonalité nouvelle au hollan
qu'elle parlait d'ailleurs correctement.

— Merci, jeune fille. Vous êtes Linda, je pense. On
dit votre nom. Vous êtes venue seule en ces pays du
du monde ?

— Mon grand-père est mort pendant la traversée, Mij
Je n'ai plus personne qui puisse me guider et me prot
Je suis reconnaissante au-delà de toute expression pou
que font pour moi Madame Peeters et son mari.

— Et pourtant, vous avez voulu les quitter, me dit-on.
je ne vous demande pas pourquoi. Gardez votre secre
ne vous demande pas non plus pourquoi vous avez pl
il y a peu de temps ; vos yeux rougis vous trahissent
terre est lieu de souffrance. Mais ma chère enfant,
aussi le lieu de notre devoir, et qu'importent les souf
ces ? N'est-ce pas que vous pensez comme moi ? Vou
dites rien, mais vos yeux brillent. Cela me suffit pour
prendre que vous êtes une âme vaillante. Vous m'aie
dans ma recherche.

— Moi, Mijnheer ? Je comprends ce que vous voulez

mais je ne vois pas comment...

— Dieu vous montrera le chemin. Un pas à la fois. Dieu vous garde cette nuit, mon enfant.

Une pensée avait percé en lui quand pour la première fois il avait aperçu la jeune Vaudoise. Pour le peu qu'Hendrik a habité sous ce toit, ne fût-ce que quelques heures, il a dû la voir, lui parler. Il n'a pas pu demeurer indifférent à la vue de ce charmant visage. Et maintenant que la jeune fille venait de se retirer en lui souhaitant une bonne nuit, sa pensée première se renforçait. Du coup, ce léger trouble qu'elle avait manifesté prenait un sens possible, ces traces de larmes acquéraient une raison plausible...

Il s'endormit en s'accusant d'une curiosité malsaine et s'affligea d'avoir pu inconsidérément, peut-être, troubler un cœur inquiet.

CHAPITRE VII

— Guillaume, mon bon Guillaume, tu es un homme comme je les aime parce que tu ne joues pas avec la vérité et tu ne triches pas à l'aide des mots. On me cache ici certainement un tas de choses ; mais toi, tu vas me dire tout ce que tu sais.

Clovis Le Clercq avait passé une bonne nuit. Guillaume venait de le réveiller en lui apportant de l'eau chaude pour sa toilette.

— Oui, Mijnheer.

— Est-ce que tu vois parfois mon fils Hendrik ?

— Rarement, très rarement ; mais je l'ai vu plusieurs fois pendant ces deux années où il a vécu dans ces parages.

— Où demeure-t-il ?

— A ma connaissance il n'a pas de lieu de séjour fixe à Manhattan. La plupart du temps, je pense, il habite dans un des fermes établies dans le nord du pays, vers l'Esopus et même plus au nord. Ce qu'il y fait, je l'ignore. Loys van Tienhoven son ami — drôle d'ami — dit qu'il commercerait habituellement avec les Indiens du pays. Mais il est ven

quelquefois à la ville, ici, en bateau, avec des chargements de blé ou de peaux. Donc, il travaille, ou il lui arrive de travailler.

— Quand il vient à la ville, où loge-t-il ?

— Ici et là, dans les tavernes qui offrent de la paille pour le lit.

— Pourquoi pas ici ? On ne veut pas de lui ?

— C'est lui qui ne veut pas rester ici. Il fuit la maladie comme la peste. Mijnheer Peeters en est navré, et sa femme plus encore. Hendrik a refusé de dire ses raisons, mais il est bien évident que c'est parce que ici, ce serait une perte pour lui. Pourtant, les premiers jours il avait été accueilli, et il s'en montrait satisfait et reconnaissant.

— Il hante donc les tavernes. Je suppose qu'il lui arrive de s'enivrer.

— J'ai bien peur que ce ne soit le cas chaque fois qu'il vient à la ville. La première fois ou une des premières fois le maître l'a appris. Naturellement, on a vite su, vers le port, qu'Hendrik était le neveu de Mijnheer Peeters. Le malicieux est venu rapporter au maître qu'on avait ramassé son neveu ivre mort au *Cheval de Bois*.

— Le *Cheval de Bois* ?

— C'est une des grandes tavernes d'ici. Cette nuit-là, elle l'a passée en prison, celle du fort, vous savez. Mijnheer Peeters s'est mis dans une colère blanche et s'est écrié qu'il reniait le chenapan. Mais une autre fois...

— Une autre fois ?... que s'est-il passé ?

— Une fille de taverne est venue m'avertir discrètement qu'Hendrik était une fois encore totalement ivre, et qu'il était probablement on allait le ramasser. Je suis allé le chercher à la nuit tombée. Je l'ai porté sur mon dos, avec l'aide de la vieille Lynken. Je l'ai amené ici et l'ai couché dans le lit, sans en rien dire au maître. Nous étions passés par la porte du jardin. Il s'est réveillé le lendemain, dans l'après-midi. Je ne sais ce qui s'est passé entre Linda et lui : elle est venue me dire en pleurant qu'il était réveillé. Je suis monté aussi vite que j'ai pu : il avait déjà filé. J'ai tout raconté au maître ; il m'a reproché de ne pas l'avoir avisé. Il m'a dit qu'il l'aurait gardé de force sous son toit, n

vous comprenez, après une première fois où ç'avait mal tourné...

— Crois-tu qu'il se trouve en ce moment à Nieuw Amsterdam ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Aujourd'hui, je ferai le tour de toutes les tavernes de la ville. Ce sera vite fini. Mais tu l'as revu d'autres fois !

— La maîtresse ne vous a-t-elle pas dit qu'elle l'avait soigné pendant un mois, l'hiver dernier... l'autre, avant celui-ci, alors qu'il avait attrapé une mauvaise fièvre ?

— Non, il est donc demeuré dans cette maison ?

— Pas ici... dans une maison près du mur, tout proche de la porte de la rivière de l'Est. Il faut vous dire qu'Hendrik s'était battu avec notre Andries, votre neveu, et que ç'avait été un scandale. Ça s'était passé dans l'entrepôt des fourrures.

— Pourquoi cette bataille ?

— Je ne sais pas. Ils sont demeurés tous les deux bouche cousue. Mais le maître a alors fait dire au jeune homme son neveu, qu'il n'avait plus à se montrer à sa porte, il le ferait arrêter par la police de la ville. C'était façon de parler, car le maître est bon, vous le connaissez. Mais vous comprenez, dans une ville comme la nôtre, tout se sait tout de suite. On est venu dire à notre maîtresse que c'était pour une fille qu'ils en étaient venus à tirer le couteau ; c'est peut-être vrai, quoique ça m'étonne pour Andries. Il a fallu pourtant tout le crédit de Mijnheer Peeters auprès des autorités pour que son fils et le vôtre ne soient pas appelés à comparaître devant le tribunal. Il faut que vous sachiez que les séances du tribunal, tous les jours où ça fonctionne c'est le rendez-vous de tous les oisifs d'ici qui y trouvent de quoi rire pendant quelques heures. C'est comme ça, quasiment le cirque.

— Alors ?

— Alors, quand il est tombé malade, Hendrik a refusé de venir ici malgré les prières de sa tante et l'invitation pressante de son oncle qui lui avait pardonné. On s'est résolu à aller le soigner dans la maison où il avait élu domicile. C'est une maison de pêcheur, mais l'homme es

mort. C'est la veuve et sa fille qui l'ont hébergé. Le ma payait la pension et votre belle-sœur portait chaque j ou faisait porter, un plat préparé ici. Quand il a été gu un beau jour, il est parti, sans tambour ni trompette. Sav s'il a remercié sa tante, et Linda qui accompagnait Mada ou la remplaçait.

— J'irai voir cette femme aussi, dit Clovis Le Clercq. te remercie, Guillaume. Mais je veux encore te poser question : quand tu le rencontrais, est-ce que tu lui par de son âme ?

— Oui, Mijnheer Le Clercq. Quand il était couché a la fièvre, j'allais parfois le voir et je lui lisais une p de la Bible. Un jour, je lui ai lu la parabole du fils p digue. Il m'a jeté à la tête tout ce qui se trouvait à po de sa main en m'ordonnant de filer et surtout de ne p paraître devant lui. Je lui ai crié de la porte que Dieu demanderait des comptes, un jour. Il m'a ri au nez. Je ai crié encore, avant de refermer la porte, car il me mena de je ne sais plus quel objet dont il voulait se faire arme : "En tout cas pour l'âme qui se repent la croix l sauveur a un message de grâce et de pardon !" Il m'a cr "Vas-tu te taire, imbécile !" Il s'était rejeté dans son et s'était remonté la couverture au-dessus de la tête. Qu quelques jours plus tard je suis retourné pour le voir était parti du matin.

— Je te remercie pour ce que tu as fait, Guillaume. Je v bien à son attitude qu'il porte en lui le tourment de D Dieu ne le laisse pas en paix. S'il se révolte contre l c'est que Dieu le harcèle. Tout n'est pas perdu, Guillau Dieu me commande d'agir, de faire quelque chose, et s doute quelque chose que moi seul puisse faire, quoi pour ce qui est de le sauver, Dieu seul pourra y parve

Je vais achever ma toilette, manger quelque chose sortir.

Le temps était brumeux, et il avait plu. Les rues n'é que des chemins de terre, des ornières profondes s'éta creusées, imposant aux chars et aux charrettes une s d'itinéraire immuable. Il fallait bien suivre les fossés d'ailleurs étaient, ce matin, remplis d'eau. Clovis Le Cle

avait admis une fois pour toutes qu'ici était un pays au stade de la naissance ou de la toute petite enfance ; les défauts allaient de soi. Il disait seulement : "Il est invraisemblable qu'il y ait ici tant de lieux où on s'abrutit, et pour une aussi faible population. Et chacune de ces tavernes, fait ses frais et fait vivre son personnel !..."

Il s'arrêta un instant aux abords du fort qui avait été récemment réparé mais d'une façon bien sommaire, apparemment. Il y avait encore des brèches qui servaient de passage à des chèvres vagabondes avides de l'herbe qui poussait un peu partout. Le clocher du temple dominait l'ensemble de l'ouvrage qui, il le voyait bien, se composait de quatre bastions aux angles reliés par des courtines à moitié délabrées et auxquelles se substituaient par endroits de fortes palissades. On distinguait aussi, près de l'église, plusieurs bâtisses à allure de caserne. Effectivement, c'était là que logeaient les quelque cent hommes qui constituaient la force armée de la colonie.

Alors commença pour Clovis Le Clercq la souffrance qu'il était venu chercher sur ces rivages lointains : il entreprit la tournée des lieux que son fils avait fréquentés et où, chaque fois, il le sentait, il s'était diminué un peu plus. Les tavernes s'ouvraient toutes sous des enseignes de fantaisie, mais l'odeur de la bière et du tabac les annonçait à dix pas. Elles étaient toutes en bois, sauf la grande taverne de luxe qui, il devait s'en apercevoir, était l'édifice le plus considérable de la colonie après l'église. C'était la Stadts Herbergh où l'on venait s'enivrer sans doute d'une façon plus honorable que dans les obscures mesures du port ou des rues et impasses. Sur chaque seuil qu'il se disposait à franchir, le vieil homme dont les moustaches et la barbe en pointe et les cheveux visibles sous le chapeau à larges bords disaient ou laissaient pressentir l'âge, car beaucoup de poils blancs s'y mêlaient aux autres, reculait d'abord. Il lui fallait vaincre la lourde atmosphère chargée d'odeurs écœurantes. Puis, il demandait, courtois : "N'y a-t-il pas parmi vos clients un jeune homme du nom d'Hendrik Le Clercq ? Je voudrais lui parler."

Partout la réponse était la même : "Non, il n'était là. Oui, on le connaissait, certainement, même très bien, mais on ne l'avait pas vu depuis deux bons mois". "Assurément nous le connaissons", lui dit-on à la Stadts Herbergh, "nous doit même dix guilders". — "S'agit-il effectivement d'Hendrik Le Clercq ?" On lui mit sous les yeux un papier qui portait la promesse d'un prochain paiement. La signature était bien la sienne. Il avait fait ce jour-là un grand fracassant avec des compagnons et des filles.

— Puisqu'il s'agit de lui, je vais payer cette note.

— Ah vraiment ! Vous êtes de sa famille ? Nous le savons, c'est le neveu d'Arnould Peeters de la Breede Weg, c'est pour cela que nous lui avons fait confiance... C'est d'ailleurs un excellent client, franc buveur, gai compagnon, grand chanteur de chansons à boire et homme à succès auprès des filles. Vous êtes...

— Je suis son père. Vous ne savez pas où il est en ce moment ? Non. Ça ne fait rien. Je saurai le rejoindre.

Il prononçait ces mots avec un calme imperturbable qui déconcertait, parlant avec force, car c'était dans son caractère. Il aurait pu dissimuler son identité derrière des phrases habiles. Il lui semblait que c'eût été une manière de lâcher le morceau. Il ne désirait pas diminuer l'importance des liens qui l'attachaient à ce coureur de tavernes. Il ne reniait pas son fils, même si celui-ci agissait comme s'il se faisait un jeu de l'honneur de son père. Les choses sont ce qu'elles sont, la honte ne se muait pas en fuite.

Car il était envahi par la honte. Elle le rongait intérieurement comme il n'aurait pas pu le décrire. Chaque mot qui évoquait la vie dissolue de son fils le frappait au visage comme un soufflet. Il eut un instant la pensée de s'arrêter. Pourquoi élargir la plaie un peu davantage à chaque pas qu'il faisait en ces rues boueuses, dans ses conversations fangeuses elles aussi ? Mais non. Un père ne doit-il pas porter le fardeau de sa paternité jusqu'au bout ? Il ne peut se séparer de ce fils qui s'est sauvé de sa présence. Il ne peut pas renier ses responsabilités de père, même s'il n'est pour rien dans cette déchéance.

Il continuait donc, et c'était toujours la même chose. Il lui apparut qu'Hendrik était très populaire parmi la jeunesse dévergondée de la ville. Il apprit entre autres choses, ce que Guillaume ne lui avait pas raconté, peut-être parce qu'il ne le savait pas, que son beau-frère avait, à deux reprises, payé une amende pour ivresse publique et tumulte sur le Marktveld¹. Allait-il pouvoir rentrer chez Arnould et Cathelyne tout à l'heure, et subir leurs regards sans baisser la tête ?

Il revint à la maison pour le repas de midi. Il n'avait parcouru qu'une partie de la ville. Il lui restait, pour l'après-dîner, à passer en revue les maisons en bordure de quai le long de la rivière de l'Est, presque toutes des maisons aux tonneaux significatifs.

Le repas fut silencieux, les hôtes respectant les pensées de leur visiteur qui mangeait comme un homme dont l'esprit vaguait ailleurs. Il avait dit simplement qu'il avait commencé sa quête, et que jusqu'ici, ce n'avait été qu'une moisson d'ivraie. Ils n'étaient que trois à table. Etreint par le silence qui les enveloppait, Clovis Le Clercq voulut introduire un sujet de conversation qui lui épargnât des révélations difficiles. Il interrogea son beau-frère sur le passé — si court — de Nieuw Amsterdam dont on faisait si grand cas dans le vieux pays sans se douter que ce n'était qu'un bourg planté dans la boue. Arnould Peeters saisit la balle au bond et pendant une heure raconta l'histoire de cette ville sortie de quelques champs de patates cultivés par des Indiens, une île achetée à ces Indiens pour une poignée de florins par le Belge Minuyt², à peine une génération plus tôt et qu'il avait laissée à son successeur couverte seulement d'une cinquantaine de huttes en écorce

¹ Place du marché.

² La ville de Nieuw Amsterdam (aujourd'hui New York) commença par l'arrivée en mai 1624, à l'embouchure de l'Hudson, d'un groupe de protestants wallons. L'année suivante quatre navires amenaient un nouveau groupe d'émigrants. Le premier gouverneur du territoire fut Pierre Minuyt, de Wesel, dont les parents de nationalité belge s'y étaient réfugiés. Minuyt acheta l'île de Manhattan aux Indiens, en 1626, pour la somme de 60 florins. Dès 1628, une communauté protestante de langue française existait à New York.



*Le repas fut silencieux, les hôtes respectant les pensées
de leur visiteur qui mangeait comme un homme dont l'esprit vaguait ailleurs.*



de bouleau. "Oui, un bourg médiocre mais planté au fond d'une baie qui fera de Nieuw Amsterdam un port de mer capable, avec le temps, de rivaliser avec la vieille cité, son aînée."

Clovis Le Clercq sourit.

— Voilà bien vos rêves de conquérants et de fondateurs d'empires, dit-il. Mais dites-moi votre secret, hommes hardis, capables de réussir en une si grande entreprise, que je puisse savoir comment reconquérir le cœur de mon fils et édifier en lui un homme nouveau !

Comme on ne répondait pas, il ajouta :

— Je sais que le secret de cette œuvre difficile est entre les mains de Dieu. Mais je voudrais tellement aider Dieu en cette affaire ! Si ce n'est pas blasphémer que de tenir un pareil propos !

Il reprit ce qu'il appelait sa quête deux heures plus tard, sous une pluie fine. Le long du fleuve, le chemin est meilleur ; car il est empierré et aménagé comme un quai, grâce à l'emploi de troncs d'arbres équarris et plantés l'un contre l'autre en bordure du flot, pour maintenir à la fois, nettement séparés, la terre et l'eau. Les barques peuvent ainsi accoster plus facilement et le déchargement de leur contenu s'opère aisément. D'ailleurs, alors que le voyageur curieux s'était arrêté un instant, il vit sous ses yeux des noirs, des esclaves, décharger le contenu d'une chaloupe. Ç'avait l'air de produits de ferme, provenant probablement de quelque village situé en amont.

Il était peu enclin à jouir de la nouveauté du spectacle. Rien à vrai dire ne l'étonnait. Il vivait sa propre détresse, il n'avait pour le pittoresque des spectacles qui le sollicitaient que des yeux sans regard. Avait-il seulement quitté l'humanité qu'il côtoyait habituellement à Leyde et ses environs ? Le moulin à vent qui, il y a quelques instants encore, avait attiré son regard, à la pointe de l'île, lui avait enlevé même l'idée qu'il était ailleurs que dans un pays familier. Les mêmes passions y faisaient rage, les mêmes calculs y exerçaient leur empire, les mêmes basses jouissances constituaient la raison de vivre des uns et des autres. L'homme est le même partout et il n'est pas de nouveau

monde. Il y a partout le vieil homme et ses passions basses, et naturellement aussi ses éclats d'héroïsme générosité.

Se fiant aux indications que lui avait données Guilla, il frappa à la porte de la veuve Pratella, car c'était elle que s'appelait celle qui pendant un mois avait hébergé elle le jeune Hendrik. Le défunt mari était Italien, elle, elle devait le préciser, était originaire du sud France, plus Italienne pourtant que Française. Elle en tout cas assez de français pour se faire comprendre son visiteur.

Celui-ci eut un mouvement de recul quand il pénétra dans cette maison. Comme presque toutes les maisons de Manhattan, elle était faite de bois et avait un toit de roseaux. Elle ne possédait qu'une seule pièce et apparemment, servait autant d'étable que d'habitat humain. Des chèvres et des poules s'agitaient dans un coin ; dans l'autre une grande fille, aux cheveux en désordre, lavait du linge dans un baquet. Dans cette pièce régnait une odeur de fumée et de viande boucanée qu'il s'arrêta même un pas en arrière, comme pour ébaucher une réflexion. Il avait pourtant été averti que plus des trois quarts des maisons dans l'île n'avaient qu'une seule pièce et que ce qui vit y était associé dans la plus étonnante des mélanges. Mais il n'avait encore connu que la maison de son beau-frère qui échappait à la loi commune, et les salles de tavernes où il avait ce matin même fait une rapide incursion, et qui lui avaient semblé être des chambres de l'enfer. Mais ici, n'était-ce pas l'enfer même ?

Il se présenta. La femme était peu parlante. Elle lui lança des regards sournois. "Était-ce bien ici qu'avait habité pour un temps, pendant qu'il était malade, Hendrik Clercq ?" Sur la réponse affirmative de la femme, il lui dit :

— "Savez-vous où il est ?

— Non, et je ne veux pas le savoir.

— Vous a-t-il causé quelque dommage ?"

La femme ne répondit d'abord pas, puis elle tourna la tête vers sa fille. Celle-ci se détourna, un sourire aux lèvres.

Mijnheer Le Clercq éprouva un haut-le-cœur. Il sortit. Il revint pourtant quelques instants plus tard.

— Si quelque chose vous est dû, je veux payer.

— La dame a payé convenablement, répondit la femme. Oui, madame Peeters, la tante d'Hendrik.

Le visiteur demeura un instant immobile, regardant les deux femmes. Celles-ci avaient repris leur travail et semblaient ne plus prêter d'attention à sa présence. Il jugea que c'était son congé. Il souleva son chapeau et sortit.

CHAPITRE VIII

Il n'y avait pas de récapitulation à faire ni de bilan à établir. Il y avait seulement une plaie au cœur qui lentement s'élargissait. Clovis Le Clercq n'était plus maintenant tourmenté du désir, d'ailleurs réprimé, de fuir ce qui le blessait ; mais obéissant à une attirance irrésistible, il voulait franchir toutes les portes par où son fils était entré, s'imposant d'étouffer dans toutes les odeurs qu'il avait respirées, touchant de la main les tables où il s'était affalé, repu de bière et d'eau-de-vie. Il lui fallait connaître par le toucher et le regard : c'était un besoin inexplicable mais impérieux. Était-ce parce que, ce faisant, il ressaisissait quelque chose de cette présence qui se dérobaît ? Il eût tant voulu serrer son fils dans ses bras ! Il ne connaissait d'autre satisfaction que celle de reconstituer en son esprit des images de dégradation et de chute. Ayant cédé à cette nécessité étrange, il en gardait une douleur lancinante qui retentissait en lui en prolongements de plus en plus profonds. Il visita toutes les tavernes et même celles qui ne s'avouent pas, mais recèlent, en quelque coin obscur, des tonneaux trahis par leur odeur. Ici Hendrik avait bu avec des Indiens et s'était battu avec l'un d'eux qu'il avait surpris trichant aux dés. Là il avait dormi deux jours pleins, cuvant sa boisson, étendu sur un tas de paille. Il apprit aussi qu'il était assez souvent accompagné de Loys van Tienhoven, le fils de l'homme le plus connu de la ville après le gouverneur Stuyvesant.

— J'irai voir demain ce garçon, se dit-il, mais ce soir n'en puis plus.

C'est à peine s'il ouvrit la bouche au cours du repas qui termina cette journée et qui réunit la famille autour de la table, y compris Jooris et sa jeune femme. Il semblait absent. Au vrai, il l'était. Quand on lui adressait la parole on le sentait qui revenait de loin et qui avait du mal à reprendre pied dans la réalité.

Il exprima le vœu de se retirer de bonne heure dans sa chambre et comme sa belle-sœur lui souhaitait une bonne nuit, il dit :

— Pouvez-vous m'envoyer sous un prétexte ou sous un autre, votre Linda ? Je voudrais m'entretenir avec elle. Vous comprenez. J'ai déjà parlé à Guillaume ou plutôt à l'ami d'Edrik. J'ai fait parler. Chacun a conservé en lui une image d'Edrik. Je veux savoir tout.

— Il est peu probable que Linda puisse vous en dire beaucoup de plus.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis, ma belle-sœur. Enfin...

— Suivez votre idée, Clovis. Nous voudrions tellement en savoir plus.

— Je vous remercie, Cathelyne, de ce que vous avez fait pour le garçon quand il était malade chez cette femme, Pratella.

— Vous savez ?

— J'apprends un tas de choses qu'on gardait sous le sceau, en particulier votre bonté. Envoyez-moi Linda quand vous priez.

Quand quelques instants plus tard, la jeune Vaucluse pénétra dans la chambre de Mijnheer Le Clercq, celui-ci était debout près de la fenêtre ouverte, le regard noyé dans le crépuscule que prolongeaient, sur la surface lointaine de la mer, les lueurs finissantes du coucher de soleil. Il ferma la fenêtre quand elle entra. Il parla en français.

— Jeune fille, dit-il, asseyez-vous, je vous prie ; je désire causer un peu avec vous et je suis reconnaissant que votre belle-sœur vous laisse libre un instant. Je sais un peu votre histoire. Votre vie, vous l'aviez envisagée autrefois, j'

gine, bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui, dans vos vingt ans. Parlez-moi un peu de vous-même. Je ne vous cache pas que mon intention est de vous interroger, si vous le permettez, sur ce que vous avez connu de mon fils. Il y a des points communs entre vous et moi : nous aimons le Seigneur. Et puis, nous connaissons la souffrance. Pour vous, c'est le passé, pour moi, le présent. Peut-être allons-nous découvrir que nous pouvons nous aider l'un l'autre.

Interdite, Linda l'était visiblement, et inquiète aussi. Elle connaissait trop bien la situation pour ne pas comprendre ce qui se passait dans le cœur de ce père. Elle ressentait une grande pitié pour lui. Toutefois elle sentait naître en elle une panique insurmontable. Pourquoi donc l'invitait-il à parler d'Hendrik ? Elle n'avait rien à dire qui intéressât une autre personne qu'elle-même. Et puis... — Tout ce que vous me direz de lui allègera ma peine, dit-il. Je suis prêt à tout entendre, ayant déjà entendu beaucoup de choses.

Il s'assit près de la jeune fille silencieuse.

— Vous avez certainement connu Hendrik sur le bateau qui vous amenait en ce port. Une traversée longue de deux mois, ou presque...

— Oui, dit-elle, je l'ai bien connu. Nous avons eu ensemble de longues conversations, car nous étions lui et moi parmi les rares qui n'étaient pas malades. Et puis, il parlait si bien ma langue. Nous aimions l'un et l'autre le grand air et le souffle du large, ce qui nous changeait des odeurs et de l'air lourd de la cale et des espaces du château-arrière ou nous étions relégués.

Elle se tut, il demeura silencieux.

— Il s'est montré bon compagnon ?

Elle se troublait.

— Vous êtes jolie, il est beau garçon, et malgré tout ce que j'ai appris... il a de bonnes manières. Vous avez tenu propos d'amour, je pense, et c'était tout naturel... en tout honneur !

Elle était devenue toute rouge et le regardait, désespérée.

— Ma chère enfant, excusez mon indiscretion. Vous ne me dites d'ailleurs que ce que vous voulez bien me dire. Mais

voyez-vous, je sens, je sais : il a fui cette maison de beau-frère. Je m'use à chercher pourquoi. Je me suis dit : est-ce folie ? c'est à cause de Linda. Non, mon enfant, comprenez-moi bien !

La jeune fille venait d'éclater en sanglots. Il la prit dans ses bras et essaya de s'apaiser.

— Pour aller au fond de ma pensée, reprit-il, j'imagine que je me trompe peut-être, mais je déduis ceci d'indices que j'ai relevés dans les propos d'autres personnes, il a fui cette maison parce que vous aviez refusé... des propos que nous disons malhonnêtes !

— Il a toujours été très correct, répliqua-t-elle vivement. Ne pensez pas autre chose !

— Pourquoi, à plusieurs reprises, avez-vous exprimé ce désir de quitter cette maison ? N'était-ce pas parce que vous aviez le sentiment que vous étiez l'obstacle à sa présence ici ? Il est fier de nature ; un refus, je crois, le blessait. N'est-ce pas que c'était pour cette raison que...

— Oui et non, fit-elle d'une voix sourde. C'est compliqué.

— Cela le serait moins si vous me disiez... je ne veux pas vous forcer !

— J'ai peur de vous, cria-t-elle tout d'un coup, impatientement.

— De moi ?

— Vos questions, vos paroles me montrent que vous ne cachez rien, ou presque ; qu'en tout cas on ne peut rien vous cacher...

— Y a-t-il donc des choses qu'il faut cacher ?

Comme elle ne répondait pas, il poursuivit :

— Linda, mon enfant, j'ai confiance en vous, et maintenant je crois Hendrik capable de tout. Si ce que vous voulez cacher est quelque chose dont il s'est rendu coupable, dites-le-moi franchement. Vous vous délivrerez, vous me délivrerez, sans qu'il faut que je sache tout, comme Dieu sait tout à lui. Je ne suis pas venu pour le juger, pour le frapper, je suis venu pour tenter de le sauver. C'est une besogne que seul Dieu peut accomplir, mais Dieu se sert d'instruments humains. De toute façon, je suis son père et je veux aller jusqu'au bout. Je veux porter en moi tout ce qui l'a

même si je dois en souffrir, surtout si je dois en souffrir. Je veux boire jusqu'à la lie cette coupe que Dieu me donne à boire. Je pardonne à Hendrik. Je lui pardonne tout, même ce que je ne sais pas de lui, et peut-être ne saurai jamais. Mais je veux savoir ce qu'il faut que j'oublie, autrement, ce serait trop facile. Un père terrestre a en lui un peu de ce qui est le propre du Père céleste, et c'est sans doute quelque chose de ses responsabilités de père, c'est certainement son amour, c'est aussi sa capacité de souffrance. Dites-moi tout ce que vous savez, même si cela doit vous faire mal. Cela vous fera peut-être du bien, aussi.

— Monsieur, dit-elle d'une voix altérée, et parce qu'elle voyait des larmes courir sur ce visage creusé d'ombres profondes et se perdre dans la barbe, je vais vous dire tout ce que je serai capable de dire. Je ne sais si cela pourra aider à sauver Hendrik, mais cela pourra expliquer des choses.

Elle s'arrêta de parler, un long moment, comme si elle reculait devant ce qu'elle avait à confier à cette oreille attentive. Ah, que ce visage de vieil homme était tragiquement tendu vers elle ! Sa résistance s'effondra d'elle-même. Elle se mit à parler.

— Je sens qu'il faut que je parle, parce que peut-être suis-je coupable, en effet. Comme vous le disiez vous avez le droit de savoir et j'ai le devoir de vous le faire connaître.

Je suis coupable. Oui, je lui ai avoué, sur le bateau, que je l'aimais. Je ne pouvais pas ne pas le lui dire car il me parlait de son côté le même langage. Le cœur appelle le cœur. Les jours étaient remplis de notre joie à nous rencontrer, les nuits, de notre joie à nous ressouvenir. Quand mon grand-père mourut, je me trouvai désespérée : il fut près de moi comme un frère et plus qu'un frère. Il m'a parlé de la famille qu'il avait quittée ; jamais il ne m'a parlé de celle vers laquelle il allait. Quand, après les jours difficiles que vous savez — oui, le naufrage de notre navire et ce qui s'en suivit — j'aboutis à cette maison où Monsieur et madame Peeters me reçurent comme vous devinez, je ne savais pas qu'ils étaient oncle et tante d'Hendrik. De lui d'ailleurs, je ne connaissais que ce nom, Hendrik.

J'étais dans cette maison depuis deux ou trois semaines, je ne me souviens plus très bien, quand paraît-il il y a eu un homme. Je ne le vis pas, mais il me vit. Il était dans la cuisine à laver les mains ; je servais à table. Il s'enfuit avant que je ne pusse pu jeter les yeux sur lui. Guillaume et Lynken m'ont raconté.

— Mais pourquoi cette fuite ?

— Je me l'explique, mais cela m'ennuie de vous le dire. Monsieur Le Clercq. Du reste, la raison, il me la révéla plus tard lui-même. Sur la plage où nous avions échoué, je parle du *Prince Maurice* notre bateau, je l'avais surpris à piller des coffres de naufragés. Il était avec un compagnon. Quand il s'était vu surpris, il avait pris la fuite. Et qu'il venait chez son oncle il m'a découverte et a su que j'étais là pour rester, il n'a pu supporter l'idée de me rencontrer après ce qui s'était passé entre nous sur le bateau d'abord et sur la plage ensuite.

— Avez-vous raconté à quelqu'un cet acte de pillage ?

— Non, à personne. Pas même à lui-même. Lui seul a fait allusion dans une conversation, avec moi ; quelques mots seulement... plus tard.

— Qu'il se soit sauvé sous le coup de la surprise et de la honte très compréhensible, passe encore. Cela ce comprend. Mais cette absence de deux ans ! Il est difficile d'admettre.

— Oui, sans doute. Mais avant que je ne le revoie, il avait choisi son chemin. Il s'était engagé dans des entreprises illicites ; surtout il s'était mis à boire et s'était fait une renommée fâcheuse. Il ne pouvait plus décemment revenir chez son oncle.

— Mais vous l'avez revu, dites-vous ?

— Oui, messire, plusieurs fois. Il lui arrive assez souvent de travailler dans une ferme, de l'autre côté du fleuve, celui de l'ouest, l'Hudson... vers le pays d'Esopus¹.

¹ Le pays au sud des monts Catskill et au nord des hauts plateaux, du côté ouest du fleuve Hudson, était connu des Hollandais dès les temps les plus reculés, sous le nom d'Esopus. Avant la fondation de Nieuw Amsterdam, les marchands hollandais y trafiquaient avec leurs voisins Indiens. Cette région était située entre les villes naissantes de Nieuw Amsterdam et de Beverwyck.

ainsi qu'il accompagne le fermier qui apporte de ses produits au marché : volaille, légumes, et aussi du blé. C'est moi qui vais au marché, avec ou sans la vieille Lynken. La première fois que nous nous sommes vus, il a fait l'homme qui ne me connaissait pas. J'avais crié son nom, ne pouvant faire autrement. Il s'est détourné et a réussi à disparaître, dans la cohue des chalands. Plusieurs fois, plus tard, je l'ai rencontré, ivre ou en compagnie de jeunes gens ivres aussi; je faisais en sorte qu'il ne me vît point. Une autre fois, je me trouvai face à face avec lui, près du moulin. Peut-être m'avait-il suivie, je ne sais pas. Madame Peeters m'avait permis de me promener un peu. J'aime bien les abords du moulin, près de la plage de galets : il ne passe personne. Hendrik me dit : "Linda, je veux te parler."

Nous nous assîmes sur une pierre. Alors, il me parla un long moment sans que je ne dise mot : c'était comme une confession. Enfin, il me dit : "Je suis malheureux, Linda, parce que je n'ai pas cessé de t'aimer, et je ne puis m'approcher de toi." Il me répétait : "Je t'aime, je t'aime !" Et c'était avec de tels accents que je ne pouvais pas ne pas croire que ce fût vérité.

Il faut vous dire, messire, que huit jours avant, Guillaume l'avait ramassé dans la boue, ivre mort, et l'avait amené en cachette dans un réduit, derrière la cuisine, où personne ne va que nous. La vieille Lynken avait dû le laver comme un petit enfant, à cause de ce que vous devinez. Il s'était d'ailleurs enfui quand il eut découvert dans quelle maison il se trouvait. Que pouvais-je dire, messire, quand il m'avoua qu'il m'aimait toujours ?

— Que lui avez-vous répondu ?

— Je lui ai dit : "Je ne puis épouser un ivrogne, un paillard et un voleur." Excusez-moi si je vous dis les choses aussi crûment. Cela me déchire de vous raconter cela ainsi. Il me demanda : "Ne m'aimes-tu plus comme tu me le disais sur le bateau ?". Je lui ai répondu : "Plût à Dieu que je pusse m'arracher cet amour du cœur comme on arrache une mauvaise herbe. Oui, je t'aime toujours ! On ne peut arrêter un cœur d'aimer, c'est plus fort que la volonté ! Mais t'épouser, je ne puis. Le mariage est une chose sacrée qui

doit s'accomplir selon les desseins de Dieu." Il a in
"Tu m'aimes encore, Linda. Epouse-moi, installons
dans une ferme, à Wiltwyck où j'ai des amis." J'a
"Non, tu as le démon en toi !"

Il m'a dit alors des paroles pleines de colère et est
— Ne pensez-vous pas, Linda, que si vous aviez a
de l'épouser, vous auriez pu le sauver ? Remarque
je ne dis pas que vous auriez dû le faire.

— Messire Le Clercq, l'amour d'une femme ne sau
un homme, vous le savez bien. L'amour de Dieu seul a
plit le miracle. Car je connais assez Hendrik pour
qu'un miracle seul, un miracle d'amour mais d'un
qui est comme l'amour de Dieu, pourrait l'arrache
fatalité mauvaise qu'il porte en lui.

— Vous l'avez revu plusieurs fois, chez la veuve Pra
— Oui, fit-elle, je l'ai revu souvent. Je lui portais
madame Peeters ou sans elle, ce que nous avions p
dans notre cuisine. Je n'ai jamais...

Linda venait d'éclater en sanglots.

— Je n'ai jamais, reprit-elle, quand elle eut recouv
ang-froid, contemplé plus pitoyable épave humain
avait attrapé une mauvaise fièvre, et avait le sommei
de délire. Aussi d'ailleurs quand il ne dormait pas.
regardait toujours avec un regard fixe comme charg
ne sais pas... de haine peut-être, ou de folie, ou de p
Que sais-je ? Je ne suis qu'une pauvre fille, moi !

— Je vous remercie, Linda, pour tout ce que vous me

— Ne me remerciez pas, Monsieur ; cela vous est d
peur, oui j'ai peur que je n'aie été, par mon refu
barrière à un changement de vie ; mais... je hais sa fai
son mépris des lois de Dieu, son mépris de la vie elle-
de sa propre dignité ; car pour en faire si peu de cas
voulu partir à jamais de la maison de Messire Peeters
lui enlever tout prétexte de ne pas y revenir. Mais n
vant expliquer pourquoi je voulais le faire, j'ai été san
pour résister aux objurgations de la tante et de
d'Hendrik.

— Ne pensez-vous pas, Linda... excusez-moi, je m'a
à cette idée comme à une planche de salut... ne pense

pas, ma chère enfant, qu'avec un effort généreux de votre nature, vous qui êtes chrétienne, vous pourriez vaincre vos répugnances, l'aimer quand même et le lui dire... et l'épouser ? Ne protestez pas. Je comprends. Excusez mon insistance, vous en savez les raisons.

— Messire, je prie Dieu tous les jours de détruire en moi, je ne dis pas ce qui subsiste de mon amour pour lui, car je l'aime encore à cœur entier : Oui, je l'aime encore, pour mon malheur et pour le sien, peut-être. Car je lui ai dit que je l'aimais toujours. mais dans le désespoir de ne pouvoir jamais être sa femme !

Elle cria ces mots à travers ses sanglots.

— Je vous demande pardon, mon enfant. Je n'ai pas le droit de me servir de vous comme appât pour le ramener dans la voie droite. Ce ne peut être approuvé de Dieu. Mais que le Seigneur me montre ce que je dois faire ! Chassez donc de votre esprit le souvenir de ce que je vous ai dit. Vous comprenez, je souffre... comme vous... autrement que vous, sans doute plus que vous, parce que je suis un vieil homme et un père : ce n'est pas tout à fait la même chose. Oui, je me suis surpris, je vous en demande pardon, à demander à Dieu qu'il se serve de vous .. à sa manière, naturellement... pour sauver mon fils. C'est à moi que cela échoit. Mais je me sens impuissant et privé de moyens pour atteindre mon fils. Il est vrai que je n'ai pas encore tout essayé. Je ne sais pas non plus, pas encore, tout ce qu'il me reste à apprendre de sa faillite !

Vous pouvez vous retirer, mon enfant. Je vous remercie de ce que vous vous êtes prêtée à mes questions. Je veux être votre ami, Linda.

Lorsqu'il fut seul, Clovis Le Clercq s'affaissa dans le fauteuil et s'enfouit le visage dans les mains. Il contemplait à en éprouver du vertige, l'impuissance dans laquelle il se trouvait. Il avait le pressentiment que tous ses efforts seraient vains. Il ne doutait pas que son fils ne le respectât, mais certainement le cœur ne parlait pas. Toute sa capacité d'aimer, il l'avait portée sur cette jeune fille qui, comment lui donner tort, l'avait rejeté !

Il demeura un long temps immobile, perdu dans une

prière qui, inarticulée et passionnée, portait devant sa détresse de père, en implorant secours et direction. gneur, c'est ta cause, et pas seulement la mienne ! Vie perdue, ou une vie qui se perd, car tout n'est pas irrévocablement tranché ! Rien ne l'est jamais, car la miséricorde n'a pas de limites ! Et qui sait ce qui se passe dans le désordre de ce cœur et de cette âme ! Seigneur, est bientôt temps que tu interviennes !”

CHAPITRE IX

Lorsque Mijnheer Clovis Le Clercq se présenta le lendemain au seuil de la demeure de Cornelis van Tienhoven, il était déjà renseigné sur le caractère du personnage. Cet homme gras, au visage toujours congestionné et orné de surplus, sur l'une de ses joues, d'une loupe disgracieuse, avait pesé d'un grand poids sur la destinée de la colonie. Au temps de Wilhelm Kieft, le prédécesseur de Peter Stuyvesant au poste de directeur général de la Compagnie des Indes sur ces rives de l'Atlantique, Cornelis van Tienhoven avait été secrétaire du Conseil, adjoint au Directeur Général et chargé de gérer les affaires de la Compagnie. Lors de son arrivée en 1647, Peter Stuyvesant, le nouveau Directeur Général, avait été conservé en dépit de l'attitude hostile de la colonie prise en entière contre ledit secrétaire. Il était ivrogne et particulièrement fort entreprenant surtout à l'égard des femmes indiennes. Etait-ce pour sa connaissance parfaite des diverses langues des indigènes que Stuyvesant l'avait ainsi gardé ? On le sait. En tout cas, depuis deux ans il était dépouillé de sa confiance, ayant montré lors de la dernière attaque indienne sur Fort Amsterdam un degré incroyable d'incompétence et de sottise.

Cette attaque, en effet, avait eu lieu tandis que Peter Stuyvesant, accompagné de toute la force armée de la colonie, y compris des hommes mobilisés à cet effet, était occupé à se saisir des comptoirs suédois sur les rives du Delaware. Même maintenant qu'il n'était plus rien, Cornelis van Tienhoven, les officiels de la Compagnie, ne possédait plus encore une puissance dans la colonie, surtout par son

pendance effrontée à l'égard des pouvoirs établis. Il faisait ce qu'il voulait. "Hélas, confiait le gouverneur à ses intimes, il incarne cet esprit de perpétuel refus d'obéissance qui est la plaie dont souffre notre ville. C'est une force qui travaille à rebours ! Tout est ici terre d'anarchie !" Il faut dire que le digne gouverneur, calviniste de haute sève, portait par raison théologique autant que pratique, sur les mœurs privées ou publiques de ses concitoyens, un jugement qui ne pouvait être que sévère. D'ailleurs il n'était que directeur général de la Compagnie ! Il faut reconnaître pourtant que le bourgmestre de la ville et les échevins, dont l'autorité était éclipsée par celle du "gouverneur" à la jambe de bois, ne pouvaient guère en faire plus que lui.

Mijnheer Clovis Le Clercq fut reçu avec amabilité et un respect marqué par Mevrouw van Tienhoven qui envoya quérir son mari quelque part dans le vaste entrepôt qui se dressait en bordure du quai, et près de la maison. Cette maison, toute neuve, était construite en pierres et en briques, comme celle des Peeters et celle du gouverneur et de deux ou trois autres notables. On reconnaissait ainsi les fortunes établies et l'importance hiérarchique.

L'ex-secrétaire du conseil, Cornelis van Tienhoven, se montra compréhensif quand son visiteur lui eut exposé les raisons de sa visite.

— Je regrette, lui dit-il, que mon fils Loys ne soit pas à la maison. Il est dans le nord. Votre fils s'y trouve aussi d'ailleurs. Les deux garçons sont un peu comme doigts de la même main. Un garçon très bien, votre fils. Il a souvent mangé à notre table. Dommage qu'il veuille demeurer étranger à la maison des Peeters. Ma femme a fait tout ce qu'elle a pu pour le ramener à une plus juste appréciation de la situation. Mevrouw van Tienhoven a beaucoup d'amitié pour votre belle-sœur. Mais après ce qui s'est passé entre votre fils et le fils Peeters, Andries, je crois...

— Je sais fort peu de choses, Mijnheer, et je pense qu'on m'en cache... Entre Andries et Hendrik, dites-vous...

— Oui, une querelle qui eût fâcheusement dégénéré si Loys et quelques autres ne s'étaient interposés. Ils en étaient arrivés aux couteaux...

— Et pourquoi ?

— On a étouffé l'affaire si bien qu'on n'en a su qu'un peu de choses. Il y a eu secret concerté, mais mon jeune fils a tout raconté à sa mère. C'est à cause de la fille... Linda, je pense. Une brave et bonne fille d'abord et qui n'est véritablement pas en cause. Peut-être même ne savait-elle rien de ce qui s'est passé et qu'il a failli y avoir du sang de versé ! Il paraît que les deux jeunes gens ont ensemble des vues sur elle, très honorables selon ce que l'un en a dit, et qu'elle ne veut ni de l'un ni de l'autre. Chacun de s'imaginer sans doute que l'autre est l'héritier et le rival !

— Et la suite de cette algarade ?

— Je crois bien que le jeune Hendrik a disparu au moins pendant six mois. En tout cas, nous ne l'avons plus vu pendant longtemps. Puis, de nouveau, on nous a surpris sa présence dans les tavernes de la ville. Jeunesse ! On ne peut pas trop la blâmer, n'est-ce pas ? Nous avons eu de bons temps de bonnes et franches beuveries, nous aussi !

Il eut un gros rire.

— Ce que je vous raconte là, vous le savez déjà sûrement. C'est de conversation courante dans le pays. Qu'y a-t-il de si extraordinaire ? Ces jeunes gens mènent une vie dure, par les forêts et les monts, et ce trafic sur le fleuve par la rame, le plus dur de tous !

— Quel trafic ?

— Loys s'occupe uniquement du commerce de fourrure, il est mon agent. Votre fils est plus ou moins attaché à une ferme, je pense ; mais il accompagne souvent les tribus de chasseurs.

— Ne fait-il qu'acheter des peaux ?

— Oh ! Il fait je suppose comme tout le monde. Il achète. Il fait du troc. Ce qu'il vend, il le fait par lui-même.

— Qu'est-ce qu'il vend ?

— Ma foi, je ne saurais le dire. Je ne suis pas mêlé dans les secrets de ces jeunes gens ; des étoffes, j'imagine, des ustensiles de cuisine, enfin, des produits de notre civilisation !

Le visiteur se dit : "Il me ment. Il en sait plus qu'il n'en révèle !"

— Mijnheer van Tienhoven, dit-il, je ne désire pas abuser de votre obligeance, et le temps vous est précieux. Je vous ai dit que je fais l'impossible pour rejoindre mon fils. Où dois-je aller, à votre avis, pour avoir des chances de le rencontrer ?

— Ah ! c'est assez difficile à dire, car il est, comme Loys d'ailleurs et ceux qui font le même travail, toujours en mouvement, à cheval par les sentiers en bordure du fleuve, ou en bateau. Je crois que les peaux qu'il récolte, il les entropose à Fort Orange, depuis peu de temps Rensselaerswyck, car une ville nouvelle a été bâtie autour du fort. Mais s'il est en voyage, c'est parmi les tribus Mohicans, Paschami ou Esopus dans le nord, ou chez les Hackensacks à l'ouest du fleuve. C'est vague et je ne vous conseille pas de vous hasarder seul dans ces régions. Je sais aussi qu'il hante une ou deux fermes au sud de Wiltwyck. Il doit faire pour ces fermiers des transports de blé et de légumes. Sauf erreur, il a une barque à lui.

Clovis Le Clercq s'en fut, après avoir remercié Cornelis van Tienhoven pour l'obligeance qu'il avait montrée à répondre à ses questions. Mais qu'avait-il appris qu'il ne sût déjà, hormis l'épisode de ce combat aux couteaux dont son fils aurait pu sortir un meurtrier ! Que de dangers n'a-t-il pas frôlés et dont personne ne se doute, quels crimes n'a-t-il pas commis, et dont personne n'a eu vent ! Il frémit en lui-même et porta autour de lui un regard angoissé. Cette ville, est-ce que van Tienhoven, un des hommes de la tête, n'en donnait pas l'explication ? Tant vaut la tête tant vaut le corps ! Il était sorti du bureau de cet insigne notable de Nieuw Amsterdam avec une impression d'étouffement. Ce qu'il avait vu et entendu, ajouté à ce que son beau-frère lui avait appris, avait suffi pour juger l'homme et son œuvre. Mais alors, que peut faire un jeune homme seul dans ce borbier ? Courir l'aventure ? Il est saisi par la glu dès qu'il y met le pied. Plus il avance, plus il s'enlise. Eût-il le désir de s'en dépêtrer, que déjà il est paralysé. Et quand le désir est absent ! Il ne reste plus que le vertige

de s'enfoncer plus encore, d'avancer toujours devant lui. Il y a danger ? Tant mieux. C'est le sel de l'aventure, ce qui fait l'homme, c'est ce qui aiguisé la bravade.

Au sortir de la demeure de Cornelis van Tienhoven, il hésita un instant. A quelques pas de lui, une jetée s'élevait perpendiculaire au fleuve, un embarcadère au bout duquel les plus gros bateaux sans doute pouvaient venir jeter l'ancre en eau profonde. On déchargeait d'une grande diligence en ce moment, des troncs d'arbres. Il se demandait où pouvaient provenir ces bois destinés sans doute à chauffer les maisons auxquelles, à peu de distance, on traînait les troncs. De forêts, sans doute du nord du pays, là où Hendrik promène son tourment intérieur et sa recherche insatiable. Le spectacle pourtant le détourna de ses pensées sombres. Les hommes occupés à décharger le bateau étaient de couleur des esclaves à n'en pas douter. Clovis Le Clercq les regarda à peine. Les temps n'étaient pas encore venus où la conscience chrétienne devait prendre conscience de ce crime contre l'homme et contre Dieu. Il se contentait d'observer son fils en cette tenue et occupé à décharger ces bois. Il se dit à Dieu qu'il fût occupé lui aussi à un travail honnête, au lieu d'errer en vagabond aux frontières de la civilisation et du monde sauvage, harcelé par l'aveugle passion de l'aventure sournoise et fallacieuse qui le conduisait dans ces terres menteuses où on s'enlise et où on disparaît !

Il se rappela qu'il s'était promis d'aller rendre visite au Directeur Général Stuyvesant. Sa demeure était près de là, il en prit le chemin.

Il trouva ce personnage à sa table de travail. Le directeur lui présenta à lui, s'assit sur l'invitation du maître du logis et brièvement exposa le motif de son voyage. Peter Stuyvesant le laissa parler sans l'interrompre, pensif. Ses traits étaient naturellement durs, mais trahissaient peut-être une douleur permanente. Ce chef de quelques lieues carrées de territoire habitée menait une vie dure. C'était un homme courageux et probe qui pétrissait de ses bras nerveux une parcelle d'humanité mais qui, pour cette parcelle qu'elle fût et de sa surface, n'en était pas moins un dur morceau à modeler, à façonner.

Mijnheer Le Clercq, dit-il quand son visiteur lui eut à loisir exposé ce qui pesait si lourdement sur son cœur et animait sa résolution, je connais fort peu votre fils, ne l'ayant que rarement rencontré. Je pense que chaque fois ce fut dans la rue. On m'avait dit qui il était. Je lui ai demandé une fois, je pense, pourquoi je ne l'avais jamais vu au prêche du dimanche. Je crois me souvenir que la semaine précédente, je lui avais, par mesure de grâce et par égard pour son oncle, épargné le fouet sur la place publique, je ne sais plus pour quelle infraction aux règlements. Ma question, me sembla-t-il, le troubla quelque peu, mais c'était, je suppose, parce qu'elle était imprévue. Bref, il s'esquiva sans avoir répondu.

Monsieur, vous et moi nous avons ceci en commun que nous avons charge d'âme et que le fardeau excède nos forces. Vous estimerez, peut-être, qu'il n'y a pas de commune mesure entre votre peine solitaire et celle que je connais, moi sur qui pèse le poids de cette colonie. Pourtant, c'est le même fardeau. La quantité ne fait rien à l'affaire ; surface et volume n'interviennent pas dans la souffrance. Monsieur, je trouve mon réconfort, quant à moi, en me disant que c'est aussi dans un certain sens la souffrance de Dieu qui, en son fils, s'était donné la tâche de réconcilier le monde avec lui-même. Oui, pour lui, c'est le monde entier qui pèse, pour vous votre fils, pour moi cette ville. Voyez, je lisais cette page ce matin même...

Le visiteur s'aperçut tout à coup que le livre ouvert sur la table de travail du gouverneur était une Bible.

— Ecoutez, Mijnheer Le Clercq, ce chapitre de l'Écriture¹ que vous devez savoir par cœur, comme moi. C'est l'annonce des souffrances du Christ, desquelles dépend notre salut. Mais nous pouvons bien, vous et moi, à cause de la nature du fardeau qui pèse sur notre cœur, y puiser cette idée que sans doute aucune souffrance injuste et elle-même imméritée, qui semble même, au contraire, être une dérision, quand on songe que tant de souffrance est la récompense de l'amour, aucune à la longue ne demeure sans effet, et

¹ Esaïe 53.

sans porter en un jour lointain, un fruit de vie. Tout ce que je reconnais, est secret, caché dans le mystère de Dieu. Sa grâce, de sa fidélité. Rien ne se perd, ni un mot, ni une prière.

Je ne veux pas me grandir à mes propres yeux. Le Seigneur m'en garde. Mais j'ai persévéré. J'ai eu cette vision que cette petite ville, à cause de sa situation au fond d'une baie magnifique, deviendra un des grands ports du monde, une métropole de renom dans cet immense pays vierge encore. Je me trompe peut-être, mais je continue comme si ça devait être vrai. Alors, j'ai travaillé, j'ai agi comme si ça devait un jour porter fruit dans un monde meilleur. Présomption, peut-être. Je ne vois rien grandir. Pas encore. Je ne vois rien grandir. Ordonnances sur ordonnances sont demeurées sans effet. Les mauvais lieux existent au-delà des licences accordées selon nos lois. On ne peut obtenir qu'on empêche les cochons de courir dans les rues pour aller dévaster les jardins des voisins. On a construit des palissades. Mais les hommes se font porcs et se vautrent au long des haies, ivres morts. J'ai demandé et obtenu qu'on prêche deux sermons par Dimanche au lieu d'un seul, comme autrefois : je n'ai pas découvert qu'on avait fait ce fait, moins médisant, moins querelleur, moins charlatan. J'ai interdit qu'on vende des liqueurs fortes aux particuliers. Le commerce s'est fait clandestin ; on leur porte l'eau-de-vie à domicile. Je suis à peu près persuadé que vous êtes des plus actifs en cette contrebande. Tout ce que j'ai fait en cela comme en d'autres choses, c'est qu'on ne fasse pas publiquement ce qu'on faisait auparavant à ciel ouvert et au su de tous. J'ai provoqué l'hypocrisie au lieu de l'obéissance.

Je ne vous dirai pas combien j'ai passé de nuits sans sommeil. Mais, Mijnheer, j'ai confiance dans l'avenir. Je sais que l'avenir est entre les mains de Dieu, et qu'il nous punira de nos impuissances et de nos défaites pour notre empire. Alors, je vous dis, cher ami : prenez courage, sévérez dans la prière, dans la patience et dans l'attente. La récompense viendra un jour : et ce sera l'œuvre de Dieu !

— Que me conseillez-vous de faire, Excellence ?

— Suivez l'inclination de votre cœur puisque votre cœur s'est plié au vouloir de Dieu. Oui, allez partout où votre fils est passé. Vous y trouverez peut-être des traces du mal qu'il a fait, et votre peine s'en accroîtra ; mais vous le trouverez peut-être lui-même. Alors, au spectacle de tout ce qu'il vous coûte, peut-être sera-t-il assez ému et bouleversé pour prendre un résolution salutaire. Vous aurez peut-être alors l'éloquence convaincante, même avec peu de mots. Je connais assez les hommes pour savoir que souvent, derrière l'arrogance et la frivolité, il y a une faim et une soif secrètes, peut-être une douleur, une angoisse qui ne trouvent en rien apaisement. C'est l'heure souvent que Dieu choisit pour frapper un grand coup. Oui, c'est dans un moment comme celui-là qu'il arrive que la croix apparaisse aux plus endurcis dans toute sa signification, qu'elle humilie l'homme, le terrasse, et du coup, le sauve. Car il n'y a rien de tel que l'orgueil pour maintenir un homme dans le chemin de son malheur !

— Je ne saurais vous dire quel bien vous m'avez fait, Monsieur le Gouverneur. Dieu veuille donner prospérité à votre ville, dans le sens que vous désirez, et qu'il veuille aussi donner raison à votre foi indomptable. J'en prends une leçon pour moi-même.

Pour en revenir à mon affaire, je pense donc partir dès demain pour Fort Orange. Il me faut à tout prix toucher mon fils, serait-ce au plus profond des montagnes : je parlerai à son cœur. J'en aurai la force.

Il contempla un long moment encore, pendant que le gouverneur prononçait quelques paroles d'adieu, ce visage maigre, au front largement découvert surmonté d'une calotte de drap noir d'où s'échappaient de grandes mèches de cheveux, longs et raides, qui lui tombaient jusque sur le collet empesé. Il accueillit comme un secours spirituel ce regard aigu qui semblait vouloir le percer jusqu'à l'âme. L'homme s'était levé. Pour la première fois, Clovis Le Clercq remarqua le pilon qui supportait la jambe droite. L'homme diminué dans son corps ne l'était certainement pas dans

son âme. Les deux hommes se quittèrent sur une poignée de mains.

Le soleil était haut au-dessus de l'horizon et la large baie d'une lumière éclatante. Après le c'était une manière de renouveau. Il sembla à visité de tant de souffrances pesantes et de pensées pérément noires, qu'en lui aussi le soleil s'était tout n'était pas perdu. Dieu accomplirait le miracle. Mais Dieu attendait de lui qu'il fût persévérant, recherche et fidèle à son dessein. Avec une violence il s'écria, mentalement : "Jusqu'à ce qu'il l'ait. Jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée !" C'est le mot de cette parabole de la brebis perdue qu'il avait lu tant de fois¹, que depuis son départ pour ce relisait tous les jours, comme si c'étaient là ses marche. Sûrement, la façon de faire de Dieu est la fidélité il répond par sa fidélité. Mais que sont donc mystérieuses, qu'il faille épuiser la l'amertume et de la souffrance pour atteindre le il a fallu au Seigneur Gethsémané et la croix pour le chemin des âmes et réaliser les conquêtes en quelles il s'était mis en route. Que jamais je n'ou leçon ! La victoire est au bout du chemin, mais au la souffrance !

Il erra un moment auprès de la mer, vers la l'île, entre le bord baigné des flots et les contreforts du fort et le moulin à vent qui lui était proche. son chapeau à larges bords pour offrir son front à la brise de mer. Il se rendit compte tout à avait quasi oublié sa visite à Cornelis van Tienho ment elle était éclipsée dans son souvenir par l'avait suivie. Il sourit. Il faut des bons et des pour faire un monde, se dit-il ; mais heureusement poids des hommes de bien l'emporte finalement des autres.

Quand il rentra à la maison, il était quelque p réné. Il annonça qu'il ne sortirait pas de l'après-di

¹ Luc 15 : 4-6.

qu'il comptait partir le lendemain pour Fort Orange et Rensselaerswyck. Mais il prendrait son temps, s'arrêtant aux villages sur le chemin, au long de l'Hudson. Il envisageait de faire le voyage à cheval au moins jusqu'à Wiltwyck. Après il pousserait vers le nord par le fleuve, en bateau.

CHAPITRE X

Silencieuse, s'épargnant les mouvements inutiles, rapide et sûre dans ses gestes, Linda mettait la table. C'était sa tâche quotidienne dans cette maison où, par la grâce de son sourire, de sa docilité et par le poids seul de sa présence, elle était devenue celle dont personne ne pouvait plus se passer. C'était du moins le propos ordinaire de Dame Cathelyne Peeters qui pourtant donnait peu dans l'exaltation. C'est ce qu'elle venait de redire avec une énergie désespérée à la jeune fille qui, quelques instants plus tôt, lui avait annoncé son dessein de quitter la maison pour n'y plus revenir.

— Tu veux t'en aller, Linda, alors que tu occupes décidément la place de la fille que je n'ai jamais eue !

— Madame, il faut que je m'en aille !

— Mais pourquoi donc ? C'est inimaginable ! Tout ici devrait te retenir, ne serait-ce que ce besoin de sécurité qui, selon ton aveu répété, a été ton principal souci depuis que tu as touché ces rivages. Qu'est-il donc arrivé ?

Linda, après s'être un instant débattue contre la tentation de garder le silence, se résolut à tout dire.

— Madame Peeters, je ne puis demeurer dans cette maison parce que c'est à cause de moi qu'Hendrik ne revient pas. Il m'a demandé de devenir sa femme et j'ai refusé pour les raisons que vous devinez. La pensée que je puisse être un obstacle à son retour et que, de ce fait, je puis être la cause de sa perte m'est insupportable. Je veux que Monsieur Le Clercq quand il le verra... car il finira certainement par le retrouver et réussira à le ramener... puisse lui laisser entendre que je suis partie de la maison.

— Linda, je vais te dire quelque chose, tu perm

— Mais certainement, Madame.

— Tu as eu mille fois raison de refuser l'amour
garnement ; mais de t'en aller, non. Si Hendrik n'est
dont je doute, ce sera pour un temps très court.
nera avec son père aux Pays-Bas. Il aura assez
la vie de la colonie pour en être dégoûté jusqu'à
ses jours. Il n'y aura été qu'un vagabond sans
Reste ! C'est à lui de partir !

— J'ai le sentiment que si je suis encore là, il ne
pas du tout. Il est impossible de s'y tromper, Ma
se sent. Hendrik n'accepte pas l'humiliation. Je
le sens, moi. Cet amour qu'il m'a déclaré un jour
pas fantaisie d'un cœur frivole. Hendrik est ce
mais il n'est un être ni superficiel ni capricieux. Il
rait pas à aimer. De même, il fait le mal avec
et non pour le plaisir ; c'est pour cela que son cœur
remède. Je veux dire sans remède humain. C'est
que le mal qu'il fait il le fait avec la même rigueur
saint met à être saint. Je suis assurée que si j'étais
son désir et devenais sa femme, son tourment m'en
le quitterait pas. Il faut la main de Dieu. Mais
a dû le blesser profondément. Je sens que jamais
restera dans la même maison que moi. C'est de
de partir.

— C'est insensé que ce vaurien soit la cause de tout.
Mais je vais te dire autre chose.

— Oui, Madame.

— Sais-tu que mon fils Andries voudrait t'épouser
aussi ? Il ne m'a pas chargé de te le dire. Il a mes
ses sentiments. Je les connais parce que je suis née
si je te les révèle, c'est parce que je vois là
honorables de sortir de la situation fautive dans
te vois enfermée. Hendrik se ferait une raison s'il
que la voie est définitivement fermée pour lui.

— Non, Madame, ce n'est pas possible.

— Mais enfin, tu ne peux prendre une décision en
secondes avant même d'avoir envisagé ce que cela
et tout ce dont tu seras délivrée ! Ce que je v



Soziale, eine von der file Andrei, wodurch er äusserer, lui, auch?



— Sais-tu que mon fils Andries voudrait t'épouser, lui aussi ?

dire ne semble pas t'étonner et encore moins te tr
— Andries lui-même m'a avoué ses sentiments, et
dit pourquoi je ne pouvais l'épouser.

— Tu lui as dit... et quelles raisons lui as-tu don

— Je lui ai dit que j'aimais Hendrik son cousin,
ne pouvais épouser un homme que je n'aime pas
en aimant un autre. Il faut être sincère, il faut êt

— Tu aimes Hendrik ! Mais ne viens-tu pas de m

— Que je ne l'épouserai jamais ? Oui. Je l'aime
mon âme et ne l'épouserai pas. Je le vois comme

voyez. Je ne puis épouser un impie. Si je l'avais é
sachant rien de lui et que je le découvre tout à

qu'il est, je lui serais fidèle, je le supporterais, je le
même ; je serais sa femme en dépit de tout, jusqu

du sacrifice. Mais accepter de devenir sa femme
ce que je sais, je ne le ferai pas, parce que la Parole

le défend. La Parole de Dieu fait du mariage un ac
C'est Dieu qui doit unir et que nul ne sépare ce qu

— Tu te condamnes donc à ne jamais te marier ?

— Si les choses demeurent en l'état où elles se
actuellement, comment pourrais-je le faire ? Je

fidèle à mon amour. Deux raisons qui ont leur poid
gent à partir : ne pas empêcher que le fils perdu ne

à la maison, et, par ma décision, trancher toute éq
— Tu te condamnes à souffrir !

— Cela appartient à l'amour, de souffrir.

Linda était extraordinairement pâle tandis qu'
nonçait ces mots d'une voix pourtant ferme. Elle

trouver sa force à les dire. Sa maîtresse était bou
Elle contemplait cette belle et rayonnante jeune

décrire en termes choisis, avec un calme apparem
perturbable, les raisons qu'elle avait de sacrifier un

possible. Elle en suffoquait.

Mevrouw Peeters était bonne chrétienne mais ne
quait pas son existence en s'imposant des devoir

ne trouvait pas littéralement prescrits dans l'Ecrite
demment, Linda était vaudoise. La dame savait sa

peu de choses sur les particularités de cette Eg
dans ses vallées alpines, derniers vestiges d'un mo

religieux puissant mais atrocement persécuté¹, avait pour règle essentielle de vivre saintement selon les préceptes de l'Évangile, sans plus, sans addition, mais sans omission ni compromis. Mais de là à sacrifier son bonheur sur des subtilités d'interprétation du Livre Saint, associées aux non moins subtils scrupules d'un cœur de vingt ans, sans grande expérience de la vie, le pas était trop vite franchi par un esprit trop épris d'absolu. Il n'y a d'absolu que dans le ciel ! Sur la terre les ajustements s'imposent !

— Ma fille, dit-elle, j'ai appris à t'aimer et ce n'est pas sans un grand déchirement de cœur que je te verrais partir. Surtout que sur notre petit bout d'île, parcelle d'un continent probablement immense mais inconnu, nous sommes un peu comme un radeau de petites dimensions sur un océan aux horizons vides. Tant de dangers te guettent, tant de difficultés matérielles !... pour ne parler que de celles-là ; surtout si ton cœur est fixé dans des résolutions héroïques, mais dures et inflexibles, proprement inhumaines ! Peut-être pourrais-tu attendre le retour de mon beau-frère. Qui sait si le problème que tu tranches si résolument se présentera encore ! On ne sait jamais ! Vivons un jour à la fois !

— Monsieur Le Clercq est parti depuis deux jours ; peut-être sera-t-il de retour dans deux ou trois jours. Il n'y a pas cinquante lieues de notre ville à Fort Orange. Le retour surtout pourrait être rapide. Je désire être partie avant qu'il ne soit revenu. Je vous ai dit pourquoi.

— As-tu fait des projets pour ton avenir ?

— Je ne vois pas autre chose à faire que d'aller retrouver nos frères qui sont établis à l'embouchure du fleuve du Sud. J'en reçois fréquemment des nouvelles par un d'entre eux qui vient souvent à Nieuw Amsterdam et que j'ai rencontré à plusieurs reprises au temple. Peut-être sera-t-il là, demain, Dimanche. Je partirai avec lui. S'il n'est pas là, je demanderai l'hospitalité chez l'une ou l'autre des trois ou quatre femmes de la ville que je connais bien et chez qui

¹ L'ouvrage "Il y avait des géants", par Mme B. Decorvet, relate d'une manière anecdotique les persécutions subies par les Vaudois dans les Vallées vaudoises du Piémont.

je serai en sûreté jusqu'à mon départ définitif.

L'entretien de Linda et de sa maîtresse avait sur ces paroles. La jeune fille, maintenant seule, à ses occupations habituelles, se disant, avec un déchirement profond, que c'était pour la dernière fois. Elle avait longtemps tergiversé avant de prendre sa décision. Elle avait appris à aimer la famille qu'elle avait décidé de quitter. La blessure qu'elle portait en elle et qui était le fruit de l'amour impossible dont elle ne pouvait se défaire, sachant qu'il était vain, elle l'acceptait avec vaillance. L'idée de se séparer de ce foyer pour se plonger dans un monde connu l'avait longtemps retenue au bord de sa décision. Maintenant que cette décision était définitivement rendue publique en sorte qu'elle était désormais irrévocable, elle se sentait soulagée. Elle se découvrait soudainement forte, dégagée des incertitudes et des doutes. C'était ainsi. Elle était seule avec sa souffrance secrète : elle avait fait la porter en fille des vallées vaudoises pour qui elle était maintenant dans la tradition.

Arnould Peeters rentra seul pour dîner, Andries se trouvant à Nieuw Harlem où récemment il avait acheté une ferme. Son père avait cédé à ce caprice, se disant que le commerce des fourrures pouvait se poursuivre avec un autre commis. Jooris d'ailleurs l'aidait encore. Andries avait désiré se trouver un travail au grand air. La mode de se faire fermier : Peter Stuyvesant n'avait-il pas donné l'exemple et préparé sa future retraite en aménageant pour son usage personnel une des fermes ¹ de la Compagnie.

¹ Peter Stuyvesant avait acheté une *bouwerie*, située à une lieue au nord du mur, et s'y retirait généralement le dimanche. Il y avait fait construire une chapelle où il entendait la messe. Cette *Bouwerie* était à l'emplacement, dans la New York City, du square Stuyvesant où est érigée la statue du gouverneur. La chapelle originellement construite par Stuyvesant. Dans la ville de New York, la *Bowery* est une artère importante qui, du sud au nord, suit le chemin qu'utilisait en son temps Peter Stuyvesant pour aller rendre à sa maison de campagne et dans laquelle il s'établissait définitivement lorsque, en 1664, quatre ans après les événements relatés dans ce récit, Nieuw Amsterdam devint New York après avoir été prise de la ville par les Anglais. En somme, *Bouwerie* signifie

avait rachetée ? Peut-être avait-il d'autres raisons qu'il gardait secrètes mais que sa mère, dans son entretien avec Linda, avait affirmé connaître. Tout s'expliquait. C'était peut-être une bonne chose que la jeune fille s'en aille, si elle avait des idées aussi arrêtées.

— Linda, tu mangeras avec nous, à notre table, dit sa maîtresse.

Et comme Mijnheer Peeters manifestait quelque étonnement :

— Linda va nous quitter, dit-elle. Elle veut retourner vers ceux de sa nation et de son Eglise.

Eberlué le maître ne sut d'abord que dire. Comme il se disposait à poser quelques questions, sa femme lui fit signe de ne pas insister.

— C'est dommage, grommela-t-il ; nous nous étions faits à elle, nous pouvions penser qu'elle s'était faite à nous. Où se trouvera-t-elle mieux qu'ici ?

Aucune réponse ne vint à sa question ; il n'en attendait d'ailleurs aucune. Sans doute était-il possédé d'une autre pensée. Effectivement, il s'écria tout à coup :

— Je viens de rencontrer ce du Bois qui semble être le chef des protestants wallons qui nous sont arrivés il y a quelques jours. Il s'impatiente un peu et se demande pourquoi le gouverneur n'a pas encore pris les dispositions définitives pour les implanter sur le territoire promis à lui et à ses compagnons.

— Que lui as-tu répondu ?

— Je lui ait dit que rien ne se fait tout seul. Il m'a répondu : Il suffit de commencer ; or nous avons commencé, dit-il. Nous arrivons du Palatinat, de Mannheim. En réalité, c'est de la Flandre française que nous sommes issus. Mon père est né près de La Bassée. Mes parents ont fui les sévices perpétrés par le duc d'Albe. Quand nous fixerons-nous d'une façon définitive ? Israël n'a pas toujours erré, Dieu lui a donné une terre. Aurait-il d'autres desseins pour nous ?

Toi aussi, Linda, tu es de ces peuples à qui on ne permet pas toujours de se trouver un sol pour s'établir. Nous-mêmes... Ce furent nos parents ou nos grands parents

qui eurent à prendre le chemin de l'exil. Enfin, j'ai
mon mieux pour persuader ce brave Louis du
prendre patience. Il a l'air d'être un homme de
trempe et de foi agissante. C'est des hommes de ce
qu'il faut pour créer un peuple nouveau. Je regrette
gouverneur n'ait pas envisagé de l'installer avec ses
gnons à Nieuw Amsterdam, comme d'ailleurs les
il y a deux ans. Mais sans doute obéit-il à des ordres
des hautes autorités de la Compagnie, aux Pays-B

Comme sa femme ne répondait pas, absorbée
était dans ses propres pensées, il se tut à son tour. L
se poursuivait donc dans le silence quand tout à cou
laume surgit à la porte.

— Mijnheer Peeters...

— Mais parle donc au lieu de jeter des yeux
comme tu fais. Qu'y a-t-il donc ?

— Hendrik est là !

— Hendrik !

La stupéfaction immobilisa un instant chacun
qui étaient assis autour de la table. Dame Peeters

— Mais où est-il donc ? Qu'il entre, voyons ! Il e
cuisine ?

— Me voici, cria une voix.

Linda s'était mise à trembler, la surprise et l'ap
sion prenant le dessus sur sa volonté. Que s'était-
passé pour qu'Hendrik en vînt à agir comme ja
n'avait fait !

— Tante Cathelyne, oncle Peeters... ah ! Linda... B
Mon père n'est-il donc pas ici ? Je ne le vois pas !

— Non, il n'y est plus ! Qui t'a donc dit qu'il ét
Entre et assieds-toi !

Le maître de la maison s'était lui aussi levé
diriger vers son neveu. Linda à son tour sortit de
voulut se retirer. Elle se sentait de trop dans cette
de famille inopinée. Mais Hendrik occupait toute
geur de la porte.

— Je viens de voir le gouverneur Stuyvesant ; il
avoir vu mon père et a affirmé qu'il était ici ! J'ai
sa Bouwerie où, sur les indications d'un de ses secr

j'étais allé le rejoindre.

— Qu'avais-tu à dire au gouverneur Stuyvesant que tu sois allé chez lui ? Tu n'es pas, que je sache, de ses familiers !

— Mon oncle, vous ne m'avez pas dit où est mon père. Il est parti, me dites-vous, mais le gouverneur m'a assuré qu'il était à ma recherche, ici, à Nieuw Amsterdam.

— Ton père est parti il y a deux jours, vers le nord, à ta poursuite.

— Vers le nord, dites-vous ?

Hendrik s'était redressé, les yeux exorbités.

— Hé oui ! Il doit être maintenant vers ces fermes où on lui a dit qu'il t'arrivait de séjourner de temps à autre ; pour quoi faire je n'en sais rien ! Mais peut-être a-t-il fait vite : il était pressé. Il est possible qu'il ait atteint Wiltwyck, sur son chemin, ou même Fort Orange, son but le plus lointain. Je doute fort cependant qu'il ait voyagé aussi vite. Mais qu'as-tu ? Es-tu malade ?

Le jeune homme s'était affalé sur un escabeau et courbé en deux, le visage entre les mains, semblait être en proie à une véritable crise de larmes. Il hoquetait. Les témoins de cette scène le regardaient en silence, interloqués. Jamais ils n'avaient vu Hendrik en cet état, ni rêvé qu'il pût s'y mettre.

— Hendrik, explique-toi, je t'en prie, s'écria sa tante affolée. Tu es malade !

Il se redressa, le visage hagard.

— Je viens, dit-il, d'avertir le gouverneur que Wiltwyck est en ce moment assiégé par des Indiens de l'ouest. Des Hackensacks. Il y a un soulèvement des tribus. Je me suis échappé la nuit, en barque, envoyé par les assiégés, pour en apporter la nouvelle ici et demander du secours.

T R O I S I E M E P A R T I E

CHAPITRE XI

La stupéfaction faisait maintenant place à l'angoisse. La vieille Lynken était elle-même accourue de sa cuisine. Comme Guillaume, comme Linda, elle faisait partie de la famille en cet instant où une émotion commune, ressentie profondément par chacun, abolissait les distances et les séparations. Ce qu'il y avait d'étrange et même d'inconvenant dans l'apparition d'Hendrik dans une maison qu'il avait fuie systématiquement et qu'au surplus il avait offensée d'outrageante façon à maintes reprises, était oublié. On ne songeait même pas à lui jeter à la face que tout ceci arrivait à cause de lui.

— Un homme si bon, si généreux ! fit la vieille Lynken comme pour donner voix à l'angoisse commune devant un destin immérité.

— Mais tout n'est pas encore perdu ! cria Hendrik. Je vais le suivre, où qu'il soit allé. Il se peut qu'il ne soit pas encore arrivé dans la zone de danger. Je me mets en route tout de suite. Le moindre retard pourrait être fatal.

— Mange ! cria sa tante. Pendant ce temps, tu nous raconteras tout. Lynken, rapporte les plats. — Hendrik, nous avons fini, mais il en reste assez pour deux comme toi.

Hendrik obéit machinalement et s'assit devant la table. Il se jeta sur ce que la vieille servante mit devant lui, avouant qu'il ne s'était rien mis sous la dent depuis la veille au soir. Il avait eu du mal à s'échapper de la zone particulièrement surveillée par l'ennemi. Il était parvenu ensuite à parcourir le trajet en pagayant à en perdre le souffle. Heureusement que le courant et la marée descendante l'avaient aidé. Il avait pu alerter quelques fermiers en les hélant de sa barque, une fois le matin venu.

— Il me vient à l'esprit, fit tout à coup Arnould en se dirigeant vers la porte, qu'il me faut prévenir personnes. Quand je pense que du Bois envisageait de partir demain matin pour aller reconnaître le terrain des environs de Wiltwyck afin d'y établir ses Wallons, peut y songer avant que cette affaire ne soit réglée, voir aussi le gouverneur. Il a dû rentrer de sa Bourgeoisie.

— Et moi, dit Dame Cathelyne, je vais préparer le logement du voyageur. Venez, Lynken, Linda !

Hendrik se trouvait maintenant en tête à tête avec Guillaume.

— Et maintenant, Guillaume, raconte-moi tout ce qui est passé ici depuis la venue de mon père. Quand est-il parti ?

En quelques mots, le vieux serviteur fit le récit de ses derniers jours.

— Mais il faut que je vous dise quelque chose de plus qui fera de la peine, Hendrik. Votre mère est morte.

— Morte !

— Il y a de cela, je pense, six à huit mois.

Hendrik demeura un long moment silencieux. Ce récit se tut lui aussi, par respect pour le chagrin qui venait d'avoir altéré les traits du jeune homme. Il reprit :

— Oui, votre père vous cherche. Il ne peut venir à bout de l'expliquer, sachant que son fils est en train de se faire un nom, se dit envoyé par Dieu en cette quête. Ce sont ses conditions, ses termes. Alors, il ne se donne ni trêve ni repos.

— Mais je n'arrive pas à comprendre... ou plutôt je ne comprends que trop bien ! Mais enfin, je ne suis qu'un enfant, je suis un homme ! Il arrive bien un temps où l'homme se libère !

— Peut-être que oui, mais peut-être pas tout à fait, peut-être pas tout à fait. Un père est en droit de s'attendre à ce que son fils le continue. Il a autant de droits sur votre vie que vous en aurez sur ses biens, quand vous entrerez dans son héritage. Il l'affirme à qui veut l'entendre, il se sent responsable de vous jusqu'au bout. Il tire cela de l'Evangile, Hendrik, cet Evangile que maintenant vous dédaignez. Pour nous est loi de vie. Tant que vous vivrez l'un pour l'autre, il portera sa part de votre vie. Il faudra bien

vous habituez à porter votre part de la sienne. On est fait comme ça. On naît pour ça. Peut-être même que parfois on meurt pour ça. On n'en sort pas.

— Etonnante sagesse chez un vieux de ta situation ; tu fais le philosophe, maintenant ? Mais non, tu sermonnes. Tu n'arrêteras jamais de sermonner. C'est dans ton sang.

— Raillez toujours, Hendrik ! cela, c'est dans votre sang, à vous. Mais il n'y a pas de philosophie qui tienne. C'est sagesse de l'Évangile, qui veut que nous portions le joug du Christ comme lui-même s'est chargé de nos péchés, sur sa croix.

— Laisse-moi la paix avec cette vieille chanson !

— Hendrik, je vais me taire, mais il y a une autre voix qui ne se taira pas, c'est la voix de Dieu. C'est l'appel de votre père, aussi, de Mijnheer Clovis Le Clercq. Il est allé crier son appel dans tous les lieux qui vous ont connu, ici, à Manhattan.

— Hein ?

— Il n'est pas de taverne dans la ville où il ne soit entré, demandant si vous vous y trouviez par hasard, mendiant tout renseignement possible. Il a causé avec vos compagnons de beuveries, mauvais garçons et filles mauvaises autant qu'en contient cette ville perdue. Il a contemplé les paillasses où vous avez cuvé votre bière et votre eau-de-vie.

— Mais de quel droit fouiller ainsi ma vie !

— Pour lui, ce n'était pas un droit mais un devoir. Il me l'a dit. "Je veux boire jusqu'à la lie la coupe de la honte", m'a-t-il expliqué. "Je la connaîtrai pour lui. Je me tiendrai à ses côtés devant le trône de Dieu, deux coupables. Je suis responsable de sa faillite, je ne l'ai pas assez aimé. Plutôt, je l'ai mal aimé, car Dieu sait que mon fils a toujours été dans mon cœur."

Hendrik écoutait dans un malaise grandissant cette voix rude que n'adoucissait aucun souci d'en atténuer le tranchant.

— C'est folie que tout ce bavardage !

— Le bavardage est de moi, de lui la détresse. Je le revois encore quand il est revenu de sa visite chez la veuve Pratella et sa fille.

— Il est allé là aussi ?

— Partout où il savait que vous étiez passé.

Le jeune homme maintenant était atterré. Un instant cessa de se préoccuper du danger que courait son père à cette heure même, pour ne plus penser qu'à l'improbable découverte de lui, son fils. Tout ce qu'il avait gardé secret, tout ce qu'il avait systématiquement caché, sa fuite en Amérique avait eu comme but avoué de vivre sa vie comme il l'entendait, loin de la volonté de son père. Ça avait été aussi de la vivre hors de son regard. Et tout maintenant étalé sous ce regard ! Un regard est une chose terrible. Il avait toujours connu l'angoisse de comparaître devant son père. Non pas que celui-ci se fût montré dur dans son comportement de chef de famille ; mais il incarnait la droiture sans faille. Son regard, il ne pouvait faire autre chose qu'apparître à ses yeux comme un regard de juge.

— Guillaume, demanda-t-il brusquement, peux-tu me dire exactement quel endroit il entendait gagner en premier lieu en quittant Manhattan ? Il a traversé le fleuve d'Orléans mais pour aller où ?

— Chez La Bourdette, le fermier français. Je ne sais pas si lui a dit que vous alliez souvent par là. Le gouverneur peut-être.

— Il a vu Stuyvesant, je sais...

— Ou Mijnheer van Tienhoven, ou je ne sais qui. Dans tous les cas, si c'est le gouverneur, on sait bien qu'il ne peut pas être le Français dans son cœur.

— Il accuse tout le monde, le gouverneur. Il est sûr de lui que dans le tas...

— Affaires de contrebande d'eau-de-vie et de poudre, d'armes à feu... Il a sur le cœur les guerres continuelles avec les tribus. Il faut bien qu'une malice s'y mêle, et c'est toujours une malice de blanc.

— Je veux bien. Je ne cache pas que j'ai moi-même eu plusieurs affaires fructueuses dans le nord.

— Dans le nord ?

Le jeune homme laissa la question de Guillaume sans réponse. Une idée venait soudain de percer en lui. Une idée de force. N'était-il pour rien dans cette attaque indienne

Wiltwyck ? Pour sûr qu'il l'était, il n'en faisait pas mystère. Et son père qui était en train de se fourrer la tête dans ce guêpier ! Un souffle d'épouvante et d'angoisse indescriptible le bouleversa. Il se détourna pour que Guillaume, le vieil anabaptiste, ne pût distinguer dans son regard le trouble dans lequel il se débattait désespérément. Allait-il devenir l'assassin de son père ? Ce n'était pas possible ! Ce ne pouvait être les tonneaux d'eau-de-vie qu'il avait transportés lui-même dans la tribu des montagnes de Shawungunk deux semaines plus tôt qui avaient suscité cette levée de tomahawks ! Ce ne pouvait être non plus cet Indien qu'avec l'aide d'un compagnon, il avait proprement assommé dans une taverne des environs de Wiltwyck ! Si on faisait une guerre chaque fois qu'un homme blanc assomme un peau-rouge, où irions-nous ! C'est quasi un devoir de dresser ces sauvages à coups de trique ! Ils en prennent trop à leur aise !

Le malaise intérieur lui devenait intolérable.

— Guillaume, parlons d'autre chose. C'est dommage que tu ne sois plus jeune, Guillaume ; je te demanderais de venir avec moi. J'ai peur...

— Vous avez peur, Hendrik, que tout le passé se dresse contre vous et vous demande des comptes !

— Tais-toi, imbécile !

— Le passé, non. mais Dieu, tôt ou tard.

Hendrik se détourna brusquement.

— Où sont les femmes, je veux dire ma tante... et les autres. Il faut que je parte !

— Une heure de plus ou de moins ne fait pas grand'chose à l'affaire. Il vous faut attendre le retour de votre oncle. Hendrik, avez-vous de l'argent ? Je suppose que Mijnheer Peeters...

— Qu'ai-je besoin d'argent ! Ce que j'ai de wampum¹ sur moi me suffira de quoi payer le passeur. D'ailleurs, La Roca me fera crédit. C'est le passeur. La Bourdette me

¹ Wampum : monnaie indienne en usage à Nieuw Amsterdam pour le petit commerce quotidien. C'étaient des coquillages enfilés sur une ficelle.

procurera un cheval. Sur le chemin, je connais a
gens pour me donner l'hospitalité. Mais où vais-je
ver, grands dieux, où vais-je le trouver ? Depuis des
qu'il est parti ! Le temps de remonter jusqu'à Fort C
— Il voulait s'y rendre.

— Mais il y a la barrière de Wiltwyck, un verrou
J'espère que quelqu'un l'aura retenu avant qu'il
précipite dans le gouffre !

Il frissonna.

— Guillaume, tout ce que tu m'as raconté et expliq
le monde ici le sait ? Je veux dire... Linda ? Est
courant ?

— Pourquoi ignorerait-elle quoi que ce soit ? Elle
vu, tout su, et peut-être plus que tout autre !

— Qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Elle ne dit rien. Elle se contente de pleurer, et
beaucoup dire. Et puis... elle s'en va.

— Tu veux dire qu'elle quitte cette maison ? Po

— Demandez-lui vous-même !

Le jeune homme s'était brusquement levé de

— Hendrik, fit Guillaume, vous allez lui parler sans
mais l'écouteriez-vous ? Vous n'écoutez jamais, ni
ni la mienne, ni celle de ceux qui vous aiment. H
si un jour vous entendez la voix de Dieu, ne la re
pas, elle ! C'est votre dernière ressource, ce sera vo
nière chance ! On ne peut sans danger dire toujou

— Laisse-moi la paix, Guillaume, avec tes sermo
autre chose à faire pour le moment.

Il sortit pour gagner la cuisine. Linda s'en allait ?
invention encore ? Dans la cuisine, il trouva la jeu
et la vieille Lynken qui achevait de placer dans
sac de cuir, pain, pâtés, et tout ce qui subsistait de
froides dans la maison. Elle bougonnait qu'elle n'
pas assez et allait envoyer Guillaume chez le bouc

Hendrik s'approcha de la jeune fille.

— Guillaume me dit que tu quittes cette maison,
Ce n'est pas vrai ?

— Guillaume a dit vrai, Hendrik.

— Mais pourquoi donc ? Ne détourne pas ton regard, tu peux me parler franchement. Je sais pourquoi tu t'en vas. Tu crois que je t'en veux ! Pourquoi t'en voudrais-je ? Je suis le chenapan que je me suis fait moi-même, un fuyard d'abord, puis un exilé... volontaire. Tu n'y es pour rien. Je ne sais plus où aller où je puisse faire figure d'honnête homme. Tu as raison de me mépriser.

— Je ne te méprise pas, Hendrik, tu le sais bien.

— C'est vrai, c'est moi qui me méprise moi-même. En cela tu as dit vrai.

— Je n'ai rien dit du tout !

— Alors, tu me plains, et c'est bien pis. Tu es de la race de mon père. Tu ne dis rien, mais ta voix clame à mes oreilles : tu fais fausse route, Hendrik ! Comme si je ne savais pas que j'ai fait fausse route et que je m'obstine ! Et si ça me plaît, à moi, de faire fausse route ! Je suis libre de ma personne, non !

Ces dernier mots, il les avait presque hurlés.

— Jusqu'à tuer ton père, Hendrik ? Il n'y a pas de limite à cette liberté qui te commande de briser les cœurs, de condamner ceux qui t'aiment à souffrir, sinon à mourir ! Tu es donc satisfait de cette liberté qui t'a fait parcourir toutes les étapes du péché et qui maintenant te conduit au meurtre ! Oh ! bien involontaire, je te l'accorde, mais qui n'en est pas moins fatal ! Es-tu donc insatiable ? Et quand tu auras atteint ce but, quoi donc après ? Quand tu auras touché le fond, quelle autre étape créeras-tu de toutes pièces pour descendre plus bas encore ?

— Ah ! tais-toi, tais-toi ! Je deviens fou !

— Je te demande pardon, Hendrik. Je n'avais pas l'intention de te parler. Ta tante a besoin de moi, au revoir !

— Ne t'en va pas, Linda !

— Adieu !

— Non !

Elle avait fermé la porte derrière elle. Elle la rouvrit un instant plus tard.

— Ta tante te fait dire que quelqu'un désire te voir immédiatement. Il est dans la grande salle.

Hendrik se donna le temps de recouvrir tout son froid avant de s'engager dans le corridor sombre versait toute la maison jusqu'à la porte d'entrée. — fut-il passé que Linda dissimulée dans l'ombre rent la cuisine et se jeta sur un escabeau, secouée de s — Ne te mets pas en peine pour ce vaurien, Lind voix de la vieille Lynken. C'est sa joie de faire t tu ne vois donc pas ?

— Non, je ne vois pas, Lynken, je ne vois plus pourtant est évident. Je vois seulement un malheur se donne des airs d'être indifférent au mal qu'il n'as donc pas vu son regard ? Celui d'une bête t Quelque chose le tient à la gorge !

— Je n'ai vu qu'une chose, c'est qu'il t'aime et l'aimes encore.

— Qu'il m'aime ? Non, il a dû dire ces mots à to filles faciles qu'il a rencontrées. Que je l'aime C'est possible, Lynken, pour mon châtement. Mais pas pu faire, aux jours du bateau, que je ne me s à l'aimer, et mon péché, Lynken, est péché de fid ne sais pas reprendre mon cœur. Il est piétiné, in saigne et il pleure, mais il aime et c'est sa joie ensemble son désespoir. Car il n'y a d'espoir po que de l'aimer toujours, en silence, de loin, en vain

— Tu exagères avec tes scrupules religieux.

— L'amour chrétien est un sacrement de commun Dieu, Lynken. On n'en fait pas un jeu. Je souff que je suis dans le vrai. Pourquoi me plaindrais-je dans la voie du Seigneur. Hendrik n'est pas mon m l'était, je le supporterais et vivrais pour lui, dus mourir. Je ne suis pas à lui, il n'est pas à moi. Il fa à la Parole. Nous n'avons pas dit la parole qui lie personne ne délie. Il se moque de Dieu : je ne puis sa folie, quoi que dise mon cœur pour me contredi

— Mais tu le repousses dans le péché, ton Hendrik

— Non. Mais peut-être se le dit-il et le dit-il à pour se donner une excuse.

— Il ne m'a rien dit de semblable, en tous cas,

en être sûre. Mais pourquoi s'obstine-t-il à fuir cette maison ?

— Pourquoi ? Cherches-en la raison dans son cœur, s'il veut se confesser à toi. Pourquoi a-t-il quitté la maison paternelle ? Il n'y a rien qui puisse le lier ; son caprice lui-même le trahit. Il a fait de lui un meurtrier de son père. C'est comme si c'était fait ! Ah ! que Dieu veuille nous épargner à tous cette calamité, s'il en est encore temps ! Lynken !

— Oui, Linda !

— Tu m'aideras tout à l'heure à remplir mon coffre. Puis, tu m'aideras à le porter chez Mevrouw Leendersen, tout près du mur. Je lui ai parlé hier sur le Marktveld. Elle m'hébergera quelques jours, le temps pour moi de me retourner et de trouver le moyen de regagner les gens de mon peuple et de ma foi.

— Bien sûr, Linda, je vais t'aider, bien que je trouve que tu as tort de t'en aller. Cela ne changera rien à rien, et tu risques de tomber dans une situation malheureuse que tu ne mérites pas. Tu es faite pour être dame, Linda, tu es assez fine pour cela. Que deviendras-tu dans ces champs lointains ? Une femme de fermier ! Tu vaux plus que cela.

— Que ferais-je ici ?

— Tu es presque dame de compagnie. Il ne tient qu'à toi de devenir maîtresse en second ! Tu sais bien ce que je veux dire !

— Et toi, tu ne sais pas ce que tu dis ! Tais-toi !

— Tu as dit à la maîtresse quand tu partais ?

— Je lui ai dit : tout de suite. Je partirai demain matin. Guillaume entra.

— On sait déjà dans la ville les nouvelles qu'Hendrik a apportées. Ça fait un remue-menage ! J'étais allé jusque chez notre voisin le boucher chercher un jambon... Hendrik aura de quoi manger pour huit jours. J'ai rencontré deux Wallons. Eux qui pensaient partir pour Wiltwyck incessamment, les voilà encore dans l'incertitude ! C'est vrai ! En sortira-t-on jamais de ces guerres à répétition ?

— Un jour à la fois, Guillaume. Tu me le dis tous les jours ; laisse-moi te prêcher le sermon, pour une fois.

— Je donnerais beaucoup, vieille Lynken, pour savoir qu'il est advenu de Mijnher Le Clercq !

Cependant, Hendrik était entré dans la grande salle, et quelque'un, lui avait-on dit, l'attendait. Il poussa un cri de surprise quand il se trouva en présence de Loys van Hoven.

CHAPITRE XII

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Loys de but en blanc. J'apprends simultanément ton arrivée à Manhattan et de sinistres nouvelles dont tu étais porteur. C'est donc... En tout cas, tu as été sérieusement bouleversé par ce qui je te retrouve dans cette maison dont tu avais juré de ne plus franchir le seuil.

— Le nouveau, pour moi, ce n'est pas l'attaque des Indiens sur les sables de Wiltwyck... et il y en a peut-être d'autres. Les Pachami et les Mohicans étaient passablement inquiets ces temps derniers. Non. Le nouveau pour moi, c'est que mon père est par ici et qu'il est parti, par une circonstance qu'on m'a expliquée, à Wiltwyck pour continuer sa recherche. Wiltwyck ! De tous les endroits du monde, c'est celui où il ne faut pas aller en ce moment !

— Et où tu retournes !

— Comment faire autrement ? J'y cours. Mon père est à la piste. Il va falloir que je me mette sur la piste aussi, qu'il ne soit trop tard. Je pars dans un instant.

— Mon père m'a raconté en effet qu'il avait reçu de Mijnheer Le Clercq. Tu sais, je suis rentré hier à la ferme du nord de l'île... Mais quelle idée est la tienne de Te ramener aux Pays-Bas ?

— Je ne sais pas, fit Hendrik d'une voix sourde. Oui, si, je sais. Il me croit perdu et veut m'arracher à mon propre destin.

Loys éclata de rire.

— Ne ris pas, fit Hendrik agacé ; tu ne peux me reprocher qu'il fait en ce moment. Il a traversé l'océan, il s'es

le devoir de me suivre à la piste et de relever les souvenirs qu'on a conservés de moi, de mes allées et venues dans les tavernes et autres lieux de Manhattan où l'on s'amuse. Et maintenant, il est sur un sentier qui le conduit directement à sa perte si quelqu'un ne l'arrête à temps : c'est à moi de le faire. Ce qu'il a entrepris est peut-être insensé, comme tu peux penser, comme je le dis moi-même, mais c'est une folie sacrée. On n'a pas le droit d'en rire !

— Ne te fâche pas, mon vieux. Comme tu dis, je ne savais pas, je n'ai pas l'habitude. Je me contente de marcher sur les traces de mon père, sans penser plus avant. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

— Non, ce n'est pas du tout la même chose.

Après un silence assez embarrassé, comme si de parler de ces choses était une nouveauté où ils se sentaient empruntés et gauches, Loys reprit :

— Tu pars donc à la recherche de ton père. Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Le suivre sur le chemin dont il a laissé l'itinéraire. Il se trouve en ce moment de l'autre côté de l'Hudson, à cheval, en route vers le nord. Malheureusement, il a une avance de deux jours. J'espère qu'on l'aura averti. Il y a pas mal de fermes dans cette région où je suis connu.

— Tu pars seul ?

— Et comment veux-tu que je fasse autrement ? Je ne vais pas attendre les secours que le gouverneur ne va pas manquer d'envoyer à Wiltwyck !

— Je veux bien t'accompagner, si tu acceptes. Deux valent mieux qu'un en de telles situations. Armés tous deux, nous passerions partout !

— Ma foi, dit Hendrik après un instant de réflexion, si tu peux le faire, tu me rendrais service !

— Bon, je vais me préparer. Ce ne sera pas long. Nous trouverons des chevaux à la ferme La Bourdette.

— C'est là que je pensais, en effet, me procurer une monture.

— Pour les armes, j'ai deux bons pistolets.

— J'ai les miens, fit Hendrik ; ils ne me quittent jamais.

A tout à l'heure donc, chez le passeur. Ne te attendre !

Arnould Peeters rentra chez lui peu après le Loys van Tienhoven. Hendrik jugea préférable de noncer que Loys l'accompagnerait. Le jeune homme plus maintenant aucune raison d'attendre. Il se vo de vivres pour huit jours, sa tante ayant été pr Il partit donc, après avoir salué ses oncle et t domestiques aussi lui dirent leurs vœux de réus n'en était pas.

Les événements se déroulèrent selon les plans jeunes gens. Ils traversèrent le fleuve dans la voile du passeur, l'Espagnol La Roca. Enfermé pensées, Hendrik laissait sans réponse le bavard compagnon, si bien que celui-ci finit par se taire seur qui connaissait les deux voyageurs de lon s'imagina tous les malheurs du monde et prit de circonstance. Il ne tomba pas de haut quand eut confié en aparté que les Indiens avaient décl attaque sur Wiltwyck et qu'ils allaient à la rech père de son compagnon qui était en train de se dans ces parages dangereux.

— Son père, señor ? Ce doit être le voyageur traversé il y a deux jours ?

— Probablement !

Le fleuve a une demi-lieue et plus de large endroit. Ce long moment d'inaction permit à He repasser en son esprit les moments désagréables qu de vivre chez son oncle, en particulier les instan en tête-à-tête avec Linda. Il sentit peser encore cœur le désespoir de l'occasion à jamais perdue. M dement, il se sentit ramené à l'angoisse qui en lui les autres. Quelle situation bancale que la sienne plus de nulle part, il n'appartient à nulle part, sa dérive. Partout il se heurte à l'indifférence, ou à l ou au mépris, ou tout au contraire à un amour qui l le gêne, l'agace, l'irrite. Il vient cependant de découverte : là où il passe les larmes jaillissent,



*Ils traversèrent le fleuve dans la barque à voile du passeur,
l'Espagnol La Roca.*

france imprévue se fait jour, des reproches m'insupportables que ceux qui ne le sont pas le p' et le traquent. Et maintenant, il se découvre à la de son père qu'il fuyait, il sait qu'il n'aura de ne l'ait trouvé, et il appréhende ce moment de la plus que toute autre chose. Son père... mais est son père ? Il s'impose à lui grandi d'il ne sait de de coudées. Ce n'est plus le même homme, c'est un Pourtant...

Il s'appesantit sur cette découverte avec étonn un instant, tout son passé lui revient à la mémoire si pieuse et qu'il ne reverra plus, son père... jamais remarqué qu'il fût à ce point porté sur la choses de Dieu. Sans doute était-ce parce qu'il n' nait que fort rarement l'occasion d'exprimer ce de plus intime en lui, étant homme peu démonst peu de phrases. Et puis, tout à coup... il est comme si quelque chose s'était déchiré qui cachait véritable. Peut-être peut-on comprendre ce qui s Sa femme morte, la solitude pesant, il s'est jeté s venir de son fils. L'idée s'impose de le retrouver mis en route.

Hendrik s'arrête brusquement dans cette évoc devine tout ce qu'elle a d'artificiel. Cette passio rieuse qui le meut, elle a jailli de cet autre mys en lui, dans les profondeurs de lui-même... Die ment dire cela ? Hendrik évitait toujours de pens

Et puis, voilà, se dit-il : il sait tout. Je le che c'est lui qui réellement me cherche, même quand qui veux l'atteindre. Non, c'est vrai, rien ne p séparer.

— A quoi penses-tu, beau rêveur ? fit Loys, so es malade ? C'est si peu toi, un homme absorbe pensées.

— Malade ? Oui, du cœur.

— Hein ?

— Je m'aperçois que je suis en train de tuer mais je le fais avec raffinement, en prenant m Une sorte de torture. Je le ronge par le dedans. J

bête de proie, je le dévore. quasi.

Loys éclata de rire.

— Tais-toi, hurla Hendrik, tais-toi ! Tu es incapable de comprendre certaines choses.

Sa voix s'étrangla dans un sanglot. Il eut honte, se détourna et alla s'asseoir à l'avant de la barque. Loys haussa les épaules et le laissa, grommelant son dépit, sans doute, de voir à quel point l'homme qu'il s'était mis en tête de former pour les grandes aventures était encore un enfant. Car il avait eu cette idée, un jour, de dresser Hendrik comme on dresse un vautour pour la chasse, ou un chien. Il voulait en faire son homme de main. Jusqu'ici, largement à son insu, d'ailleurs, Hendrik s'était plié à cet apprentissage qui prélude au crime.

La traversée s'achevait. La Roca fut payé et les deux jeunes gens s'engagèrent hâtivement sur le chemin qui devait les conduire à la ferme La Bourdette. Le chemin qu'ils suivaient était à peine tracé, à travers des champs où croisait la prochaine moisson. A partir de la mi-coteau, les bosquets épars s'épaississaient en une barrière drue. La ferme apparut bientôt, une grande bâtisse en planches auprès de laquelle se trouvaient quelques hangars et des étables. Le mugissement des bêtes enfermées dans des parcs enclos de palissades témoignait de l'importance de la ferme.

— Après le père, le fils !

C'est par ces mots que les jeunes gens furent accueillis quand ils pénétrèrent dans la grande salle de la ferme La Bourdette. Toute la famille, les valets et les servantes étaient réunis autour de la grande table. Le repas marquant la fin du jour traînait interminablement.

— Entrez donc, poursuivit le fermier à la voix de stentor dans un hollandais de fantaisie où les mots français étaient les plus nombreux — il était Français d'une famille transplantée en Virginie au début de la colonisation de ce pays.

— Vous devez avoir faim ! Quand on a préparé à manger pour dix, il y en a assez pour douze.

— Non, répondit Hendrik, nous avons mangé.

Il alla s'asseoir auprès du fermier, un homme d'important embonpoint et de visage congestionné. Des cheveux

grisonnants s'échappaient de dessous son bonnet.

— Vous avez vu mon père, je suppose ?

— Oui, il est venu me louer deux chevaux. Mais compris qu'il vous cherchait.

— Deux chevaux ? Ah oui ! il a avec lui un g domestique indien de mon oncle. J'avais oublié. me faut, à nous aussi, des chevaux. Il faut que je mon père à étapes forcées. Il est monté vers le no recherche, oui, et les Indiens se sont mis en mouvement le pays d'Esopus.

— Ah ! fit le fermier, mauvaise nouvelle ! Ceux d risquent de bouger, à leur tour.

— Je ne pense pas. Ce sont surtout les Hackens descendent des Catskills.

— Vous avez été par là, chez eux, aussi ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ne jouez pas au trop fin avec moi, monsieur. Ce que vous faites en petit avec nos Indiens d'ici faites en grand là-haut. Inutile de le cacher, ou semblant de ne pas comprendre. Vous leur vendez de-vie à pleins tonneaux ; c'est votre monnaie d pour les peaux de castor. Vous deux, on peut voir à la piste dans les villages indiens en repérant les ivres morts, ou les bagarres nées de saouleries coûter cher. Peut-être pas à vous-même... quoique vous dites, votre père qui va se perdre dans pourrait bien payer les dettes de son fils, avec us — Taisez-vous, La Bourdette. Vous n'avez pas le dire cela.

— Oui, j'exagère. Mais vous vous souviendrez tous que je vous ai prévenus dès le commencement. bien qu'on vende aux Indiens des marchandises d mais dans les limites du bon sens. C'est ce que à votre père : quand on a affaire à des jeunes fou sait pas à quelles catastrophes on court, aussi dro queue de pie !

— Ah oui, vous avez dit ça à mon père ?

— Pourquoi lui cacher ce que tout le monde sai

tout au moins. Un autre que moi le lui aurait dit, et avec moins de ménagements.

— Qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Il a semblé en être très affecté. Je ne sais plus comment il a dit cela, mais c'était quelque chose comme ceci : quand on ne perd que sa propre vie, c'est déjà un crime, mais contre soi-même. Quand on met en danger la vie d'autrui, il n'y a plus de limite à la culpabilité. De toute façon, c'est pécher contre l'homme et contre Dieu. Cela se paie. Il a l'air d'être furieusement religieux votre père, entre nous. C'est tout juste s'il ne s'en frappait pas la poitrine, comme si c'était lui le coupable !

Le silence avait repris les deux interlocuteurs, l'un et l'autre étant absorbés par une vision intérieure, ou une idée inopinée. Hendrik savait que ces hommes et ces femmes qui l'entouraient recevaient tous les jours, probablement, des visites d'Indiens. Ils étaient paisibles, domestiqués, apprivoisés, comme disait Loys avec une nuance de mépris quand il lui arrivait de faire allusion à ces êtres à demi hébétés. Mais ces gens de ferme savaient qu'un rien pouvait transformer ces Indiens indolents en bêtes féroces. L'eau-de-vie qu'on leur vendait en fraude suffisait.

— Ecoutez, dit Hendrik en s'adressant au fermier, que j'aie eu des torts, c'est possible, mais d'autres avant moi et avec moi en ont eu aussi. Je pourrais citer vingt citoyens de cette vertueuse ville de Nieuw Amsterdam qui font le trafic d'eau-de-vie et de poudre à mousquet. Vous les connaissez aussi. Alors, inutile de m'accabler.

— Ce n'est pas vous qui êtes accablé ! Vous avez, vous, le cœur léger ! Lui, pas. Votre père a le cœur aussi sensible qu'un cœur de fille, et aussi lourd qu'un chariot de pierres. Mais comme il disait lui-même : mon fils s'est échappé de ma main, je ne puis plus rien que récolter le fruit de ses erreurs. J'en ai bonne mesure.

— Il n'avait pas à vous faire ces confidences.

— Je ne les avais pas sollicitées. Je me suis seulement dit : passe encore si ces erreurs ne doivent porter fruit de misère et de mort que sur lui, le père ! Car de toute façon, un père ne peut se débarrasser de ses responsabilités. Un

fils de ses œuvres, c'est lui-même qui se prolonge. revient en bonne justice.

— Taisez-vous !

Coléreux, Hendrik avait crié ces mots. Le feu fut éteint. Le jeune homme s'était levé et marchait fébrilement de long en large. Il finit par dire, la voix altérée :

— Je parle, je parle. Je devrais être déjà en route. Allons marcher toute la nuit. Au petit matin, nous irons à Creek Village, à mi-chemin de Wiltwyck. Je le sais bien. Si mon père s'est arrêté en route, averti d'un danger ou d'une autre du danger, c'est là presque sûrement qu'il n'est pas là, nous verrons quand même plus clair dans ces affaires. Pouvez-vous nous louer deux chevaux ?

— Comme je l'ai fait pour votre père et pour son frère. Pour le prix, nous nous arrangerons plus tard.

Les deux voyageurs se mirent en route à la nuit tombante, c'est-à-dire assez tard, les nuits étant courtes. Le chemin était facile à suivre. Il suffisait de remonter le fleuve en suivant la rive, qu'il y eût sentier ou non. Les deux jeunes gens avaient souvent parcouru ce chemin ensemble, ou chacun pour son compte. Ils en connaissaient tous les accidents.

Silencieux, Hendrik s'avavançait le premier, suivi de son ami. Il savait que l'humeur de son ami agaçait. Il savait quelle question son père avait dû apercevoir, en bordure de tel sentier sur la rive de telle rivière. S'y était-il arrêté ? Questionné hommes et femmes, et telle fille avait-elle répondu sous son regard perçant ? Hendrik se prenait à son tour, vu de personne puisqu'il faisait nuit, troublé par une gêne inconnue jusqu'à ce jour. Il devinait que son père avait pu, avec patience, appliqué comme quand on a un devoir difficile, douloureux, relever toutes ses questions comme s'il fallait en faire la somme afin que son fils en finisse enfin connaître toute sa charge de souffrance ! Quelle question aura-t-il devant lui demain, ou le jour suivant, se trouvera en sa présence, et que son père fera-t-il de son regard pénétrant ? Un regard qui a toujours tout !

Il sait bien que ce ne sera pas pour l'accabler, ni non plus pour lui demander des comptes. Il a réussi, à force d'imagination, à reconstituer ce qu'il croit être la raison du comportement de son père. Il s'est pris d'une passion soudaine pour son fils qu'il semble avoir redécouvert depuis peu, depuis la mort de sa mère, peut-être. Tout plein d'une piété austère, dure, il s'est senti responsable devant Dieu de ce fils... perdu. Alors, pour se mettre en paix avec Dieu, et mourir avec conscience nette — car la mort est inévitablement proche, pour un vieil homme — il est parti à sa recherche, pour pouvoir dire à son juge : ce que j'avais perdu, je l'ai retrouvé ; ce que le monde avait pris, je l'ai repris.

Mais non, cela ne peut s'être passé tout à fait ainsi. Guillaume a dû recevoir ses confidences. Guillaume lui a dit : "Votre père, il est fils de l'Évangile. Ce qui est perdu il faut le sauver, tout simplement, à n'importe quel prix ! C'est la volonté de Dieu." Quelle manie de mêler ainsi le vieil Évangile à la vie de tous les jours d'un homme de ce siècle. Comme si cela ne suffisait pas, en bonne religion, de se contenter de recevoir les grâces de Dieu et de dire merci !

Avec l'aube, ils furent en vue d'un groupe de trois fermes dressées sur une colline. D'elles un chemin descendait jusqu'au fleuve, où un débarcadère fait de pilotis retenait plusieurs barques attachées. Ces fermes appartenaient à des Anglais, arrivés depuis quelques années de la Nouvelle Angleterre, où ils n'avaient pu supporter l'administration puritaine. Ils se voulaient libres et étaient heureux d'avoir trouvé un pays à leur goût. Hendrik et Loys les connaissaient bien mais ils se savaient connus d'eux de fâcheuse façon. Car ces intrépides pionniers prétendaient, race incorrigible, pratiquer les mœurs évangéliques en ce pays peuplé de sauvages et de peaux blanches à conscience douteuse. Ils avaient dit aux deux jeunes gens leur fait, à plusieurs reprises, ayant eu vent de leurs tractations obscures avec des tribus voisines. Le vieillard qui était le chef incontesté de ces trois familles apparentées l'une à l'autre, régnait un peu à la façon d'un patriarche. Trop âgé pour

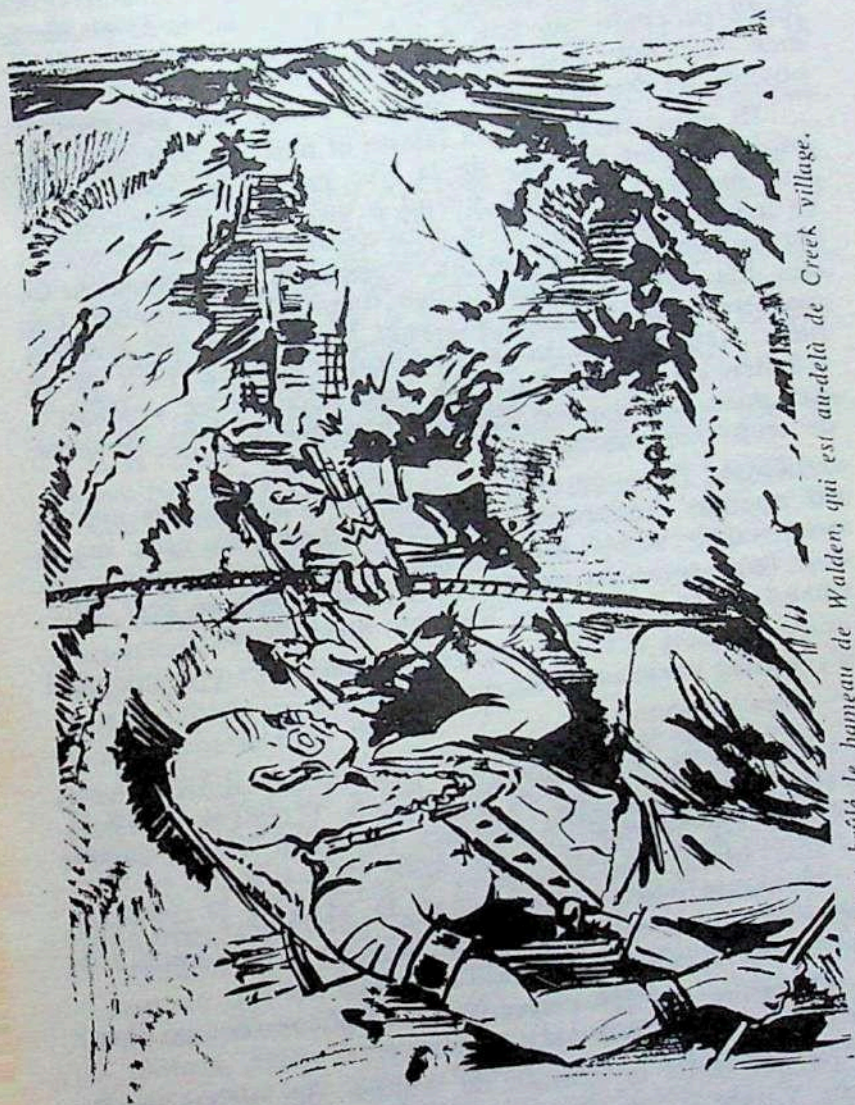
travailler lui-même maintenant, il était tout naturel que la tête de la petite communauté, le juge accepté de façon réelle le chef religieux. Hendrik évitait souvent de rendre visite à la tribu du vieux Willis, il disait. Il se doutait bien qu'il connaissait toutes ses activités. Dans les vicissitudes parfois sanglantes des ports des blancs et des rouges, dans cette région, les tribus anglaises avaient toujours été épargnées des Indiens, que Willis s'était fait des amis des tribus avoisinantes, aussi, le cas échéant, leur défenseur et leur avocat. Hendrik connaissait ce détail. Il évitait de rencontrer ces

Ils résolurent donc, son compagnon et lui, de ne pas s'arrêter ici et de se hâter pour atteindre le petit village de pêcheurs, trappeurs et chasseurs qu'ils visitaient habituellement, et qui était bâti au fond d'une crique, très proche, Creek village. C'étaient les Anglais qui lui avaient donné ce nom : il lui était resté. Sûrement son compagnon n'en avait dû passer par là. Peut-être s'y était-il arrêté ; peut-être avait-il trouvé-il encore ?...

CHAPITRE XIII

Creek village était blotti au pied d'un promontoire qui à vrai dire n'avancait pas considérablement dans le fleuve mais qui, couronné d'une forêt de sapins, formait une sorte de barrière à quiconque projetait de descendre ou de remonter le chemin longeant le fleuve. La colline s'arrêtait en falaise abrupte sur la rive du fleuve, qui faisait à cet endroit un léger coude, ne laissant de libre que la largeur d'une route d'ailleurs récemment consolidée par l'outil de l'homme. Le village était situé entre deux replis du terrain, dans une vallée qui s'ouvrait sur les eaux du fleuve majestueux, un peu moins profondes que vers le sud, mais capable pourtant, à en juger par ses dimensions, de recevoir des navires remontant de Manhattan.

Hendrik et son compagnon avaient depuis un certain temps dépassé la hauteur sur laquelle s'édifiaient les fe



— Ils ont brûlé le hameau de Walden, qui est au-delà de Creek village.



— Ils ont brûlé le hameau de Walden, qui est au-delà de Creek village.

Willis et approchaient de la passe qui leur donnait accès à la crique et au village. Ils envisageaient avec un certain repos prochain, un bon repas et quelques heures de sommeil. Ça leur était dû. Hendrik, de son côté, espérait obtenir ici des nouvelles décisives concernant son affaire.

Ils approchaient de la falaise et déjà le soleil brillait au-dessus des collines de la rive gauche du fleuve. Ils enlevèrent leur manteau de forêt, quand à un détour du chemin ils se trouvèrent en présence d'un cavalier qui marchait vers eux. Il arrivait de Creek village. Ils reconnurent instantanément un des fils Willis, homme d'une quarantaine d'années, d'une manière de géant blond aux yeux bleus. Ils le saluèrent très bien. Hendrik eut un mouvement d'humeur. L'absence de l'homme d'éviter les fermes anglaises était déçu : elles étaient toutes dans la personne d'un des hommes de cette région, un homme de trop bon renom.

— Éviter l'homme était impossible. D'ailleurs, il avait déjà été aperçu du fermier. Celui-ci avait levé les bras et pour saluer semblait-il que pour attirer leur attention. Ils leur firent signe de s'arrêter. Ils échangèrent un regard et quand ils se furent tous les trois immobilisés.

— Vous allez à Creek village ? Autant vous prévenir que n'y a plus personne.

— Plus personne ?

Le village devait compter environ de quinze à vingt maisons basses, couvertes de roseaux. C'était une habitation stable bien que les hommes, pour leur travail, étaient obligés de circuler dans un rayon assez vaste, dans le pays environnant.

— Quelques hommes sont encore là. Mais on attend le retour de l'Indienne à tout instant. Les femmes et les enfants sont allés de l'autre côté du fleuve.

— Qu'est-ce qui fait croire que les Indiens sont encore là ? Ils en veulent à Wiltwyck !

— Ils ont brûlé le hameau de Walden, qui est à l'ouest de Creek village d'une vingtaine de milles, comme vous savez. C'est là où précisément votre père devait s'arrêter. C'est pour ça que nous avons donné le nom d'un ami.

— Ah ! vous avez vu mon père ? Savez-vous où il est ?

— Je viens précisément de Creek village pour m'enquérir. Votre père a passé la nuit chez nous... pas celle-ci, l'autre. Vous feriez bien, Hendrik Le Clercq, de passer par la maison.

— Il faut absolument que je trouve mon père ! Je n'ai pas de temps à perdre.

— Votre père n'est plus à Creek village ni non plus à Walden. Où peut-il être, Dieu seul le sait. Son guide et lui sont allés au-delà de Walden probablement, mais on n'a plus de nouvelles d'eux, pas même de la bouche des fuyards qui sont arrivés à Creek village hier soir après avoir marché toute la journée. Ils venaient du nord d'Esopus et même de la vallée de Wallkill et des Catskills.

— Il me faut y aller ! Mon père est en péril !

— Sans doute ! Mais je ne comprends pas ; votre père est à votre recherche et vous...

— Oui, j'étais par ici. Mais je suis descendu à Manhattan pour prévenir le gouverneur Stuyvesant de l'attaque des Hackensacks. J'ai appris alors que mon père s'était mis en route pour les régions d'où précisément j'étais venu, à ma recherche.

— Dommage qu'il ne soit pas venu quinze jours plus tôt ; ça nous aurait évité bien des ennuis ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'un Indien mis à mal par un blanc a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase ! Et peut-être savez-vous, Le Clercq, qui est cet éternel bagarreur qui s'est fait un ennemi personnel de tout Indien vivant entre Rondout et Fort Orange ? Vous avez bien réussi dans vos entreprises, Le Clercq ; à d'autres d'en subir les dégâts !

Hendrik était devenu tout rouge mais ne répondit pas. L'homme qui lui parlait n'était pas de ceux qu'on peut faire taire d'une injure ou d'un haussement d'épaules.

— Allons, venez à la maison. Vous vous y restaurerez. Après, vous irez votre chemin, celui que vous pourrez prendre, veux-je dire. M'est avis que si vous voulez continuer vers le nord, il n'y a plus de voie disponible que celle du fleuve.

— Ça ne m'apprendra rien sur mon père.

— Si votre père n'est pas à Wiltwyck en ce moment, n'est plus nulle part, plus du moins où vous pouvez le rejoindre.

— Vous voulez dire mort ?

— Mort peut-être, mais je dirais plutôt prisonnier. Un blanc prisonnier vaut plus pour un sauvage qu'un mort. Il y a la rançon au bout des palabres ! Allez, allez, vous restaurer, vous et votre compagnon et après. Après, vous ferez ce que vous voudrez !

— Allez devant, M. Willis, nous vous suivons.

— Vous serez les bienvenus !

L'homme partit, suivi du regard des deux jeunes gens.

— Je n'y vais pas, fit soudain Loys ; ces gens-là ont un langage pieux, je ne puis les supporter.

— Je les supporte bien, moi ! fit Hendrik irrité, sachant comment faire taire sa propre exaspération sans doute raison dans ce qu'il vient de me dire. Mais il faut toujours que son père et lui et les autres de la tribu te mettent le nez dans tes fautes et tes erreurs. Tu fais tout font sans en avoir l'air, sans cris, sans accusations, ce qui t'enlève le plaisir de crier à ton tour ! Evidemment, j'ai assommé le bonhomme, mais je ne l'ai pas triché.

— Comme toi-même tu trichais, sans doute !

— Si je suis devenu tricheur, c'est toi qui me l'as appris. C'est toi qui m'as enseigné toutes les ficelles du métier avec les Indiens, c'est toi qui m'as fabriqué ces fausses pièces pour ce métier de malheur ! Je commence à comprendre ce qu'il va nous en coûter à mon père et à moi.

— A ton père surtout, je pense. Toi, tu t'en tires avec élégance, comme toujours. Tu retireras une bonne part de ces malheurs paternels !

— Tais-toi ! hurla Hendrik.

— Me taire ? Quand je voudrai. Je suis ton aîné, tu m'as accompagné, c'est par pure camaraderie. Ne me fais pas regretter d'être venu jusqu'ici en cette expédition. Je ne voulais pas te voir aller seul au danger. Mais

que ce soit à l'encontre de ton désir. Tu te veux seul pour que personne ne contemple ta confusion.

— Je crois que seul me pèserait le regard d'un honnête homme. Ne te fais donc pas de souci pour cela !

Loys le toisait, furieux. Il avait la volonté de rompre, tout en sauvant la face. Il ne désirait pas aller plus loin jugeant que poursuivre était insensé. Ils étaient insuffisamment armés. A ses yeux d'ailleurs, le père d'Hendrik n'avait plus besoin de secours.

— Je m'en vais : tu n'as plus besoin de compagnon ! Tu n'as pour lui que ta mauvaise bile ; j'aime autant m'en passer.

— Je vois, tu commences à découvrir où tu m'as conduit, en quelle impasse ton magnifique exemple... Tu commences à trembler et ne veux pas contempler le spectacle final !

— Non. Je ne veux pas aller plus loin parce que je tiens à la vie. Tu as entendu ce que disait Willis ? Ton père est ou prisonnier ou hors d'atteinte, mort. Tu n'as plus besoin de moi.

— Tu n'as pas le désir de rencontrer des hommes en colère. Ici, ce n'est pas comme à Manhattan, tu ne t'en tirerais pas par une pirouette. Eh bien, va-t-en ! Je continuerai mon chemin tout seul. Va-t-en ! te dis-je. A mon tour de porter le fardeau : je veux être seul à le faire, comme lui. Avec lui. Va-t-en ! Va-t-en ! Je ne vais tout de même pas te chasser à coups de pierres !

— Je constate que tu es très habile homme. Ta conscience te taquine, tu te hâtes de traîner un coupable devant elle pour le décréter d'accusation ! Cela te donne bonne figure ! Je n'ai pas peur de ta conscience, Hendrik Le Clercq ; je sais de quoi elle est faite et quelle est sa couleur ! Au plaisir de vous revoir en des lieux plus cléments, Mijnheer !

Il s'éloigna. Hendrik n'eut pas un cri pour le rappeler. Pourtant la solitude lui apparut à ce moment le mal le plus cruel qui pût le toucher. Sa fierté naturelle le raidit. Il se détourna de son interlocuteur de peur que l'autre ne lût dans son regard un appel désespéré. Mais Loys n'avait pas en tête un tel souci. Il désirait avant tout se tirer d'une

aventure qui tournait mal. Il n'aimait pas les complications sentimentales. Il pressentait des explications pénibles. Hendrik lui avait donné son congé : il ne fallait pas lui en avoir l'occasion de le reprendre. Il ne se retourna pas, ne détourna pas. Il suivit son chemin tout droit jusqu'à ce qu'un épaulement de terrain l'eût caché aux yeux de son père qu'il venait de quitter.

Le cœur d'Hendrik était inexprimablement lourd. C'était la première fois sans doute ressentit-il tout le poids de la solitude. Tout était contre lui, tous étaient contre lui, d'abord et surtout ceux qui lui étaient le plus chers, son père, Linda. Ceux de la famille Peeters aussi évidemment, en qui il discernait, derrière le masque d'affabilité, une incurable méfiance, d'ailleurs compréhensible. Mais son père ! Linda ! Contre lui, vraiment ! Ou contre qu'un d'eux ? lui ? Mais il était entier, indivisible. Il n'avait pas d'autre chose à présenter pour cette partie de lui-même dont l'autre partie, maintenant, avait honte. Il était ce qu'il était, pas plus, pas moins, qu'un partagé entre le oui et le non !

Tout était en lui retourné au chaos. Une tormente de passion, de colère, de honte, de dépit, de reniement de lui-même, de défi, tout en lui passait d'un pôle à l'autre pôle. Quand il eut retrouvé un peu de calme, deux choses étaient toujours sur ses lèvres, celui de son père et celui de Linda.

Faut-il s'étonner que ce garçon qui avait rompu tout ce qui était honorable, dans un désir passionné de liberté, de pendance qu'il avait poussé jusqu'au cynisme, jusqu'à la volonté de scandale, un homme bardé d'orgueil de son nom de cap, se sentît tout à coup ramené à cette faiblesse de son père ? Faut-il à qui il faut le support d'un nom pour pouvoir se raidir et faire face, le cri du fils qui appelle son père, le cri du jeune homme qui appelle celle en qui la grandeur et la joie de vivre ont à ses yeux pris visage ? Brutal, au sein de sa dérive, il avait pris conscience de deux faiblesses, mais deux fidélités qu'il avait bafouées dans sa jeunesse, sa langue et son arrogance, maîtresses insatiables de sa vanité, ses idoles. A quoi bon appeler maintenant ce père qu'il avait méprisé, à chaque pas qui le rapprochait de lui, s'

davantage ; cette jeune fille, dont il sentait qu'il s'était séparé à tout jamais, s'étant acharné à détruire en elle, en le souillant, l'image de lui que l'amour avait dessinée !

Il demeura un long moment prostré. Toute une nuit de chevauchée maintenant lui tirait douloureusement dans les membres. Il se leva pourtant, résolu d'aller chez les Willis, quoi qu'il pût lui en coûter, chercher quelques souvenirs du passage de son père. Et aussi, il le pressentait, quelque chose de leur parole virile. Il savait bien que ces hommes et ces femmes, dans leur simplicité rugueuse et fruste, dans leur langage où chaque phrase évoquait quelque texte de la Bible ou quelque interjection pieuse, le harcèleraient encore d'un reproche muet : car Hendrik en était arrivé au point où la simple évocation de Dieu était comme un réquisitoire. Surtout que, obsédé par tout ce qu'il savait du voyage de son père et des raisons qui l'avaient provoqué, il en était arrivé à assimiler cette volonté paternelle de le retrouver à la volonté de Dieu pour l'atteindre et anéantir en lui son idole intime, son orgueil.

Il arriva en vue de la ferme des Willis, trois fermes réunies à vrai dire, quelques instants plus tard. On l'attendait. On comptait aussi sur son compagnon ; aussi manifesta-t-on quelque étonnement à le voir arriver seul. Il alla saluer le vieillard qui présidait en grande simplicité à cette communauté tribale, au sein de cette contrée sauvage.

— Je suppose, mister Willis, dit Hendrik en un anglais laborieux, que vous avez beaucoup de reproches à me faire.

— Moi ? Si vous vous attendez à des reproches, c'est que votre conscience vous avertit qu'il y a de quoi. Mais tout ce qui s'est passé, mon garçon, est entre votre père et vous. Dieu aussi, naturellement. Tout ce qui arrive en toute vie nous met en situation d'homme ou de femme qui a des comptes à rendre. Moi, je n'ai rien à dire qu'à vous souhaiter la bienvenue. Et puis, je prierai pour que vous retrouviez votre père très vite, avant qu'il ne soit trop tard.

— Trop tard ?

— Trop tard pour lui, trop tard pour vous. Il est temps que vous le retrouviez, lui pour sa paix, vous pour la vôtre.

Mais vous devez avoir faim et vous êtes fatigué
compagnon ?

— Il a préféré reprendre la route de Manhattan.

— Qu'il fasse bon voyage. Il n'y a pas de péri-
moment vers le sud. Pas encore.

— Je vous remercie pour votre accueil, Mr Will-
userai pour une heure ou deux, puis je me mettrai
veau en route.

Accompagné du vieillard, il avait pénétré dans la
salle de la ferme. Déjà une femme disposait sur la t
quoi nourrir une bonne douzaine d'hommes a
L'hospitalité était large, étant biblique. Le voyageu
faim ; il fit honneur aux pâtés de la ferme. Le vie
Willis, tout blanc de poil, était assis devant lui, de
côté de la table.

— Vous avez reçu la visite de mon père, Mr.
était-il en bonne santé ?

— Il avait l'air fatigué. Il m'avoua que depuis lon
avait abandonné la pratique du cheval. Il est ar
par petites étapes, je veux bien ; elles ont dû cep
lui coûter. Il semblait porté par une pensée, celle d
atteindre et de vous serrer dans ses bras. Je crois
comprends cette soif d'aimer chez un homme de s
On aurait dit qu'il désirait que la dernière œuvre
vie fût une œuvre d'amour. J'ai grand respect pou
père, jeune homme. C'est un homme de Dieu.

— Il vous a sans doute demandé... ce que vous
de moi ?

— Je lui ai dit en effet que je vous connaissais, mai
suis très peu répandu sur la façon dont je vous conn
Seulement, je dois vous dire que sa visite coïncida
celle d'un Indien que nous connaissons depuis for
temps et à qui nous avons prêché l'Évangile. Mich
c'est le nom que nous lui avons donné, son vrai no
trop difficile à prononcer — fort bien disposé enve
les hommes en général, sauf un... je ne vous dis p
nom... lui a raconté comment ce jeune homme avait



Il m'a répondu : j'agis ce faisant au nom de mon fils : il m'approuvera.



Il m'a répondu : j'agis ce faisant au nom de mon fils ; il m'approuvera.

mé un homme de sa tribu après boire. L'homme mort, je pense, mais toujours est-il que votre père, de cette histoire résolut de se rendre à ce village pour soigner le malheureux. Comme je lui disais : c'est au jeune homme de réparer si la réparation est possible ! il m'a répondu : j'agis ce faisant au nom de mon père, il m'approuvera.

Hendrik fort pâle, était secoué d'un tremblement convulsif.

— Vous croyez qu'il est parti pour ce village ?

— Oui, avec Michael l'Indien qui avait raconté l'histoire à son père, et avec aussi naturellement l'Indien qu'il avait amené de la tribu de l'Alouatta, un Indien de la maison de son beau-frère. Ce dernier n'était d'ailleurs pas enthousiaste pour se mettre en route, mais si je me souviens bien. Ils sont partis hier matin.

— Mais c'est cette tribu qui a mené l'attaque contre le village de Wyck !

— Oui. C'est probablement après votre haut fait, le feu ayant provoqué ses ravages habituels. La tribu a été emportée, avec tout un ramassis de haines accumulées.

— Il me faut partir tout de suite et gagner ce village.

— C'est insensé de faire la tentative maintenant. Laissez-le aller, laissez passer le vent de folie. Les passions s'attendent à tout avec le temps.

— Mais mon père attend !

— Oui, il y a longtemps qu'il attend mais pas comme ça. Toutefois, je ne vous retiendrai pas. Dieu a mené son œuvre, du père, peut-être veut-il aussi précipiter et guider le fils. Au bout du chemin, vous vous rencontrerez, sans doute l'un et l'autre, d'une façon ou d'une autre. Dieu peut-être comme Dieu l'aura voulu ! Mais c'est une chose que vous y alliez seul. Il eût été dommage d'enlever un autre avec vous dans la mort.

Hendrik le considéra un instant, interdit, mais sans rien dire.

Une heure plus tard, il était de nouveau à cheval. Il savait sa tentative désespérée, mais il ne pouvait rien faire à la force qui le poussait. Folie appelle folie,

appelle sacrifice, comme la vague appelle la vague. Qu'importe sa propre vie maintenant ! Elle ne vaut quelque chose qu'en vertu de cet amour du père qui a jeté sa propre vie dans la balance ! Elle ne vaut plus que par ce qu'il pourra apporter à son père de lui-même, sa propre mort peut-être ! Si peu de chose et pourtant... tout !

CHAPITRE XIV

C'est aux approches de Creek village qu'Hendrik rencontra les hommes qui n'avaient pas évacué le village après le transfert des femmes et des enfants sur l'autre rive. Pour la première fois de sa vie, Hendrik connaissait la peur, une authentique peur, une de ces peurs auxquelles il n'y a de remède que dans la fuite. Il ne pouvait pas, il ne voulait pas fuir. Il avait à tenter l'impossible. Il ne se demandait même plus si sa tentative pour rejoindre son père était susceptible de succès et valait la peine qu'il y risquât sa vie. Il avait fait le sacrifice de sa vie. Il était vertigineusement saisi par une nécessité qui s'imposait à lui du dedans.

Il avait peur en s'engageant dans cette forêt où étaient maîtres les Indiens qui le haïssaient ; il avait peur d'aborder ces hommes du village qui savaient que leur épreuve, que le péril où étaient leur vie, celle de leur famille, leurs biens, leur avenir était dû à ce jeune fou que seule animait la soif frénétique de mal faire. Le chemin pour sortir de l'impasse était derrière lui, celui qu'avait pris Loys van Tienhoven qui avait flairé le danger. Il se refusa à lui-même de tourner bride. Il n'y avait de chemin pour lui que devant.

Les hommes le regardaient s'approcher. Ils étaient réunis au sommet d'un tertre d'où ils pouvaient observer les abords de la forêt et les aboutissants, au nord comme au sud, de la piste qui longeait la rive du fleuve. Non loin d'eux, plusieurs barques étaient attachées à des pieux, pleines de ballots et d'objets disparates. Ces hommes se disposaient à défendre leur village, mais la voie de leur retraite était prête, s'ils avaient à fuir. Ils avaient disposé leurs

mousquets sur une sorte de parapet fait de troncs et de voitures renversées de l'autre côté des maisons à la forêt. Ils étaient trop peu nombreux pour envisager de supporter un siège prolongé, la disposition du village ne s'y prêtant pas; mais il était évident qu'ils ne battaient en retraite, par le fleuve, sans avoir résisté aux premiers assauts. C'était bien le moment de leur rendre visite. Deux hommes s'étaient détachés du groupe pour l'aborder.

Hendrik fit semblant de n'avoir pas remarqué l'approche et continua paisiblement sa marche en avant. Ce n'est qu'au moment où évidemment, les deux hommes lui barrèrent le chemin, il ne pouvait plus les ignorer.

— Où vas-tu par là, Le Clercq ? interrogea un des hommes, d'une voix rude.

— Je suis à la recherche de mon père, répondit-il. Je crois en danger.

— Ne te hâte pas trop, garçon ; on a à te parler.

— Je suis pressé. Je vous répète que mon père est en danger.

— Nous le sommes aussi ; c'est pour cela qu'il nous demande de vous nous expliquer tant qu'il en est encore temps.

— Qu'avez-vous à me dire ? Dépêchez-vous !

— Inutile de se presser. Nous avons à te dire un peu de choses seulement : si l'un de nous, si un des nôtres laisse passer dans cette affaire, nous te pendrons sans autre formalité. C'est toi qui nous as attiré ce malheur !

— Avec ça que vous n'avez pas vendu de l'eau-de-vie aux Indiens, vous aussi ? Et dites-moi, si vous osez, qu'il n'avez jamais eu de dispute après boire ? Je n'ai fait que ce que ni moins que n'importe lequel d'entre vous, et si les Indiens se lèvent pour tirer vengeance de nous, ça vous est dû, qu'à moi.

— Tu as dépassé la mesure. Tu étais ivre et fou comme toujours quand tu es dans cet état. Non, tu ne défendais pas tes droits, non, tu n'avais pas affaire à un homme si brute. On sait bien ce qui s'est passé : tu avais fait un faux serment que tu en tuerais un cette fois-ci. Tu as failli réussir, mais pas ces choses-là, ça se paie, garçon ! Malheureusement, ce

innocents qui paient. Je ne parle pas pour moi ; mais il y a des femmes et des enfants. Mon gars, on va mettre fin à tes exploits, sois-en persuadé. Descends de cheval.

Avec ces derniers mots, il avait saisi la bride. Hendrik était arrivé à un degré d'exaspération qu'il lui était difficile de contenir. Passe encore qu'on exige de lui des comptes ; mais qu'on fasse obstacle à ce qu'il avait entrepris, qu'on lui barre le chemin qui devait le conduire à son père en péril de mort ! Il eut la tentation de saisir un des pistolets dissimulés dans l'arçon de sa selle. Que lui importait maintenant ce qui pouvait arriver ou pouvait être évité ! Il était possédé par son idée fixe : passer, à n'importe quel prix ! Rien ne l'arrêterait et malheur à qui lui ferait obstacle ! S'il doit payer pour tout ce qu'il a fait, un peu plus ou un peu moins ne changerait rien au compte final !

Une grande clameur, à ce moment, surprit les trois hommes et les fit se retourner. Les hommes qui du haut de la butte surveillaient la forêt et la plaine, gesticulaient comme des fous, hurlant un mot qu'ils avaient peine à comprendre. Tout à coup, ils saisirent le sens de cette clameur désordonnée : Les soldats !

Hendrik et ses compagnons jetèrent les regards sur le fleuve. A l'endroit où la falaise tombe presque à pic sur les eaux, deux grandes barques venaient d'apparaître, que d'autres sans doute suivaient. Les soldats arrivaient. Le gouverneur Stuyvesant n'avait pas perdu de temps. Les hommes du village avaient été aperçus et des barques des cris étaient poussés dans l'allégresse d'une rencontre que peut-être on n'avait plus osé espérer.

Les deux hommes qui avaient arrêté Hendrik avaient complètement oublié leur prisonnier et s'étaient précipités vers la rive, en même temps que les autres hommes du village avaient dévalé de la butte dont ils avaient fait leur observatoire. Hendrik se trouva tout à coup seul et libre de ses mouvements. Il ne perdit pas un instant. De nouveau en selle, il pressa sa monture et bientôt fut hors de portée de voix des hommes qui, derrière lui, se congratulaient avec une joie bruyante. Il avait échappé à un danger

mais pour quels autres ? Un espoir désordonné ce le possédait maintenant. Les soldats ! Toutes les dé étaient maintenant possibles, toutes les espérances p

Il avait mis son cheval au trot rapide, mais aux taillis de la forêt, il s'arrêta. Il lui fallait tenir ce n'avait plus à tenter de gagner Wiltwyck : il savait père était parti pour le village indien où avait été porté l'homme qu'il avait mis à mal ; non plus à l'ouest, dans la forêt indienne. "Quelle folie folie !" ne cessait-il de se répéter, mais son père p savoir ? Si seulement il avait appris à temps indienne sur Wiltwyck ! Mais il savait que son p un obstiné, tout comme lui-même. Ce qu'il avait r faire, il l'accomplirait, quoi qu'il dût lui en coûter. connu un moment d'accablement comme il n'é éprouvé de semblable depuis son départ. L'idée p session de lui que son père était mort et que so pour l'atteindre était vaine folie. Il se raidit : fol être, mais vaine, qui sait ? Rien ne l'arrêterait e que toute autre l'idée qu'il pourrait y laisser lui-r vie. Mais avec quel cœur entra-t-il dans cette étape de sa recherche !

Il porta les regards sur le fleuve d'où lui venaient c et chants, comme portés par une vague. Il éprou bouffée d'orgueil à la pensée que ces six barques c chacune dix hommes, c'était lui qui était allé les e et que sa diligence, peut-être, allait épargner aux h de Wiltwyck qu'il devinait aux aguets derrière leur sades, un massacre pire que ceux du passé. Ma reprit avec un sourire amer : il avait bien le dro fier ! On le lui avait assez dit et répété quelle part dans cette présente affaire !

Et voici que maintenant remontaient dans so mille faits, souvenirs d'hier et des jours précédé semaines et des mois écoulés. Tout montait de cette d'abîme de mémoire que tout homme porte en lu pour sa joie ou pour sa peine. L'événement d'auj n'était que dans la suite des événements d'hier et d' Quel monstre était-il devenu, quel esprit du mal av

possession de son être, quelle œuvre de mort n'était-il pas en train d'accomplir, en lui d'abord, autour de lui en même temps et de son fait ? A se récapituler, il se découvrait. C'était nouveauté pour lui que cette introspection brutale et inexorable. Son passé se dessinait devant ses yeux sous les traits d'un homme dont il se refusait encore à reconnaître les traits, en qui se devinaient les vertus les plus rares mais qui avaient fait faillite, les vices les plus odieux et leur triomphe. Était-ce là tout le fruit de cette aventure qu'il était venu courir en ces terres neuves ?

Il s'était assis au pied d'un arbre, assuré que personne ne viendrait du village pour le déranger, peu soucieux de se défendre d'ailleurs, si les circonstances devaient l'y contraindre. Il se sentait au bout de son énergie, le cœur vide de courage. Il ferma les yeux, le soleil le frappant en plein visage. Il n'osa pas se mettre le chapeau sur la figure de peur de s'endormir. Ce n'était ni le lieu ni l'heure de s'abandonner à une telle imprudence. Il s'engourdissait pourtant, la chevauchée de la nuit précédente lui pesant dans les membres.

Il s'était dit : il faut que je réfléchisse : il rêva. Par une sorte de recul devant les perspectives affreuses du moment présent, où tout lui parlait de mort, il se réfugia comme par instinct dans une vision de vie et se trouva tout à coup rempli de l'image de Linda, la belle, la pure, la droite Linda qu'il n'enveloppait jamais que d'un regard respectueux mais dont il se sentait jour après jour plus éloigné que jamais, par le jeu de son insigne folie. Un flot d'amertume lui envahit le cœur : aujourd'hui, il perdait tout. Le rapide auquel il avait livré sa barque l'emprisonnait dans sa violence même. Ecœuré, il ne savait plus où oser porter les regards. Tout chancelait en lui comme autour de lui ; il en éprouvait un insupportable vertige.

Mais l'image persistait en lui de la jeune fille qui, en dépit de tout, immobilisait les instincts mauvais. Il l'aimait. Depuis deux ans qu'il avait appris à rechercher sa silhouette gracieuse, son regard grave sous la coiffe immaculée, elle avait gardé en lui une place secrète que ne visitait aucune pensée sordide ou aucun calcul dont elle pût avoir honte.

Il avait toujours espéré... mais avait-il réellement songé qu'elle pût devenir sa femme ? A vrai dire, avait toujours fait peur. Il l'avait placée hors de sa portée, indigne d'elle, tout juste propre à la servir dans sa chambre, sans espoir de récompense. Il avait pourtant tenté de recourir à la violence à cette réserve, à s'imposer. Il avait été repoussé par la violence, implacablement, dans la solitude où depuis longtemps il se complu, sauvagement. Alors il avait essayé de l'oublier, de effacer les traits gardés dans la mémoire, de noyer ces souvenirs sous les eaux tumultueuses de son cœur tourmenté : mais elle ré-émergeait toujours, tout illuminée de ce regard cher et reproche, de souffrance, et pourtant d'une tendresse qu'il voulait croire vraie. Peut-être qu'après tout, elle espérait pour lui quelque amitié tendre... Il en avait tant besoin !

Il se répétait ces mots dans un sanglot à peine contenu. J'en ai tant besoin ! Mais j'ai tout gaspillé, tout sacrifié, tout compromis ; j'ai fait le fou, je paie le prix de mon erreur. Si seulement tout pouvait recommencer au point où nous nous en étions, sur le pont du *Prince Maurice* ! Recommencer ! Il n'a pas de volonté pour recommencer, parce qu'après recommencer, il faudrait abolir une portion de sa vie, il faudrait rien moins qu'une catastrophe, pensait-il, pour renverser bas le pantin sans cervelle, et mettre à sa place un autre pantin. Hendrik Le Clercq. n'ayant aucun trait commun avec l'autre !

— Hello, Le Clercq !

Il sursauta et se dressa sur son séant. La voix qui l'interpella ne lui était pas inconnue, mais sa pensée avait couru à mille lieues de s'imaginer qu'il pût se trouver de face à face, en ce même jour, avec le fils Willis.

— Heureux de découvrir que vous ne vous êtes pas avancé plus avant dans le pays boisé.

Le parler mi-hollandais mi-anglais fut parfaitement compris par Hendrik qui était maintenant sur ses pieds.

— Qu'y a-t-il donc ? Que se passe-t-il ?

— J'ai couru après vous dans l'espoir de vous revoir. Heureusement, il vous a pris fantaisie de dormir.

— Je ne dormais pas.

— Le Clercq, j'ai de mauvaises nouvelles pour vous.

vous le dis très franchement, même si... mais vous devinez sans doute ?

— Mon père ?

— Oui. Notre Indien, Michael, est revenu tout à l'heure. Il nous a raconté. Vous savez, ces sauvages, quand ils sont déchaînés, n'ont plus de l'homme que le visage... et encore !

Il y a eu surprise. Ils n'en voulaient qu'au blanc.

— Tué ?

— Il n'y a pas eu de combat. Sans doute d'ailleurs que votre père ne se fût pas prêté à un combat. Je ne sais même pas s'il était armé. Il nous avait dit : "Je vais pour une mission de paix et de réparation." A-t-il eu seulement le temps et la possibilité de s'expliquer ? Les deux Indiens qui l'accompagnaient l'ont enterré décemment. Celui de Manhattan a gagné le fleuve. Il doit être sur le chemin du retour, à moins qu'il n'ait voulu remonter jusqu'à Wiltwyck. La voie est ouverte vers le nord, maintenant, grâce aux soldats.

Hendrik n'écoutait plus. Il s'était appuyé à l'arbre, le front contre son bras : il sanglotait. Quelque chose en lui s'était brisé, il lui fallait céder au torrent. Des profondeurs insoupçonnées d'un cœur qu'on aurait pu croire sec depuis longtemps, une vague montait, un véritable chagrin d'enfant qu'aucune considération n'endiguait, une peine impérieuse, une prière ininterrompue : pardon, pardon !

Le cavalier avait mis pied à terre. Il s'écarta, voulant respecter cette douleur virile. Un homme peut pleurer son père sans faire preuve de faiblesse. C'est dans la loi de la nature, et dans celle de l'esprit. Pas plus qu'un père ne peut contempler impassible la faillite d'un fils devant la vie et ses disciplines fécondes.

La tempête s'apaisa. Hendrik se redressa et se tourna vers John Willis :

— Je veux aller à sa tombe, dit-il.

— Pas encore, Le Clercq. Il faut être raisonnable. Tout le pays est infesté d'Indiens hostiles, du moins là où votre père est tombé sous leurs coups. Mais les soldats auront vite restauré l'ordre dans le pays. Il est possible que la

rébellion ne soit que localisée. Lors de la dernière indienne, il y a eu beaucoup de morts et de souffrance. On se souvient. Mr. Stuyvesant est dur dans la répression, s'il est patient dans les avertissements. Il est sûr maintenant. Dans quelques jours vous pourrez vous rendre à la tombe de votre père. D'ici là, demeurez chez les Trois grandes maisons ! Il y a de la place pour vous.

La parole était grave, le langage embarrassé, la sympathie était évidente. Depuis longtemps, Hendrik avait entendu vibrer la corde amicale dans le parler d'André, en fut touché plus que de l'invitation elle-même.

— Allons, à cheval ! Il est inutile de prolonger l'absence des nôtres. On ne m'a pas vu partir à votre recherche, en appréhension, je dois dire.

Chose extraordinaire, la mort de son père avait produit chez Hendrik une sorte de choc libérateur. La répression avait pris fin, le poids de l'inconnu s'était soudainement levé. Une plaie béante était ouverte en lui, mais avait cessé de faire l'insupportable inquiétude qui alourdissait la question meurée longtemps sans réponse : comment tout cela finirait-il ? C'était fini. La folle entreprise avait pris fin, l'autre commençait : qu'allait-il advenir de sa vie ? La brèche venait d'entamer jusqu'en ses profondeurs ?

Il se tenait au bord de cette mort de son père, devant un abîme soudain ouvert devant ses pas, sur son chemin. Allait-il l'enjamber avec désinvolture et confiance ? Il ne se posa même pas la question. Il était immobile devant ce désastre, muet, stupéfié, toute volonté éteinte, toute pensée frappée d'inertie et d'impuissance. Il se rappela : "Il est mort à cause de moi. Je l'ai tué ! Je l'ai tué ! Je l'ai tué ! Je l'ai tué !" "Il est mort à cause de moi. Je l'ai tué ! Je l'ai tué ! Je l'ai tué ! Je l'ai tué !"

Tout le passé de son père s'imposait à son regard, une lumière nouvelle, et c'était comme si tout à coup il le découvrait. Cet homme qui cachait les mouvements de son cœur comme on maintient dans le silence un secret ou quelque chose dont on a honte, en vérité avait été un père pour son fils. Il se dessinait devant ses yeux déposant tout ce qui avait caché son âme intime et tue, son

abondant. Comment ne pas discerner, émergeant de tant de souvenirs, la vision de plus en plus consistante et ferme d'un être généreux, tout entier voué à une œuvre de vie, concentrant toute l'énergie de son âme sur ce fils qui n'avait de souci que d'échapper à l'étreinte de cet amour puissant mais discret ?

Quand les deux hommes traversèrent de nouveau Creek village, personne ne se détourna pour les regarder passer. Les hommes étaient au bord du fleuve, débattant sans doute entre eux des chances de succès des soldats arrivés de Manhattan. Et puis, le géant blond, John Willis apparaissait sans doute comme le garant du jeune Le Clercq, l'écervelé, le boutefeu. Peut-être l'Anglais leur avait-il raconté son histoire et était-on décidé à l'ignorer désormais. Ils traversèrent le village sans que personne les interpellât.

Hendrik était retombé dans un silence profond que respecta son compagnon. Lorsqu'ils arrivèrent aux barrières qui interdisaient le vagabondage aux bêtes de la ferme, le vieux Willis apparut à la porte de la première des grandes bâtisses, et les salua de loin, de son bras levé. Il sembla à Hendrik qu'il entrait dans un monde nouveau.

CHAPITRE XV

Il fallut trois semaines pour réduire la révolte des Hackensacks et leur attaque sur Wiltwyck. Le succès fut atteint moins par la force des armes que par l'entremise de tribus amies, ou tout au moins demeurées neutres, les Mohicans en particulier et les tribus d'Esopus. Mais chacun se félicita de la clairvoyance du gouverneur Stuyvesant qui, après la guerre indienne qui avait fait rage trois ans plus tôt, totalement victorieuse grâce encore à l'intervention des soldats de Nieuw Amsterdam, avait ordonné l'érection de fortes palissades autour de la ville et avait insisté pour que les fermiers alors dispersés se rapprochassent de la ville ainsi protégée. La répression alors avait été dure, mais la leçon avait porté. *Jambe de Bois* était craint des tribus si elles ne le portaient pas dans leur cœur.

Pendant tout ce temps, Hendrik était demeuré sur la ferme du vieux Willis, invité par lui et par sa femme, une vieille Anglaise endurcie aux travaux virils, mais qui avait gardé l'âme d'un enfant par la simplicité et par la douceur. Elle avait dit au jeune homme : "Restez à la ferme, car ce que votre cœur soit pacifié et votre humeur assainie."

Il prit sa part des durs travaux de la saison, à la ferme. C'était nouveauté pour lui et le corps ressentit aussitôt le changement de vie. Il était devenu un homme par son arrivée dans le pays et dans cette existence de plein air avait atteint sa pleine mesure. Il confia son projet à John Willis : "Je serai fermier. Jamais je ne m'étais imaginé que je pusse le devenir ; il m'a fallu y être par la force des choses pour être conquis à cette manière de vivre."

Tant que dura son séjour aux fermes Willis, aucune allusion ne fut faite à la part qu'Hendrik avait eue dans l'explosion de violence qui dégénéra en guerre. Mais il remarqua son silence permanent. Il était comme un homme absent. Un jour, le vieux Mr. Willis demanda :
— A quoi pensez-vous, Hendrik ?

C'était à la fin d'une journée. Une sorte de plaisir ludait au repas qui serait suivi de repos. Le vieux Willis trouvait seul avec son hôte. Les autres hommes de la ferme mariés chacun de leur côté, avaient regagné leur foyers.
— Je pense que je vais partir à la recherche de mon père, répondit-il.

— Je pense que vous pouvez en effet vous y hasarder. On porte à croire que la voie est libre maintenant. Les routes sont remontées vers les monts de l'ouest ; Michael est parti. Vous savez, celui qui a accompagné votre père et qui est viteur. Celui-ci s'est enfui, mais vous le retrouverez sans doute à Wiltwyck ou Manhattan, quand vous y retournerez. Il a dû raconter à son maître la mort de son père.

— Quand j'y retournerai ! Savez-vous que je n'en ai pas le désir !

— Que comptez-vous faire ? Retourner aux Pays-Bas ?

— Si j'y retourne, ce sera pour y régler la succession.

mon père. Mais je reviendrai. Je veux m'installer dans ce pays où la mort de mon père plus qu'aucune autre chose, me contraint à me fixer. Il faut que je recommence ici ma vie. Car tout est à refaire.

— Certainement, tout est à refaire, comme le dit la Parole de Dieu ; et à partir du commencement.

— Vous comprenez bien, Mr. Willis, le voudrais-je que je ne pourrais pas retourner à ce dévergondage absurde qu'a été ma vie depuis que j'ai débarqué sur ces rivages. La tombe de mon père me barre le chemin.

— Je comprends cela ; mais croyez-moi, cela ne suffit pas. Ce sont là barrières que l'on oublie.

— Je ne crois pas que j'oublierai jamais que j'ai conduit moi-même mon père à cette mort absurde, injuste, dont je ne puis enlever le poids de dessus cœur et conscience, en moi. C'est moi qui l'ai tué, inconsciemment, mais certainement.

— Mon garçon, la vraie délivrance vient de Dieu et de son Fils qui a donné sa vie pour nous. C'est lui la grande victime. Tous les hommes se sont mis ensemble, génération après génération, pour l'accabler et ajouter à sa croix. C'est de lui que vient la parole qui libère. C'est le sien qui est le sang qui efface le passé, nul autre à sa place. C'est parole d'Évangile. C'est de sa bouche qu'est tombé le pardon d'En-Haut qui rend tout renouveau possible.

Les deux hommes demeurèrent un instant silencieux.

— Je pense que je partirai demain matin, Mr. Willis, si votre Indien est disponible.

— Certainement ; Michael vous accompagnera.

Hendrik et son guide se mirent en route dès les premières heures du jour suivant. Deux des fils Willis les accompagnèrent jusqu'au-delà de Creek village. Sans doute le vieux chef de famille voulait-il que chacun fût convaincu que le jeune homme de qui venait tant de mal, était son hôte et son ami. Il sembla que la suggestion ait été comprise car personne parmi ceux qu'ils rencontrèrent sur leur chemin ne souffla mot, et leur salut, s'adressant à toute la bande, Hendrik put en prendre la part qui, pouvait-il croire, lui en revenait.

Quand, au bout d'une longue chevauchée silencieuse, Hendrik et son guide atteignirent la clairière où une pierre marquait l'endroit où son père avait été enterré, ils n'avaient rencontré âme vivante. Il n'avait fallu que cinq heures de cheval, au pas, pour gagner cette clairière. L'immense silence de la forêt créait une atmosphère

— Tu es sûr que c'est là, Michael ?

L'autre fit signe de la tête.

— C'est moi qui ai fait le trou pour le mettre de côté.

L'Indien devait raconter plus tard au vieux fermier comment Hendrik était demeuré un long moment à terre comme un enfant, et à crier pardon.

— Qui priait-il ? grommela le vieillard. C'est la prière qui monte à Dieu qui sauve. Mais qu'il ait pensé au salut de son père, c'était normal. Car celui-ci a été un serviteur de Dieu dans la besogne de sauver les âmes. Nous avons tous à porter quelque chose de la croix du Seigneur Jésus-Christ. C'est toujours son salut qui nous complit.

Quand Hendrik rentra, tard dans la soirée du lendemain jour, le vieil Anglais et sa femme surent lire dans son regard que le garçon avait trouvé la paix.

— Ça va, garçon ?

— Ça va, Mr. Willis. Je suis réconcilié avec Dieu et mon père, avec moi-même aussi, je crois.

Lors de la prière du soir, le vieux fermier remercia Dieu pour sa grâce toujours puissante et efficace. Chaque jour qui se lève renouvelle le visage du monde et éclaire toute âme vivante de la gloire de victoires éternelles.

Hendrik était peu communicatif quand il s'agissait de ses sentiments les plus profonds. Il n'ajouta mot, mais en avait assez dit. Son visage trahissait les mouvements secrets de son âme.

— Je vais retourner à Manhattan, annonça-t-il au vieux fermier se retirant pour la nuit. Il me faut voir mes oncles. Je désire rencontrer aussi le pasteur Mégalopolens.

je partirai pour les Pays-Bas par le premier bateau. Je vous ai dit pourquoi. Je reviendrai ensuite pour l'aventure de ma vie : faire tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire pour créer ici un beau et bon pays, une terre de Dieu. L'aventure vaut bien qu'on s'y donne. Ce sera aussi ma façon de réparer.

— Commerce de fourrures ?

— Non, je serai fermier. Peut-être à Wiltwyck où la terre est magnifique ; peut-être à Nieuw Harlem, plus près de la ville.

— Fermier ! C'est le plus beau métier du monde ! On travaille avec Dieu, on nourrit les hommes, on travaille tout son corps et tout son cœur contents : quoi désirer d'autre ?

— Une fermière ! dit Mrs Willis.

Les hommes éclatèrent de rire, mais ce rire eut une résonance profonde dans le cœur du jeune homme : Linda ! Son nom lui monta aux lèvres, son image inonda son cœur. Pourquoi pas Linda ?

Ce fut sa seule préoccupation jusqu'au moment où il mit le pied, le surlendemain, sur le sol de Manhattan. Ces dernières semaines, tout ce que la venue de son père avait soulevé en lui d'émotions contradictoires, de révolte ou d'inquiétude, de propos véhéments et d'angoisses tragiques s'était apaisé. Et maintenant, comme un appel à la vie, sur les vestiges de désastres si récents, se levait le visage souriant et grave de la jeune Vaudoise. Qu'était-elle devenue ? Consentirait-elle, maintenant ?

La question se posa tout naturellement : puisque toutes choses étaient devenues nouvelles pour lui, un raz de marée foudroyant ayant balayé la vieille vie et ses hontes et fait place nette pour la vie véritable, en laquelle la liberté était toute neuve elle aussi, mais purgée de tout égoïsme extravagant, il y avait place pour un retour à Linda. L'abominable orgueil était mort, il le sentait, il se le disait, il était assuré qu'il en était ainsi. Tout avait été enterré dans ce trou où dormait de son dernier sommeil Clovis Le Clercq, son père. N'y avait-il pas enterré aussi, lui Hendrik, l'homme raté qu'il avait porté en lui ?

Il annonça à Arnould Peeters et à sa tante la son père. Ils en avaient déjà reçu la nouvelle lors du domestique indien qui avait accompagné le Les premières barques de fermiers apportant au légumes, céréales et volailles des abords de Cree et de Wiltwyck avaient confirmé la nouvelle. Her raconta simplement ce qui s'était passé, sa grande ressentie devant un tel dénouement. Il leur dit : c'était un homme nouveau qui était devant le résolu à persévérer dans la grâce de Dieu.

Il n'osa leur parler de Linda, mais la vieille et Guillaume furent loquaces. "Oui, la jeune fille était à Manhattan, mais peut-être plus pour longtemps demeurait dans un ménage flamand qui, installé Breede Weg, près du mur, faisait commerce de et de mercerie. La femme était aussi couturière. la voir. Mais il voulut avant de se rendre dans la de la Breede Weg, aller voir Loys van Tienhoven, faire table nette du passé, afficher les ruptures nouer de nouveaux liens.

— Je ne t'en veux pas, Loys ; je n'en veux qu'à moi et à mon insigne folie. Ce n'est pas de toi que me séparer mais de la vie que nous avons menée et Mon père est désormais une barrière entre cette moi, et, je puis dire aussi, le sacrifice d'un plus grand mon père, de Celui à qui je suis, maintenant.

— Qui ça ? Tu ne m'avais pas dit...

— Du Seigneur Jésus-Christ lui-même, pas un autre

— Tu te fais moine, curé ou pasteur ?

— Au revoir, Loys ; il me suffit d'être chrétien.

Lorsqu'il apparut sur le seuil de la maison l'enseigne faite de grands ciseaux de tôle peints annonçait les services qu'on pouvait rendre à Linda qui travaillait près de la fenêtre, devint aussi que le linon qu'elle brodait.

— Linda, il me faut te parler. A deux pas d'ici du mur s'ouvre sur les champs. Je voudrais que accompagnes.

Linda se tourna vers la femme qui, à deux pas



— Linda, est-ce que tu sais tout ce qui s'est passé ?

était occupée à coudre. Celle-ci sourit et fit un mou-
vement de la tête. A ce sourire, Linda se sentit rougir et en-
roua du dépit. Elle s'assura rapidement de la main si ses
cheveux étaient en bon ordre et enleva son tablier.
Hendrik était dehors, qui attendait. Silencieusement,
ils dirigèrent vers la porte, l'une des deux seules por-
tes de ce mur qui enfermaient la ville dans la pointe de l'île.

— Bonjour Linda.

— Bonjour Hendrik.

Quelques pas encore, et ils étaient en pleine ca-
mpagne, une grande prairie parsemée de buissons avec, à
une certaine distance sur leur gauche, le fleuve Hudson
utilisant toute sa puissance, pratiquement un bras de mer.

— Linda, est-ce que tu sais tout ce qui s'est passé ?

— La vieille Lynken m'a raconté, comment ton père
est mort, tué par un parti d'Indiens.

— Ou par moi !

— Tais-toi, Hendrik !

— Linda, je puis en parler maintenant avec moins
de crainte, puisque mon père m'a vaincu. Je suis ren-
tré dans la maison paternelle. Je sais ce que cela veut dire.
Je sais aussi. De ce côté-là, il n'est pas venu pour rien.
Il m'a aidé à comprendre quelque chose de grand, de
vrai, que je connaissais par ouï dire parce que
les Eglises du monde en parlent, mais qu'il m'a
aidé à apprendre d'une façon personnelle, particulière. Ce
qui est insensée de mon père a été nécessaire pour m'aider
à prendre le sens éternel du Calvaire. Il faut beaucoup
de fois, pour briser l'orgueil dont une âme a fait sa croix
et dessiller les yeux d'un homme qui ne voulait plus.
C'est fait. Maintenant j'ai abandonné la vie ancienne
et les débauches. C'est une vie nouvelle qui vient de com-
mencer. Adieu à tout jamais aux tavernes et aux boissons
qui rendent fou¹. Je vais aller rendre visite, tout à l'heure, au
docteur² Megalopolensis, le pasteur de Mar-

¹ C'est-à-dire les boissons alcoolisées.

² Titre donné au pasteur dans les Pays-Bas.

Ayant fait la paix avec Dieu, il me faut la faire aussi avec l'Eglise. C'est le vieux Willis qui m'a dit cela.

— Le vieux Willis ?

— Je t'expliquerai. C'est un Anglais, un patriarche, un fermier, un homme de Dieu. Il est dur et tendre pour le pécheur, en même temps.

Linda, je t'aime depuis les jours du *Prince Maurice*. J'ai fait toutes les folies, mais non point celle de cesser de préserver dans mon cœur, pour y placer ton image, une place propre et pure, à cause de ton regard. Mon amour pour toi est plus vivant que jamais, Linda. Je ne veux pas dire que maintenant j'en suis digne, mais j'essaie de me persuader, Linda, que la barrière qui se dressait entre toi et moi est à tout jamais abolie.

— Hendrik, je n'ai jamais cessé de t'aimer, depuis les jours du *Prince Maurice*. Je ne veux pas revenir sur ce qui s'est passé entre toi et moi depuis ces jours déjà lointains. Je veux seulement dire que le Seigneur m'a aidée à attendre. J'aurais peut-être attendu toute la vie, Hendrik, mais j'aurais attendu !

— Linda, je retourne au vieux pays, pour régler les affaires de mon père. Je reviendrai. J'ai l'intention de me faire fermier ; mais je veux que tu me dises... si un fermier te demandait de l'épouser, que lui répondrais-tu ?

— Si j'aime le fermier en question, je serai sa fermière. Il ne faut pas compliquer la vie à plaisir !

Les cœurs donc s'étaient retrouvés, et les mains, et les lèvres. Les mystères les plus grands sont les plus simples puisqu'ils remontent à la source éternelle, là où tout est pureté et puissance. Les propos oubliés qui avaient été échangés sur le *Prince Maurice* connurent, après une longue saison désertique, une nouvelle jeunesse, lourds cette fois de la sagesse que donne la vie, d'une souffrance aussi qui n'est point étrangère aux joies les plus fortes, aux victoires les plus fécondes. Une vie nouvelle s'implantait au Nouveau Monde, en ce pays où tous les noms du vieux pays renaissaient en se faisant précéder du mot Nouveau.

La Nouvelle Amsterdam devait pourtant bien le pas à New York, la Nouvelle York, les Anglais se rendre maîtres de la colonie quatre ans plus tard. Le Clercq et sa jeune femme s'installèrent dans une ferme peu éloignée de celles des Willis. La fortune du père leur permit de voir grand. Wiltwyck, devint le lieu d'établissement de la colonie wallonne dirigée par le duc du Bois, devait connaître encore une grande prospérité indienne avant de devenir la ville de Kingston. Le général Peter Stuyvesant allait achever une vie d'adversité et de durs labeurs, dans sa Bouwerie, devenue de plus en plus prospère.

Ainsi va la vie, aventureuse, laborieuse, créatrice, qui ne connaît les joies les plus hautes souvent que par le sacrifice de sacrifices et de souffrances que le cœur se garde d'oublier.

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE

Chapitre	I	5
Chapitre	II	15
Chapitre	III	25
Chapitre	IV	35
Chapitre	V	43

DEUXIEME PARTIE

Chapitre	VI	57
Chapitre	VII	67
Chapitre	VIII	77
Chapitre	IX	86
Chapitre	X	95

TROISIEME PARTIE

Chapitre	XI	107
Chapitre	XII	116
Chapitre	XIII	126
Chapitre	XIV	137
Chapitre	XV	145

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

CHEMIN SOLITAIRE



par Robert FARELLY

ROMAN HISTORIQUE
DONT L'ACTION SE PASSE
A BRUGES
AU XVI^{me} SIECLE

160 pages — 10 illustrations

Broché : 30 frs belges

Relié : 45 frs belges

PROMISE DU ROY

par Robert FARELLY

ROMAN HISTORIQUE
DONT L'ACTION SE PASSE
AU CANADA
AU XVII^{me} SIECLE

160 pages — 10 illustrations.

Broché : 30 frs belges.

Relié : 45 frs belges.



Ces livres sont envoyés franco de port contre payement anticipatif du montant au C.C.P. 447.78 de 1

Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) — Belgique.

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

LES AUTRES S'EN FICHENT



RECIT AUTHENTIQUE
DE LA CHUTE ET
DU RELEVEMENT
D'UN BUVEUR

par M^{me} HALUSCHKA-GRILLIET

160 pages — 10 illustrations

Broché : 30 frs belges.

Relié : 45 frs belges.

CONTES ANABAPTISTES

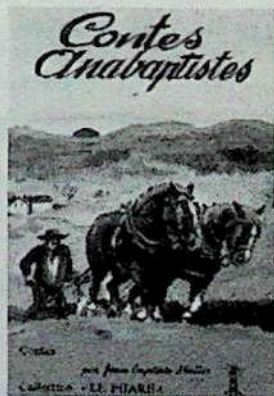
par Jean-Baptiste MULLER

DIX CONTES DECRIVANT
LES MILIEUX RURAUX
MENNONITES FRANÇAIS

160 pages — 10 illustrations

Broché : 30 frs belges.

Relié : 45 frs belges.



Ces livres sont envoyés franco de port contre paiement anticipatif du montant au C.C.P. 447.78 de la
Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) — Belgique.

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

LES CAVALIERS DE LA NU



par Mlle Jacqueline DUMES

UN PALPITANT ROMAN
D'AVENTURES AU TEMPS
DES CROISADES
CONTRE LES ALBIGEOIS

192 pages — 10 illustrations

Broché : 30 frs belges.

Relié : 45 frs belges.

LE COFFRET DE CEDRE

par Robert FARELLY.

UN NAUFRAGE...

UN BEBE ET

UN COFFRET

DE CEDRE SAUVES

DES EAUX...

ET CE QUI LEUR

ARRIVA.



160 pages — 10 illustrations

Broché : 30 frs belges.

Relié : 45 frs belges.

Ces livres sont envoyés franco de port contre payement anticipatif du montant au C.C.P. 447.78 de la
Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) — Belgique.

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

La Grande Soif

RECIT AUTHENTIQUE DE LA CHUTE
ET DU RELEVEMENT D'UN BUVEUR

par Benjamin VALLOTTON

La Brèche dans le Mur

par Robert FARELLY

ROMAN HISTORIQUE DONT L'ACTION SE
DEROULE A TOURNAI AU XVI^me SIECLE

Le Pilote du Ciel

par Ralph CONNOR

ROMAN D'AVENTURES CHEZ LES
COW-BOYS DES MONTAGNES
ROCHEUSES DU CANADA

L'Étrange Odyssée de deux Orphelins

par Samuel HARDY

ROMAN D'AVENTURES

Le Prisonnier du Fort

par M^{me} RAUZIER - FONTAYNE

LA CAPTIVANTE EVASION DU FORT
D'ALES DE BARTHELEMY CLARIS

Chaque ouvrage : 160 à 192 pages — 10 illustrations.
Broché : 30 frs belges — Relié : 45 frs belges.

Ces livres sont envoyés franco de port contre paiement
anticipatif du montant au C.C.P. 447.78 de la
Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) — Belgique.

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

LA CAPTIVE DE NOËL



par Dominique FLOUTIE

UN ROMAN
D'AVENTURES
AU TEMPS DE
L'EMPIRE ROMAIN

160 pages — 10 illustrations

Broché : 30 frs belges.

Relié : 45 frs belges.

Ce livre est envoyé franco de port contre payement anticipatif du montant au C.C.P. 447.78 de la
Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) — Belgique.

NOUS PUBLIONS...

DES LIVRES DE POCHE (romans-récits)

DES LIVRES HISTORIQUES

DES LIVRES RELIGIEUX

DES LIVRES DE SCOUTISME ET DE
PEDAGOGIE.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GENERAL

Envoi gratuit sur simple demande.

NOTRE ADRESSE :

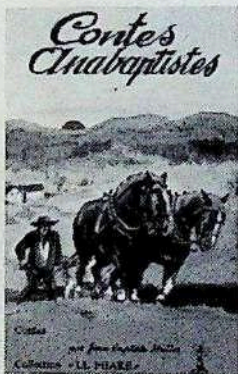
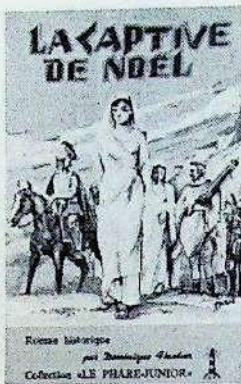
LIBRAIRIE DES ECLAIREURS UNIONISTES

Flavion (Province de Namur) — Belgique

Tél. (082) 683.01

Il a été tiré sur les presses de
l'Imprimerie Mercurius, s.p.r.l., à Anvers (Belgique)
15.000 exemplaires de cet ouvrage.

LIVRES DE POCHE EN VENTE CHEZ
LE MEME EDITEUR



Chaque ouvrage : 160 à 192 pages — 10 illustrations.
Broché : 30 frs belges — Relié : 45 frs belges.

Ces livres sont envoyés franco de port contre paiement
anticipatif du montant au C.C.P. 447.78
de la Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) - Belgique.

Editeur responsable : J. Lambotte Jr., Flavion (Province de Namur)
Belgique. — Collection semestrielle.